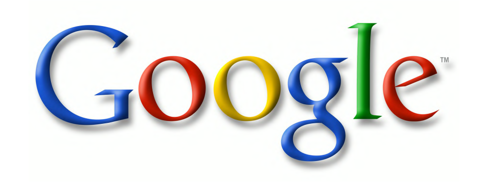
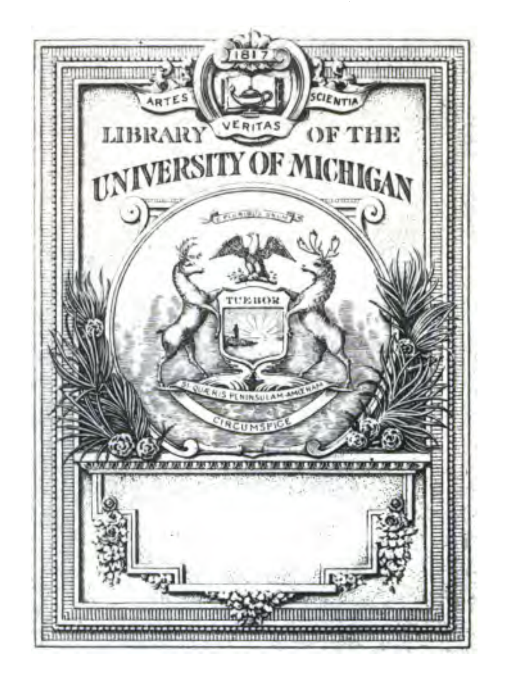



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

MÉMOIRES
CRITIQUES ET HISTORIQUES
SUR PLUSIEURS POINTS
D'ANTIQUITÉS MILITAIRES,

CONTENANT la défense des Mémoires Militaires sur les Grecs & les Romains contre les Recherches d'Antiquités Militaires du Chevalier DE LO-LOOZ,

ENRICHIS DE BEAUCOUP DE FIGURES.

Par CHARLES GUISCHARD, nommé QUINTUS ICILIUS, Colonel d'Infanterie au service du Roi de Prusse, & Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

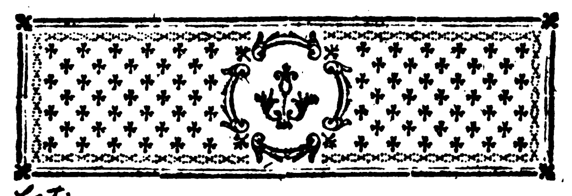
Chez { P. E. G. DURAND Neveu, Libraire, rue Gallande à l'Hôtel de Lesseville.
MARCHAND, Libraire, rue des Petits-Champs.

ET à STRASBOURG,

Chez BAUER & Compagnie, Libraires.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



PRÉFACE.

J'Avois fait imprimer à la Haye, dans le temps que j'étois encore au service de la République de Hollande, mes Mémoires militaires sur les Grecs & sur les Romains. Le but de cet ouvrage étoit de présenter aux lecteurs militaires, des récits authentiques de plusieurs faits de guerre détaillés par les historiens de ces deux nations, & de discuter quelques points de la Tactique des Anciens, pour rendre raison de plusieurs circonstances qui y avoient rapport.

J'avouë que la lecture des commentaires du célebre Chevalier Folard

ſur Polybe, m'avoit fait naître l'idée de ce travail. Je voyois avec peine, que pluſieurs des faits militaires des Anciens qui y ſont allegués, ſe trouvoient ou mal rapportés, ou en contradiction manifeſte avec la narration de Polybe & des autres Hiſtoriens de l'Antiquité qui les avoient décrits avec une clarté & avec une préciſion admirable. Les plus illuſtres écrivains de nôtre ſiecle ne dédaignant pas de fonder leur théorie de la guerre ſur les exemples tirés de l'hiſtoire ancienne, il me ſembla qu'il valoit bien la peine d'en approfondir les ſources, & de faire uſage d'une ſaine critique, pour mettre dans leur vrai jour les circonſtances de ces évenemens, qui malgré l'intérêt qu'on paroiſſoit y prendre, étoient cependant ſi mal repréſentées.

Tandis que je m'occupois de cette tâche, la guerre qui s'éleva en Europe, interrompit mon travail & l'envie de m'inſtruire par l'expérience, me fit

chercher l'occasion de servir sous les yeux de ce grand Roi, dont le génie supérieur a donné à l'art de la guerre des modernes ce degré de consistance & de perfection qui lui manquoit, & qui l'emporte à tous égards sur la pratique des Anciens. Forcé par cette circonstance d'accélérer l'édition de mes Mémoires, il ne me fut pas possible de prévenir les fautes d'impression & d'inadvertance qui s'y sont glissées & de donner surtout aux plans, l'exactitude qu'ils auroient eue, si je n'avois pas été obligé d'en abandonner l'exécution à des personnes peu éclairées.

Non obstant ces défauts dont je me suis apperçu le premier, j'ai eû la satisfaction de voir ces mémoires favorablement accueillis du public, & plusieurs personnes instruites en faire l'éloge. Sensible à cet accueil & avide en même temps de m'en rendre plus digne encore, j'ai formé de bonne

heure le dessein de donner une nouvelle édition de cet ouvrage, d'y faire des corrections, & d'y ajouter les éclaircissements nécessaires pour le mettre, autant que cela est possible, à l'abri de la critique. La guerre, & depuis la guerre d'autres occupations m'ont empeché d'exécuter ce projet: & ce n'est que depuis quelque temps, qu'ayant de nouveau du loisir pour vacquer à mes travaux littéraires, j'ai pu reprendre ce travail.

Mais dans le temps que je m'occupe de ces idées on remet entre mes mains *Les recherches d'Antiquités militaires du Chevalier Lo-looz avec la défense du Chevalier Folard contre les alléguations insérées dans les Mémoires militaires sur les Grecs & les Romains:* ouvrage in 4to, composé dans le seul but de détromper le public de la bonne opinion qu'il avoit du mien. L'air de suffisance & le ton de déclamation qui regne d'un bout à l'autre dans ce

livre, me firent d'abord comprendre que ce n'étoit pas l'intérêt de la vérité qui avoit guidé la plume de cet officier, & je ne fus pas peu étonné, d'y trouver la même aigreur & le même fiel qu'on reproche avec raison aux littérateurs vulgaires qui s'échauffent souvent dans leurs disputes.

Envain pour se justifier sur le mauvais ton de sa critique, l'auteur m'impute t'il d'avoir combattû moi-même les opinions du Chevalier Folard avec trop d'aigreur & d'indécence; envain se donne-t-il l'air d'avoir pris les armes pour vanger l'honneur outragé d'un grand homme. C'est un pur prétexte, trop aisé à réfuter, & je n'aurai pas de peine à prouver, que sans être enthousiaste, on ne sauroit parler du Chevalier Folard avec plus d'égard & de respect, que je ne l'ai fait dans mes Mémoires. *Cet habile Officier*, dis-je, *est admirable même dans les écarts où il se jette, & en lui rendant*

Pag. 3. de la préface.

l'hommage que lui doivent ceux de sa profession qui écrivent après lui, je pense qu'il eût été plus utile au Public qu'il se fut donné à lui même sans partage, l'honneur de ses découvertes. Je déclare dans un autre endroit de ma préface, *que je fais une grande distinction entre les commentaires du Chevalier sur Polybe, & les observations qu'il fait de sa tête sur toutes les parties de l'art militaire moderne. Dans cette seconde partie de son livre, ce sont ses opinions, c'est le résultat de son expérience & de ses méditations. Je la lis avec respect & avec reconnoissance pour l'auteur.* Il me semble que ce langage ne sauroit autoriser à accuser à la face du public, celui qui le tient, d'avoir outragé la mémoire d'un grand homme.

Mais il étoit de l'intérêt du Chevalier de Lo-looz de prévenir l'esprit du lecteur contre un homme qu'il s'étoit proposé de dénigrer. Il fait comme

tous ceux qui manquent de bons argumens dans les diſputes qu'ils ont à ſoutenir, il déclame, il exaggére: *Folard* s'écrie-t-il *devoit-il jamais s'attendre à eſſuyer les reproches d'ignorance dans les principes, d'entêtement & d'opiniâtreté dans ſes opinions, d'infidélité & d'obſcurité dans les écrits, d'écarts d'imagination, de peu de juſteſſe & de ſolidité dans les raiſonnemens, d'incongruité, d'extravagance dans la verſion, de peu de rapport dans les comparaiſons, d'abſurdité dans les conjectures: Recherches militaires pag. 4. &c.* En effet j'aurois mauvaiſe grace de me plaindre de la bile du Chevalier, ſi je l'avois échauffée moi-méme par des expreſſions ſi peu meſurées contre ſon héros. Mais ce ſont des accuſations vagues & controuvées. On n'a qu'à jetter les yeux ſur les paſſages même de mon livre que l'auteur à cités en marge, & on verra combien peu cet emportement & cette groſſiere indé-

cence de ſtile qu'il me reproche, eſt fondée. *)

Le Chevalier de Lo-looz dit bien, *qu'on voit à mon ſtile ſurprenant que j'ignore ou que je me diſſimulè à moi-même que toute critique étant comme ces remedes excellens dont quelque poiſon eſt la baſe, il n'y a que l'art & l'adreſſe avec lesquelles elle eſt faite,*

*) *J'ai dit (page 71. du premier vol.) que le Chevalier Folard avoit imaginé la diſtribution des Princes & des Haſtaires à la bataille d'Adda, parceque le traducteur avoit mal rendu le paſſage de Polybe qui n'y parle que des piques des Triaires qui furent données aux Haſtaires de la premiere ligne. Je remarque (pag. 79.) que tout ce qu'il a déduit de la Tactique des Anciens en faveur de ſa colonne, eſt plutôt fondé ſur les principes des Grecs que ſur ceux des Romains. Je ſoutiens (pag. 109.) que le raiſonnement de Mr. Folard au ſujet de la retraite du corps de 10000. Romains à la bataille de Trebie n'eſt pas juſte. Je provoque (pag. 119.) au témoignage de Polybe pour garantir ce qu'il y a de différent entre mon expoſé de la bataille de Cannes, & celui de Mr. Folard. Je prétens*

qui puisse la justifier, & que l'emploi des expressions d'une satyre mordante répugne aux esprits modérés; autant que le poison aux corps: voila des lieux communs & des fleurs d'éloquence assés mal employées. Il m'auroit été presqu'impossible de marquer d'une maniere plus modeste & moins emportée que je ne l'ai fait la différence

---

(pag. 150.) que les mesures que prirent les Etoliens à la bataille de Caphyes valoient la savante disposition de Mr. Folard. A la fin de mon récit de la bataille de Zama, je conclus que l'Annibal de Zama est un tout autre Général que l'Annibal du Chevalier Folard. J'ai dit dans le second volume, que quoiqu'il ait choisi la description que Polybe fait du siege de Lilybée pour le texte de son traité de l'attaque & de la défense des places, il a omis de mettre au jour les principales circonstances que l'historien en rapporte (pag. 27.) J'accuse encore le traducteur de Polybe d'avoir mal rendu les passages dont le Chevalier Folard se sert pour prouver la réalité des tranchées. Ce sont à peu près les endroits de mes Mémoires sur lesquels le Chevalier de Loloz fonde ses accusations, & m'intente le procès.

de mes ſentimens, de ceux de Mr. Folard. Mais je ſuis convaincu que Mr. Lo-looz ne ſe ſeroit jamais permis l'uſage de pareilles armes contre moi, s'il avoit prévû que quelqu'un ſe donneroit la peine de vérifier ſes accuſations par l'inſpection même de mes Mémoires, ou plutôt, s'il avoit crû que j'étois encore vivant, & que mon honneur pourroit m'engager à plaider ma cauſe.

Peu importoit de faire parade d'un reſpect & d'une vénération ſans bornes pour la Mémoire du Chevalier Folard. Il falloit prouver d'une maniere convainquante, que c'étoit à tort qu'on lui imputoit des erreurs ſur les objets les plus eſſentiels de la Tactique des Anciens. De bons argumens & non de fades éloges auroient pris la place des fleurs que mon *Critique prétend répandre d'une main conduite par l'eſtime ſur la tombe de ce grand Tacticien.*

On ſait que Mr. Folard ſoutint avec chaleur ſon ſyſteme des colonnes, opposé à la maniere ordinaire de ranger les troupes en bataille, & que pour en démontrer la bonté il eût recours à toutes ſortes de preuves, fondées en partie ſur la phyſique & ſur la liaiſon naturelle entre les cauſes & les effets, & en partie ſur l'expérience, cherchant dans l'hiſtoire militaire des Anciens des exemples, où ſelon lui la victoire n'étoit due qu'à l'ordonnance des colonnes. Cette methode d'accréditer ſon ſyſteme étoit bonne, & tous les maîtres en tactique qui propoſent leurs idées en font ordinairement uſage. Mais ne falloit-il pas auſſi, pour que les preuves qu'il avoit tirées de l'expérience euſſent toute leur força, que les faits allégués fuſſent vrais, principalement dans les circonſtances qui déterminoient leur rapport aux vérités qu'il avoit à prouver?

Mon critique avance cependant gravement dans sa préface, que rien n'est plus indifférent pour constater la bonté d'un systeme quelconque de Tactique, que la vérité des faits auxquels on provoque, que la fiction seule fournit autant & même plus de preuves que l'histoire la plus véridique; qu'ainsi la Cyropedie de Xénophon, l'histoire de la guerre supposée par le Marechal de Puysegur, entre la Seyne & la Loire, & le Télémaque de Fénélon, étoient d'un aussi grand poids dans les matieres de Tactique, que le sont les histoires rapportées par les auteurs les plus dignes de foi. En conséquence de cette étrange dialectique le Chevalier méprise les peines que je me suis données, pour débrouiller les faits de guerre rapportés par Polybe, & ne s'apperçoit pas que par ce même raisonnement, il énerve entierement les plus fortes preuves, dont Mr. Folard ait fait usage. *Il importe fort peu,*

dit-il, *pour le progrès de l'art de la guerre, que Regulus à Tunis, Flaminius sur l'Adda, Sempronius à Trebie, Varron à Cannes, & que Scipion à Elinge, à Bezula, & à Zama ayent combattu en Phalange, en Quinconce, ou en Colonne, si d'ailleurs cette derniere ordonnance étoit d'accord avec tous les principes démontrés.* Quoi qu'il en soit je me persuade pourtant, lorsque le Chevalier Folard allégue ces mêmes faits pour garantir par l'expérience la bonté de sa théorie, qu'il ne lui étoit pas indifférent qu'ils fussent vrais ou faux.

Il me semble que ce raisonnement seul décéle assez l'esprit des recherches d'antiquités militaires du défenseur du Chevalier.

J'ai été long temps indécis, s'il me convenoit de répondre à l'amere & violente critique de Mr. de Lo-looz. Plusieurs de mes amis m'en dissuadoient, & moi même je sentois de la répugnan-

ce pour un travail de cet ordre, toujours pénible, & rarement utile. Je me disois que jamais la critique de mon Antagoniste ne feroit impression sur l'esprit de ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne & dans la connoissance des langues savantes. Et certes il ne faudroit pour fixer leur jugement sur ces admirables recherches d'antiquités militaires, que jetter un regard sur la liste des différens auteurs que mon critique cite dans la préface, comme *des Maîtres de l'art qui ont formé les Tacticiens & instruit les historiens de la moyenne antiquité. Pausanias, Stratocles, Eupolemus, Evangelus, Iphicrates, Possidonius, Cineas, Menander, Tarut-Paternus, Paulus, Hermias, Aeneas, Brion, Clearque, Cincius, Thessalus Pyrrhus Roi des Epirotes, Alexandre son fils, Xénophon, Thucydide, Polybe, Polyen, Caton le Censeur, César, Frontin, Cornelius Celsus, Varron, Flavius,*

Voy. les Recherc. avant prop. pag. XII.

Pl. IV.

Pl

du N

Josephe, Diodore de Sicile, Tite Live &c.

Quel mélange bizarre de noms d'auteurs, dont la plupart n'existent plus, & dont les autres n'ont jamais existé! Le hazard ayant fait tomber mon critique sur quelque traduction d'Elien ou d'Arrien, où il est fait mention de ceux qui avoient écrit sur l'ordonnance de la Phalange, il a cru 'il ne falloit que copier ces noms ur en imposer aux lecteurs. Il ne pas aisé de déviner d'où il tire ce lus, qu'on ne connoit pas, ce Ta- Fabric. Bibliot. Græc. Tom. XII. p. 229.
-Paternus qui est un des Jurisconses Grecs, dont on lit les noms à ête des Pandectes de Florence; il ommoit Tarrutinus ou Tarrutenus ernus & avoit écrit sur quelques ieres de droit militaire, peu de ps avant le regne de l'Empereur xandre Severe, ce Thessalus-Pyrs Roi d'Epire, trop connû pour on puisse estropier son nom, sans

montrer l'ignorance la plus insigne en fait d'antiquités. Cornelius Celse cet auteur renommé par ses livres de médecine paroît ici au milieu de ces maîtres de Tactique, & si l'on y trouve Cincius entre Cléarque & Thessalus-Pyrrhus, il est bon de remarquer que le hazard, lui ayant présenté le nom de Cineas le Thessalien, il a jugé à propos d'y substituer Cincius, & de donner le Surnom de Thessalus au Roi d'Épire. S'il avoit eû la moindre connoissance des auteurs militaires des Romains dont les livres ont existé, peutêtre encore en partie du temps de Végece, n'auroit-il pas du alleguer outre ce Cincius Alimentus, un Fabius Pictor, un Calpurnius Piso, Cœlius Antipater, Aelius Tubero, Licicinius Macer. Claudius Quadrigarius, Valerius Antias, Cornelius Sisenna, Tanusius Geminus, C. Oppius & d'autres écrivains des Guerres des Anciens, dont on a même trouvé quelques

fragmens

fragmens dans les écrits de ceux qui les ont cités.

Tout cet étalage des auteurs qui sont perdus pour nous est donc inutile & superflu; mais il paroit que le Chevalier ayant lu quelque part les noms de ceux qu'il allégue, a réellemet cru que leurs ouvrages existent encore, comme ceux de Thucydide, Polyen, Frontin &c. qu'il ne connoit également que de nom. Aussi le voit-on citer bonnement dans un endroit de son livre, ce Cincius Alimentus comme un auteur connu, & qui est en ... les mains de tout le monde. Pag. 151.

Le Chevalier de Lo-looz soutient ensuite que *ces auteurs avoient instruit les historiens de la moyenne antiquité, tels que les Empereurs Leon, Héron, Elien, Arrien, Onosandre, Vegece, Adrian, Plutarque, Ammien Marcellin, Athenée &c.* Que pense-t-on de ces Empereurs & de cette liste d'historiens, d'un *Adrian* qui n'a jamais

écrit de livres d'hiſtoire, ou de Tactique, d'un *Athenée* différent d'Athenée le Grammairien, dont nous avons un petit ouvrage ſur les machines de guerre des Anciens, mais qui a vecû du temps des guerres Puniques, long temps avant notre Ere. Peut-on à la fin s'empêcher de rire, lorsqu'on voit ce fier Ariſtarque mettre au nombre des traducteurs & des commentateurs modernes, auxquels il voudroit que la réconnoiſſance des militaires eut erigé des autels, *Vitruve* celébre architecte du ſiecle d'Auguſte, *Hygin* qui a vecû du tems de l'Empereur Trajan, & qui a fait un livre ſur la Caſtrametation, *Steevechius* ce ſterile commentateur de Vegece, *Modius*, *Juſte Lipſe*, *Turnebe*, *du Choul*, *Machiavel*, *Caſaubon*, *Garemberte*, *Cornaſe*, *du Ryer*, *Eraſme*, *Arnauld d'Andilly*, *Daniel Jeſuite*, *Dom Thuillier* &c.

Ce singulier Phénomène d'un auteur capable de se montrer au public avec un aussi grand fond d'ignorance n'est réservé qu'à notre siecle, où le grand secours des Dictionaires & des Abrégés dispense les jeunes gens de lire les auteurs mêmes & les remplit en même temps de présomtion & d'une trop haute opinion de leur capacité. Je n'ose mettre au nombre des jeunes gens de cette espèce, le Chevalier de Lo-looz, que je n'ai l'honneur de connoître que par ses Recherches d'antiquités militaires, mais je soutiens toujours, qu'il seroit moins étonnant d'entendre raisonner sur les vérités de la Bible, un théologien qui ne connoitroit pas même les noms des quatre Evangelistes, qu'il ne l'est de voir un littérateur se faire un mérite de ses recherches d'antiquités militaires sans connoître même de nom, les auteurs dans les ouvrages desquels on est obligé de puiser.

Je me dispenserois donc de répondre aux objections d'un pareil Antagoniste, si je n'avois pour juges que des savans de profession; mais comme je ne respecte pas moins cette autre partie de mes lecteurs, ces dignes officiers que le zele de leur métier rend avides de toutes les connoissances qui y ont quelque rapport, & que leur suffrage m'interesse bien plus encore que celui des littérateurs, j'ai senti la nécessité de faire mon apologie, d'autant plus que le ton qui regne dans tout le livre du Chevalier de Lo-looz, est si imposant & si persuasif, qu'on ne croiroit pas qu'un autre motif que l'amour de la vérité ait pû le lui faire prendre. Les militaires s'en rapportent d'ailleurs volontiers à la bonne foi & aux lumieres d'un homme qui publie ses recherches avec apparât, & qui les annonce comme le fruit d'un long travail & de profondes méditations. Ajoutez que cet air de suf-

ſiſance, ce ſtile pompeux & tranchant, & le titre ſéduiſant de défenſeur du Chevalier Folard dont la mémoire ſera toujours chere aux militaires, pourroit fort aiſément en impoſer à quelques lecteurs & accréditer ſon injuſte critique aux dépens de la vérité & de ma réputation.

J'ai vû même l'auteur du Journal encyclopedique donner à pleines mains de l'encens au brave défenſeur du Chevalier Folard, & applaudir à la victoire qu'il prétend avoir remportée ſur moi. J'aurois tort de me récrier contre les journaliſtes qui n'ont pas toujours le loiſir d'examiner les ouvrages dont ils font les extraits. Mais j'ai eû lieu d'être ſurpris de trouver dans l'encyclopédie militaire, une lettre de félicitation qu'un Anonyme adreſſe au Chevalier de Lo-looz ſur la guerre qu'il m'a faite. Il y eſt dit que perſonne ne plaindra l'auteur des Mémoires militaires, ni ne s'empreſſera à le

tirer de *dessous le pied de son vaillant ennemi*, où *il lui semble de le voir atterré, confondu & balbutiant contre le vainqueur quelques mots grecs & latins.* Tout ce que je puis dire pour excuser l'acharnement singulier dont l'un & l'autre donnent des preuves si manifestes, c'est qu'ils m'ont crû réellement mort. L'auteur de la lettre le dit plus d'une fois. *Guischard n'est plus; le Chevalier de Lo-looz l'a enterré sous les commentaires de Folard; heureux les Tacticiens, si ses mémoires militaires avoient pû servir à l'y ensevelir.* On trouve dans toute cette longue lettre, des choses si bizarres, & tant d'écarts d'imagination, qu'on est tenté de croire, qu'on ne sauroit écrire de cette maniere sans y être poussé par quelque cause Physique. On voit du moins, lorsqu'il reproche lui même au Chevalier de Lo-looz des fautes considérables, pour l'avertir de se tenir en garde & de n'en pas commettre de

ſemblables dans ſes commentaires ſur ceux de Céſar, dont il menace depuis long temps le public, que ce n'eſt pas la raiſon, ni la perſuaſion des défauts de mon ouvrage, mais la légéreté & peut-être un peu d'envie, qui l'avoient engagé à montrer tant de mépris, & à lacher tant d'impertinences contre un écrivain, qu'il ne connoiſſoit pas. On fait paroître dans cette lettre, & ſans doute malgré lui, le reſpectable Mr. Capperonier, en qualité de ſavant qui entend le grec comme ſa langue maternelle. Mon impitoyable ennemi veut que le Chevalier Lo-looz emprunte de lui les armes qui lui manquent pour achever ma défaite. Le conſeil eſt ſenſé; mais je crains, que le profeſſeur ne renvoye l'un & l'autre à *Tarut-Paternus*, à *Theſſalus Pyrrhus*, & à *Cornelius Celſus*.

Il eſt au reſte étonnant que les rédacteurs de l'encyclopédie militaire ayent pû accorder une place à une pa-

reille production, à côté de bien d'autres qui ne peuvent que perdre en semblable compagnie. Un journal militaire ne devroit pas servir de vehicule à la publication de toutes les extravagances qui passent par la tête d'officiers qui abusent de leur loisir. Il faudroit que la raison seule, guidée par une saine critique présidât à cet établissement.

C'est donc autant l'intérêt de mon honneur que l'utilité générale qui m'a engagé à faire mon apologie, & comme j'avois eû toujours le dessein de donner une nouvelle édition de mes Mémoires, & d'y ajouter quelques éclaircissemens, dont j'ai jugé moi même qu'ils avoient besoin, je regarde à présent la critique aigre & violente de mon adversaire, comme une occasion favorable qu'il m'a fournie de m'en acquitter avec plus de soin & d'attenion que je ne l'aurois peut-être fait sans ce puissant motif.

Le Chevalier de Lo-looz raméne ordinairement ſes diſcuſſions à ſa nouvelle théorie de la guerre, qu'il s'efforce d'appuyer ſur les principes de la Tactique des Anciens. Je n'ai pas la même prétention que lui, à l'honneur d'être un docteur en Tactique. Dans l'école où j'ai étudié le métier de la guerre, j'ai appris à me défier de mes ſpéculations, & je me ſuis perſuadé, que M. le Chevalier, ainſi que la plûpart des autres Tacticiens modernes, donnent trop à l'imagination, & trop peu à l'expérience. L'eſprit rempli de la maniere de combattre des anciens, j'ai vû de grands faits de guerre excutés par le plus habile capitaine de notre ſiecle, & j'ai cru avoir trouvé preſque toujours des raiſons ſuffiſantes de la différence de notre Tactique à celle des Grécs & des Romains. Je ſuis cependant bien éloigné de combattre généralement les efforts de quelques uns de nos ſavans militaires, qui ſe ſervent des notions

qu'ils ont de l'art de la guerre des Anciens, pour établir une théorie raisonnable & qui n'est pas entierement incompatible avec la nature de nos armes. Mais il faut pour cet effet, comme je l'ai dit, que les exemples sur lesquels ils fondent leur raisonnement, soient rapportés avec vérité, & qu'ils ne tiennent pas de la fiction qui les rendroit par là même inutiles.

Je n'ai d'autre objet dans mes travaux littéraires que de fournir à ces savans militaires des faits véritables, & de débrouiller autant qu'il m'est possible, les points principaux de l'ancienne Tactique. Ce seront toujours des pieces de rapport, & de bons matériaux dont d'habiles architectes pourront faire usage pour élever ensuite des édifices, tels qu'ils le jugeront à propos.



CHA-

CHAPITRE I.

De la methode des Anciens dans leurs Sieges.

LE Chevalier de Lo-looz s'étant proposé de réfuter mon livre d'un bout à l'autre, a jugé à propos de commençer sa critique par les chapitres qui sembloient lui donner le plus de prise. Dans ma dissertation sur l'attaque & la défense des places des anciens qu'on trouve à la tête du second volume de mes Mémoires, j'avois taché de dégager cette matiere, des préjugés & des notions plus ingénieuses que véritables dont le Chevalier Folard l'avoit enveloppée, en voulant prouver à toute forçe que les Modernes n'avoient rien imaginé pour cette partie de l'art de la guerre, qui ne fut déjà connû & pratiqué par les anciens. Dans cette vuë je présentois au lecteur le récit de quelques sieges les plus mémorables de l'antiquité, de ceux mêmes sur lesquels Mr. Folard appuye principalement son systême, & je montrois, en expliquant les auteurs selon le sens naturel que nous offrent les termes dans l'original, qu'on ne trouve pas ce qu'il prétend y avoir découvert, & que leur maniere

de faire les sieges étoit aussi différente de la nôtre, que la fortification de leurs places l'étoit de celle que nous employons aujourd'hui.

Le siege de Lilybée avoit servi de texte au traité de Mr. Folard. Mais j'ai prouvé que sèlòn la description de Polybe, les ouvrages de ce siege, que les Romains pousserent toujours en avançant jusqu'à une hauteur égale aux murs de la ville, ne ressembloient en rien à nos tranchées; que Mr. Folard en faisant établir à Trebonius devant Marseilles, quatre paralleles qu'on voit aussi exprimées dans son plan, avoit pris les quatre rangs de clayes dont les galeries mouvantes étoient couvertes, pour autant de paralleles, quoique César dise expréssément, que les traits violents qui partoient des machines des assiegés les ayant perçés, on fut obligé, pour les en garantir, de les changer contre de grosses poutres. J'ai dit qu'au siege d'Égine les ouvrages de Philippe Roi de Macédoine ressembloient selon Polybe par leur hauteur, aux murs élevés d'une ville, garnis de tours d'espace en espace. En exposant les circonstances du fameux siege de Rhodes d'après Diodore de Sicile, j'ai dit que, lorsque Démetrius fit applanir le terrain depuis les murs de la ville, à une distance de quatre Stades, pour favoriser l'approche de ses machines,

on ne sauroit concilier de pareils travaux avec ceux de nos tranchées ainsi que M. Folard l'a fait. Tous ces passages tirés des Originaux étant pour la plupart mal rendus dans les traductions, j'ai taché d'en établir le véritable sens de maniere qu'il n'y eut rien à répliquer.

J'avois fait précéder ces exemples de sieges, d'un exposé succinct de deux différentes methodes que les anciens y observoient, & quoique je n'eusse pas à beaucoup près épuisé cette riche matiere, j'en avois cependant assez dit, pour indiquer les voyes qu'on doit suivre, lorsqu'on veut parvenir à des notions vraies sur cette partie de l'art de la guerre des anciens, & pour avertir le lecteur de ne pas s'égarer avec M. Folard dans ce labyrinthe de suppositions & d'erreurs, auxquelles la prévention de cet ingénieux écrivain pour les anciens, avoit donné lieu. S'il n'est pas indifférent de prendre la fiction pour la vérité, mon travail aura toujours son prix, & ne sera pas regardé comme inutile.

Mr. le Chevalier de Lo-looz se chargeant de défendre les opinions de Mr. Folard, auroit donc dû répondre à mes objections, & prouver clairement que suivant le vrai sens des paroles que les auteurs employent dans leurs descriptions des sieges, on n'y trouve rien qui combatte aussi manifeste-

ment que je l'ai dit, le systeme de son Héros. Car il est clair, que si l'on manquoit dans les siecles à venir de livres dogmatiques sur la Fortification, ainsi que sur l'attaque & la défense des places, il ne resteroit d'autre voye de parvenir à la connoissance de notre méthode, que le détail des sieges mémorables, qui se seroit conservé dans les écrits de nos historiens contemporains. Mon critique tache il est vrai d'intéresser le lecteur d'une maniere fort pathétique, en évoquant les manes du défunt Chevalier, & en me taxant d'insolence d'avoir osé contredire ce grand tacticien, mais il ne dit pas un mot pour sa défense; il ne réplique rien aux preuves que j'ai alléguées en faveur de mon opinion; on le voit adopter même l'explication trop évidente que j'ai donnée des quatre rangs de clayes dont les galeries étoient couvertes au siege de Marseilles, & dont le Chevalier Folard avoit fait, comme je l'ai dit quatre paralleles. Au lieu de frapper au but tel qu'un Hercule selon l'expression de son Panégyriste, il ne fait qu'escarmoucher, en s'appesentissant sur des incidens qui ne font rien à la question, & en me chicanant sur de simples expressions, comme on le verra dans la suite.

Il débute par vouloir me convaincre d'une erreur eû égard à la vérité de l'histoire.

J'avois dit que toutes les petites Républiques de la Grece étoient des villes qui à l'abri de leurs murs défendoient leur liberté & que leurs forces les plus considérables consistoient dans leurs capitales, dont la destruction étoit le terme de leur Gouvernement. M. le Chevalier trouve cette proposition erronée, par ce que la ville de Sparte n'étoit pas entourée d'une muraille & qu'Athenes ne subsista pas moins après avoir été brulée & détruite par l'armée de Xerxes. Mais n'avois-je pas assez prévenu la critique de mon Censeur en ne parlant que des petites Républiques de la Grece, telle qu'Argos, Corinthe, Sicyone, Mantinée &c., & cette restriction expresse ne suffisoit-elle pas pour lui faire sentir que j'exceptois moi même les deux grandes Républiques d'Athenes & de Sparte qui avoient de grands Domaines, & dont les forçes n'étoient pas concentrées dans la seule capitale? Cette réponse naturelle n'ayant pû echapper à la sagacité de l'auteur, on voit qu'il a critiqué ce passage uniquement pour avoir l'occasion de régaler le lecteur d'un long récit de l'expédition de Xerxes & de la défaite de Mardonius, que personne n'ignore.

Recherches d'Antiq. milit. du Chevalier de Lo-looz pag. 11.

Lorsque je dis ensuite que les anciens obsérverent deux méthodes dans leurs sieges: „que selon l'une, on forma l'attaque en éle-

„vant une grande terrasse, & selon l'autre „on ne mit en œuvre que des machines, sans „ces élévations de terre;" Mr. le Chevalier de Lo-looz trouve que je raisonne fort mal sur cet objet: *car, dit-il, outre les attaques d'emblée, en couronne, & l'escalade, ils formoient souvent des blocus pour affamer la garnison, & enfin ils faisoient aussi usage des mines.* Quelle singuliere façon d'argumenter! Quoique ces différentes façons de prendre les places soyent très véritables, l'Auteur conviendra pourtant avec moi, que, lorsqu'on escalade ou qu'on bloque une ville, on n'en fait pas pour lors le siege. Ainsi quand je me proposois de parler des méthodes observées par les anciens dans leurs sieges, je n'avois pas à parler des attaques d'emblée, ni d'escalade, ni de blocus, ni de celles qui se font en couronne.

Tom. II. pag. 447. Le Chevalier de Folard fait aussi mention de six manieres de prendre des villes, & distingue la sixieme, celle du siege en forme, reglé, & de pied à pied. Il ne parle pas non plus d'une méthode particuliere de prendre les villes au moyen des mines, comme différente d'un siege. Parceque tout le monde sait que l'usage des mines suppose un siege, & que malgré cette ressource les modernes aussi bien que les anciens n'ont pas

laissé

laissé de faire sur terre leurs approches vers le corps de la place. Il est fâcheux de se voir dans la nécessité de répondre à de pareilles objections que le ton de déclamation & l'emphase avec laquelle le Chevalier de Looz les propose, ne rendent pas plus intéressantes qu'elles ne le sont en effet.

N'observant aucun ordre dans sa critique on le voit tomber tout d'un coup sur le plan qu'on a ajouté à mon récit du siege de Marseilles. Lorsque j'en fis le brouillon, je n'avois d'autre dessein que de présenter au lecteur, les principales pieces que César détaille soigneusement, la terrasse, la tortue & la tour de briques; & comme il n'y a rien dans le texte qui nous mette au fait des galeries de communication, des emplacemens des batteries, & d'autres particularités de ce siege, que les contemporains ne pouvoient pas ignorer, je me suis abstenu d'en donner le tableau. Il auroit sans doute mieux valu representer à part chacune des pieces que César décrit, que de les mettre ensemble sur une seule planche à côté du dessein de la place. Mon critique n'auroit pu me supposer alors l'idée de vouloir donner un plan exact & circonstancié, des attaques de cette place. Ceux qui voudront dresser de pareils plans n'en feront pas de meilleurs. Au

Antiq. Mil. p. 14.

contraire ayant des notions fausses sur la méthode des anciens dans leurs sieges, ils en forgeront de très mauvais & de bien plus propres à induire le lecteur en erreur, qu'à l'éclairer. Qu'aura-t on à se promettre d'un plan que le Chevalier nous fera de ce siege, dans sa nouvelle édition de César, lui qui a prétendu avoir découvert des tranchées en cent endroits de ses commentaires? Je préférerois de beaucoup les batailles d'Alexandre peintes par le Brun, ou celles de Tempésta, à toutes les productions bizarres de l'imagination présomtueuse de semblables auteurs.

CHAPITRE II.

Des Tranchées des anciens & des travaux désignés par les termes Grecs & latins ὀρυγμα & vineas agere.

Antiq. Mil. p. 14. Le Chevalier de Lo-looz dans le dessein de diminuer le mérite de mon travail, débute par traiter toute la matiere des sieges des anciens comme de peu d'importance, & regarde surtout les objections que j'ai faites contre les opinions du Chevalier Folard, comme une dispute réchauffée, dont l'objet est peu intéressant pour le progrès de l'art militaire. Certainement en raisonnant ainsi,

mon Censeur fait bien voir qu'il ignore, combien il importe pour se faire une idée juste de l'art de la guerre des anciens, de connoître leur pratique dans les sieges. Leur histoire militaire nous fournit à tout moment des exemples très mémorables de sieges opiniâtrement disputés & faits dans toutes les regles de l'art. C'est à leur occasion, que se sont donnés souvent des combats considérables, dont on aura de la peine à se former une idée, si l'on ne connoît pas leur pratique. Il y a autant & même plus de rapport entre la tactique des anciens & leur science d'attaquer & de défendre les places, qu'il y en a aujourd'hui entre notre tactique & le Génie & l'artillerie. Leurs fortifications de campagne, l'employ de leurs machines dans la protection des camps, dans l'attaque & la défense des postes, & dans les passages des rivieres, ne permettent pas d'en douter. César chercha plus d'une fois des ressources dans les pratiques de sieges, & les appliqua avec succès à la guerre de campagne.

Cependant il s'en faut de beaucoup que cette partie de l'art de la guerre des anciens, soit jusqu'à présent exposée par quelqu'un de nos auteurs modernes, avec toute l'exactitude & avec toute l'attention qu'elle mérite. Je soutiens même en dépit de tous les aveu-

gles admirateurs du Chevalier Folard, que cet ingénieux auteur a contribué le plus à embrouiller cette matiere, & à dégoûter les savans de la traiter après lui. Son singulier préjugé de la grande capacité des anciens, l'empêchoit de découvrir comme il eût pu le faire avec sa sagacité, leur vrai mécanisme & leur véritable méthode dans l'attaque & la défense des places. Les termes relatifs à la pratique des modernes dans leurs sieges, que les traducteurs des auteurs Grecs & Latins avoient mal à propos employés dans leurs traductions, nourrissoient ses préventions, & il s'en forgeoit de nouvelles armes pour les soutenir. Il est vrai que Juste Lipse a rassemblé dans son *Poliorcéticon* d'excellens matériaux sur ce sujet, mais il manquoit de méthode & d'art pour en faire un tout bien lié. De plus n'étant pas militaire lui même, il n'est pas entré dans l'esprit de tout ce grand appareil de sieges, qu'il expose. D'autres moins savans que Juste Lipse ont adopté en partie les idées du Chevalier Folard, & n'ont pas mieux réussi que lui.

Nous ne manquons pas cependant du secours nécessaire pour débrouiller cette partie de l'art de la guerre des anciens. Plusieurs bons historiens ont détaillé l'histoire des sieges avec beaucoup de clarté & d'exac-

titude. Il ne faut que les entendre & ſuivre ſans ſe faire illuſion, & ſans y mêler les idées de nôtre militaire, le ſens que nous offrent leurs expreſſions. Les ſervices que des perſonnes verſées dans les langues ſavantes rendent aux officiers, en interprêtant exactement les paſſages les plus intéreſſans des anciens tacticiens, ſont par cette raiſon d'un prix bien plus grand, que ne le ſont des recherches d'antiquités militaires, faites d'après des compilations, & ſans la moindre connoiſſance des auteurs mêmes qu'il auroit fallu conſulter.

Outre les hiſtoriens, pluſieurs auteurs anciens avoient écrit ſur l'attaque & la défenſe des places. Il nous en eſt reſté l'ouvrage de Philon le Byzantin, dont le titre Βελοποιικῶν qui n'annonce qu'un ſimple traité ſur les machines, a peut-être empêché les ſavans d'y chercher les lumieres que cet auteur répand ſur toute cette ſcience. Ayant traité dans ſon ſecond livre de la maniere de fortifier les villes, il expoſe enſuite tout l'appareil d'un ſiege, les meſures qu'on prenoit pour s'approcher du corps des places, & généralement toute la conduite d'un Général chargé de cette entrepriſe. Ses détails ſont clairs, inſtructifs, & d'autant plus intéreſſans qu'ils viennent d'un auteur fort ancien

qui a vecu près de cent ans avant Jules César, & qui a composé son livre à l'usage des armées Romaines. Le petit traité d'Athénée sur les machines, adressé à Marcellus qui prit Syracuse, ainsi que les extraits faits des ouvrages du célébre Architecte Apollodore du siecle d'Adrien, contiennent aussi des particularités fort curieuses & très propres à nous donner des idées justes de cette partie de l'art de la guerre des anciens.

Jusqu'à présent on n'a tiré que peu de parti des ouvrages que je viens d'indiquer, & je n'ai donné moi même dans la dissertation que j'ai faite sur ce sujet, qu'une esquisse très légere de ces deux méthodes que les anciens avoient employées dans leurs sieges. Cet objet mérite sans doute de plus grandes recherches; & le Chevalier de Lo-looz se trahit lui-même, s'il me reproche qu'en traitant une matiere si curieuse, je réchauffe une ancienne dispute, assoupie déjà & peu intéressante par elle même. Les auteurs du Journal de Trevoux accuserent autrefois le Chevalier Folard de s'être trompé dans la signification des termes, lorsqu'il rendit par tranchée ce que Polybe exprime en grec par ὄρυγμα & les latins par *vinea*, termes qui ne sont pas même synonimes. L'officier leur répondit dans la préface du II. Volume de

ses commentaires, en provoquant au passage de Polybe traitant du siege d'Egine, & dont la mauvaise traduction l'avoit induit en erreur, comme je l'ai montré clairement dans ma dissertation. Mais lorsqu'on discute un vaste sujet, tel qu'est celui de l'attaque & de la défense des places, peut on bien éviter de revenir quelquefois à des questions qui ont déja été agitées? n'est-ce pas même un devoir de les traiter avec plus de soin que les autres, si on les trouve mal développées & plus embrouillées qu'éclaircies? ....

Lors donc que les anciens auteurs nous dépeignent les travaux des sieges comme des élevations énormes de terre, qui avoient quelquefois 350. pieds de front, & quelquefois plus, & qu'on exhaussoit à une hauteur égale aux murs de la ville; lorsqu'au défaut de ces terrasses, ils nous représentent de grandes tours mobiles, qui communiquoient entre elles au moyen de galeries fort hautes & également mobiles; qu'ils nous expliquent soigneusement le merveilleux mécanisme par lequel ce train prodigieux de tours & de galeries s'approchoit pas à pas, & de front, du corps de la place; qu'ils nous disent expressément qu'on applanissoit le terrain depuis les murs de la ville à la distance de quatre stades, & qu'ils nous décri-

vent même les machines, qui servoient à cet effet: n'étois-je pas suffisamment autorisé à rejetter les idées du Chevalier Folard qui soutenoit à toute outrance, que les anciens s'étoient approchés du corps de la place par tranchées, & qu'ils avoient fait des lignes d'attaque paralleles à la place, & des communications à ces paralleles de la même maniere qu'on le pratique aujourd'hui.

Il falloit bien que la méthode des anciens dans leurs sieges différât de celle des modernes, à raison de la différence de leurs armes & de leur maniere de fortifier les villes. Autrefois la plus grande portée des traits n'alloit pas au dela de quatre stades ou de 500. pas Romains, qui reviennent à 378. toises de Paris; de sorte qu'on n'avoit pas besoin de commencer les attaques de loin. Les armées même qui faisoient le siege, se campoient seulement à une distance de 6. à 700. pas du corps de la place, & étoient par conséquent toujours à portée de soutenir les travaux. Les coups venant pour la-plûpart du haut des plateformes des murs, étoient presque tous plongeans, & pour s'en mettre à couvert, il falloit plus de blindes & de toits qu'il ne falloit de parapets qui sont d'usage dans les tranchées. En coupant le terrain par des tranchées & par des paralleles, ils

auroient nécessairement embarassé les approches de ces énormes tours mobiles, dont les bases étoient fort larges, & qui exigeoient un grand nombre de manœuvres. On voit au contraire Demetrius applanir le terrain devant Rhodes, pour s'avancer avec le train de ses machines & pour les seconder dans la suite. Titus passa quatre jours devant Jerusalem à égaliser & à affermir le sol, avant de commencer les attaques. Joseph Liv. V. ch. 12.

La ressource si naturelle & si efficace de mettre les soldats en sûreté, en les couvrant d'un rempart, n'étoit certainement pas inconnue aux anciens. Pour s'en convaincre on n'a qu'à se rappeller les retranchemens ordinaires dont ils entouroient leurs camps, & tous ces prodigieux ouvrages que César & d'autres Généraux ont exécutés en certaines occasions. Apollodore enseigne expressément, que lorsqu'on a à pousser la tortue contre une place située sur une hauteur d'où les ennemis n'auroient qu'à faire rouler de haut en bas de grandes masses ou des chariots remplis de pierres, capables de briser toute la machine, il falloit en couvrir l'approche par un fossé étançoné avec soin & tiré obliquement du côté de la place. Mais lorsque les mêmes écrivains nous représentent aussi clairement qu'il est possible les at- Poliorcetic. p. 14. edit. Theven.

taques d'une place, conduites pied à pied par des machines ou par des terrasses, sans qu'on y découvre les moindres traces de ce qu'on appelle des tranchées, rien ne nous autorise à tirer de quelques cas particuliers, des conséquences contre un systeme dont ces mêmes auteurs nous ont exposé le détail. On en conclut seulement que ce n'étoit pas par ignorance que les anciens ne faisoient pas des tranchées, mais par ce que leur maniere de s'approcher des places avec de grandes machines & de hautes terrasses, ne leur permettoit pas de creuser des fossés, & qu'en s'enterrant ils étoient moins à l'abri des traits lancés du haut de murailles, que sous le toit de ces différentes especes de galeries mouvantes qu'ils avoient imaginées.

Il n'y a point d'obscurité dans les descriptions des sieges qu'on trouve dans Polybe, dans Diodore de Sicile, & dans les autres auteurs; on auroit sur tout tort d'en accuser les dogmatiques tels qu'Athenée, Philon & Apollodore. Soit qu'ils nous représentent des galeries mobiles, soit qu'ils nous parlent des fossés, on les voit toujours exprimer l'un ou l'autre de ces objets, par les termes qui les dénotent sans équivoque dans leurs langues. Mais le Chevalier Folard gêné par ces expressions qui di-

ſoient ouvertement le contraire de ce qu'il avoit imaginé relativement aux travaux des ſieges des anciens, pour concilier ſes explications avec les témoignages de ces auteurs, ſoutenoit ſurtout que *vineas agere*, ce terme ſi ſouvent répété par les hiſtoriens étoit un terme générique, & déſignoit tantôt une tranchée à ciel ouvert, tantôt une tranchée couverte, & tantôt de ſimples mantelets & des galeries de charpente. J'ai réfuté dans ma diſſertation cette bizarre maniere d'interprêter les auteurs, en m'appuyant ſur le témoignage exprès de Joſephe, & ſur des circonſtances qui s'oppoſent à cette variété de ſignifications que Mr. Folard prête à ce que les anciens appelloient *Vinea*. J'ajouterai encore à ces preuves les deſcriptions qu'Apollodore & Végéce en font & qui ſont déciſives.

On met, dit le premier, *les ſoldats employés aux travaux à l'abri des traits & des pierres, au moyen de galeries fort légeres, nommées* vinea *ou vigne. Chacune de ces vignes eſt un aſſemblage de cinq perches pointues par le bas pour être fichées en terre, qui ſoutiennent enſemble un toit, dont la partie la plus baſſe eſt de la hauteur d'un homme, & la plus élevée de celle d'un homme & demi. Elle couvre environ cinq hommes de front, & eſt couverte par devant* Poliorcetic. p. 15. edit. Theven.

jusqu'à son comble, par toutes sortes de couvertures, sur tout par des cuirs doublés & lâchement tendus pour céder aux coups. Vegece entre dans autant de détails qu'Apollodore dans la description des machines.

Lib. IV. ch 2. *Les anciens,* dit-il, *appelloient vignes, des galeries d'approche, auxquelles le soldat donne aujourdhui le nom barbare de Causia. On compose cette machine d'une charpente légere, & on lui donne sept piés de haut & huit de large, sur seize de long, avec un double toit de planches & de clayes. Ses côtés se garnissent d'un tissu d'osier impénétrable aux coups de pierres & aux traits, & de crainte du feu en couvre le tout en dehors, de cuirs frais ou de couvertures de laine. On joint de front plusieurs de ces machines, sous lesquelles les assiègeans s'avancent à couvert, au pied des murailles pour les sapper.*

Poliorcét. p. 99. Je pourrois aussi ajouter un passage de Philon qui ne les décrit pas avec moins de clarté. Est-il bien probable que des auteurs qui traitent au long, de l'art d'attaquer & de défendre les places, eussent défini si exactement ces machines, sans faire mention des différentes significations que le chevalier Folard attribue à un terme aussi *usité* en fait de sieges, que celui de *vinea*, & de *vineas agere*, & je

défie de produire un ſeul exemple dans les hiſtoriens, où cette expreſſion ſouffre une interprêtation différente de celle qu'Apollodóre, Végece & Philon lui donnent.

Mon critique pour ſoutenir l'honneur de ſon précepteur combat fortement cette aſſertion, mais ſans ſe mettre en frais de nouvelles armes, il tache ſeulement dans le deſſein de s'en ſervir contre moi de m'extorquer des mains celles dont j'ai fait uſage. Voyons en le ſuccès.

J'avois dit, que Philippe n'élevant pas des terraſſes au ſiege d'Egine, fut obligé d'établir la communication entre le camp & le front de l'attaque par des foſſés qu'il creuſa ſous la protection de toutes les machines, à meſure qu'on les pouſſoit en avant; je ſuis d'accord diſois-je d'appeller ces foſſés des tranchées, pourvû qu'on ne les confonde pas avec des galeries de communication entre les tortues qui conſtituoient le front de l'attaque. Mon critique en relevant ce paſſage s'écrie: *voilà une reſtriction à laquelle on ne ſe ſeroit ſans doute pas attendu. Quel autre uſage pouvoit-on faire des terres du déblai, ſi ce n'eſt à former un épaulement ou parapet contre les bateries de la place? Je m'en rapporte à tout ingénieur, ſi ce paſſage ſorti de la plume de*

Rech. d'ant. Mil. p. 15.

M. G. ne prouve pas l'existence & l'antiquité des approches modernes, d'une façon aussi évidente qu'auroit pû faire le chevalier, & si ce n'est pas une preuve complete, que les anciens s'avancoient souvent par tranchées ou par travaux équivalens, vers le corps de la place? Mon critique déplace ici un passage de ma dissertation & croit trouver son compte en le présentant isolé au lecteur & à l'ingenieur au jugement duquel il provoque.

Il me fait d'abord parler, apparement par une faute de mémoire, peut-être aussi pour dérouter le lecteur, du siege de Rhodes, fait par Demetrius. C'est celui d'Egine ville de Thessalie que Philippe Roi de Macedoine entreprit, donr il s'agit ici. Polybe expose avec beaucoup de netteté que le Roi ayant fait applanir le terrain, s'avança avec son grand train de machines, jusqu'à une petite distance de l'enceinte de la ville; qu'alors pour établir le front de son attaque, il plaça deux tortues surmontées de plusieurs étages, vis-à-vis de deux tours de la ville, dont il embrassa l'attaque, & qu'il joignit ces deux tortues par une galerie extraordinairement élevée, de façon que son front d'attaque ne ressembloit pas mal, selon ce qu'il dit, au mur d'une ville fortifiée, opposée à un autre.

Lib. IX. ch. 34.

Polybe rapporte ensuite que Philippe, en même temps qu'il fit agir les béliers contre les tours, fit ouvrir de deux côtés la terre de dessous la galerie pour conduire des mines, jusques sous les murs de la ville, & qu'il parvint au moyen de ce travail à en renverser une grande partie. Le chevalier Folard, séduit par la mauvaise traduction, comme je l'ai montré dans ma dissertation, prend ces deux mines pour deux paralleles, & y fait établir les batteries des machines. Philon enseigne la maniere de faire ces conduits souterrains que Polybe exprime par ἐρύγματα, & les compare aux travaux des mines dont ont tire les métaux. C'est surtout Apollodore qui explique ce travail important des sieges des anciens avec un détail qui ne laisse rien à desirer. Selon cet auteur, on s'avançoit sur terre de plusieurs endroits à la fois, à couvert des tortues & sous la protection des tours & des galeries, jusqu'à une petite distance du mur, où l'on commençoit à creuser la terre, & à descendre par la sappe jusques sous les fondemens des murs.

Belop. pag. 99.

Poliorcet. pag. 16.

Que l'ingénieur auquel le chevalier de Lo-looz provoque, se représente donc tout le front de l'attaque occupé par ces machines, ou plutôt par ces échafaudages rangés sur une ligne & élevés jusqu'à la hauteur des

murs de la ville, & qu'il décide si ces ouvrages sont des tranchées & des paralléles, semblables à celles dont nous embrassons dans nos siéges le front de nos attaques. Il prononcera nécessairement que derriere cet immense appareil de machines, des paralleles comme les nôtres n'auroient pas été seulement inutiles, mais même fort embarrassantes, surtout dans ces occasions où on étoit obligé de reconduire tout ce train de machines, ainsi que Philippe fut bientôt contraint de le faire.

Ce rideau artificiel dont les anciens couvroient le front de leurs attaques suffisoit pour mettre les troupes qui étoient derriere, à couvert tant des traits qui venoient horizontalement, que des coups plongeans. On n'avoit à redouter que l'effet des Balistes ou des Pierriers qui tiroient en élévation, & qui n'incommodoient pas peu les assiegeans, en les accablant d'une grêle de pierres. Polybe dit que pour s'en garantir, Philippe ordonna de pratiquer deux conduits pour communiquer entre les machines & le camp. Il n'y a proprement rien dans le texte qui marque expressément l'excavation des fossés. Il est très possible que ce que le Grec appelle σύριγγες κατάστεγοι, *des canaux couverts par en-haut* étoient les γεῤῥοχελῶναι de Philon appellées aussi κατάστεγοι, & qui n'étoient que de grandes

des clayes portatives jointes ensemble en forme de toit, qu'on arrangeoit en files pour passer par dessous, d'un endroit à l'autre à l'abri des pierres & des traits de l'ennemi. Mais comme en même temps l'expression grecque n'exclut pas l'idée d'un fossé *blindé* & couvert de clayes, je l'ai conservée dans mon exposé, sans m'imaginer qu'elle pût jamais donner lieu à qui que ce fut, d'en faire des tranchées ou des lignes d'approche, surtout après qu'on auroit lû tout le détail que Polybe fait de la maniere dont Philippe s'approcha de la place. Si mon critique demande quel autre usage pouvoit-on faire des terres du déblai si ce n'est de former un épaulement ou parapet contre les bateries de la place? je lui réponds, que c'est sans doute l'usage qu'on en fait ordinairement lorsqu'on s'avance par tranchées. Mais supposez que les deux conduits de Polybe fussent ici entre deux terres, il est certain, que ce ne fut pas, par leur moyen que Philippe s'approcha de la place. Polybe dit qu'ils ne furent faits qu'après le front de l'attaque établi près des murs de la ville par l'emplacement des tortues & des galeries, & derriere ce front d'attaque: il n'étoit donc pas nécessaire de faire des parapets de terre contre une grêle de pierres qui tomboient d'enhaut.

Ainſi je défie tout ingénieur, qui aura lû que Philippe s'avanca ſur un terrain fort uni, avec un train prodigieux de tours & de galeries, jusqu'à une petite diſtance du mur, pour en former ſon front d'attaque en tous ſens parallèle à une partie de l'enceinte de la place, je le défie disje, de reconnoître en ſuite dans ces deux foſſés, des tranchées & de véritables lignes d'approche. Il ne m'eſt jamais venû dans l'eſprit de nier qu'en certaines occaſions, les anciens ne ſe ſoyent enterrés dans leurs ſieges; je ſais qu'ils ont montré autant & peut être plus d'art que les modernes dans leurs mines & dans leurs ſappes; mais j'ai ſoutenû que leur methode dans les ſieges ne reſſembloit pas à la nôtre, que leurs travaux pour s'approcher du corps de la place n'étoient pas des tranchées ni des paralleles, & qu'en appliquant les idées que nous avons de nôtre pratique à l'expoſé que les anciens auteurs font des ſieges de leur temps, on risque de ſe tromper & de ſe faire illuſion, ainſi qu'il eſt arrivé au chevalier Folard. Voilà ce que mon critique auroit du réfuter par des argumens tirés des anciens auteurs mêmes, au lieu de faire le Sophiſte & de n'argumenter que ſur les paſſages de mon livre.

J'avois encore prouvé par le ſimple expoſé du texte de Polybe, que les travaux des Romains au ſiege de Lilybée n'étoient pas non plus des tranchées ni des paralléles. Le chevalier prétend qu'il n'a pas beſoin de conſulter le Grec, & que mes propres Mémoires peignent un flux & reflux inconcevable dans un officier qui s'eſt annoncé pour le reſtaurateur de la Tactique. Après m'avoir ſuppoſé l'abſurde prétention à un titre faſtueux auquel je n'ai jamais aſpiré, il cite le paſſage de mes mémoires, où je dis qu'on ſe contentoit ſouvent au lieu d'un parapet avec ſes embraſures, de clayes propres à couvrir les archers & les autres ſoldats commandés pour la garde des ouvrages & pour le ſervice des machines. Sans doute il n'eſt pas aiſé de tirer de ces paroles la conſéquence que mon critique en tire, ſavoir qu'à Lilybée les Romains ſe ſont approchés du corps de la place par tranchées. J'avois parlé dans cet endroit de grandes terraſſes que les anciens élevoient quelquefois ſous la protection de toutes ſortes de mantelets, à une hauteur égale aux murs de la ville. Je diſois encore que ces ouvrages finis, on détendoit les mantelets, à la place deſquels on avoit établi une eſpece de parapet avec ſes embraſures, & j'ajoutois que ſouvent on ſe con-

pag. 16.

Tom. II. p. 7.

tentoit aussi de simples clayes pour couvrir les soldats qui étoient de service sur le haut de ces terrasses. Comme dans tout ceci on ne découvre pas la moindre trace de ce qu'on appelle aujourdhui des tranchées, le chevalier de Lo-looz qui n'est certainement pas aussi inconséquent qu'on pourroit le croire, a eu recours à une petite supercherie qu'il s'est crû permise, c'est d'ajouter lui même au passage de mon livre qu'il a cité, le mot *de Tranchée*, & de me faire dire que les clayes couvroient les soldats commandés pour le service des machines *de la Tranchée*. Sans doute si je m'étois énoncé de cette sorte ce flux & reflux inconcevable, dont il m'accuse, auroit quelque fondement. Heureusement on n'a qu'à voir mes mémoires pour se convaincre de l'artifice du chevalier & pour rémarquer tout le fin de cette amere critique dont il ne vaut pas la peine d'approfondir le motif.

pag. 19. J'avois observé que dans le récit que Josephe fait du siege de Jerusalem, il avoit trop exactement décrit les machines & même tous les moyens que les Romains emploient pour se couvrir contre les traits & les sorties des Juifs, sans donner lieu à soupçonner seulement quelque chose de semblable à une défense telle qu'on se la procure au-

jourdhui par les Tranchées. Le chevalier répond *que cet exemple ne prouve pas plus contre l'existence des tranchées en d'autres circonstances, qu'un auteur, qui en citant les sieges de Charleroy, de Fribourg & de Tournay sous Louis XIV. où contre les plongées l'on fut obligé de se servir de sappes couvertes, voudroit en conclure qu'il n'y a jamais eû de tranchées à ciel ouvert; ou bien, parceque dans d'autres sieges on s'est servi du chandelier, qui est le vrai Porticus des Anciens, pour se blinder, on concluroit de là qu'il n'y a pas d'autre méthode.* Voilà un raisonnement digne de mon Critique. Tout le monde sait qu'on a ouvert la tranchée devant Charleroy, Fribourg & Tournay. Si quelqu'un s'avisoit de le révoquer en doute, parcequ'on s'y est servi de sappes couvertes, ou d'un chandelier, sans doute on le taxeroit de folie. Mais il n'y a jamais eû de tranchées ouvertes devant Jerusalem, devant Lilybée, devant Marseilles, ou devant quelques autres villes assiegées par les anciens. Aucun auteur n'en dit mot: que le Chevalier de Lo-looz prouve le contraire, au lieu de battre la campagne, alors je dirai, que l'élévation d'une terrasse ou l'emploi des galeries mobiles en quelques occasions ne prouve rien contre

pag. 17.

l'existence des tranchées, & que sa conclusion est juste.

pag. 24. J'avois provoqué au témoignage décisif de Josephe qui rapporte qu'à l'occasion du siege de Jerusalem, les Juifs ayant brûlé

Bel. Jud. v. 30. dans une sortie les galeries des Romains, ceux-ci qui se trouverent à découvert & sans aucune protection, se virent forcés d'abandonner tous leurs travaux & de se réfugier jusques dans leur camp. Cette circonstance ajoutoit du poids aux autres argumens que j'avois allégués contre l'existence des tranchées & des lignes d'approche dans les sieges des anciens, & il m'a paru que mon Critique pour en diminuer la force, auroit dû prouver que le feu pouvoit prendre aussi bien aux tranchées qu'aux galeries de charpente & de claye, & rendre raison de ce que l'auteur Juif ne fait jamais mention de la protection que les tranchées auroient dû donner aux Romains contre les sorties de l'ennemi. Mais au lieu d'y répondre conséquement, il dit *être fâché que je fasse aussi peu d'attention à la marche du coeur humain,*

pag. 17. *qu'à l'histoire Romaine. Que je saurois alors que ces révolutions sont dans l'ordre naturel, & que toute la discipline & la valeur des Romains ne les ont pas toujours dérobés à la honte de ces terreurs paniques.*

Il saisit ensuite cette occasiou favorable de conter au lecteur certaine avanture arrivée aux légions qui faisoient la guerre en Allemagne, à ce qu'il dit, sous les ordres de Britannicus, lorsque pendant la nuit le bruit d'un cheval qui s'étoit échappé mit le trouble dans tout le camp. C'est un fait très connû, arrivé à l'armée de Caecina dans le temps qu'il fit sa retraite en présence d'Arminius, Annal. I. 66.
comme Tacite le rapporte. Il est possible que le savant Chevalier ait pris Germanicus, pour Cæcina, & qu'il l'ait confondu avec Britannicus, qui jamais n'a commandé des armées: il est du moins plaisant de citer pour garant de ce fait Tite Live qu'on sait être mort avant qu'on fit cette guerre en Allemagne. Le chevalier, dans le train de conter rapporte ensuite l'exemple d'une pareille allarme causée dans le camp Romain par le bruit que fit pendant le siége de Jerusalem la chute d'une des tours qu'on avoit placées sur une terrasse. Mais est-ce en s'écartant de cette maniere de son but qu'il pense me convaincre d'erreur? Certainement, si une pareille terreur eut fait une fois franchir aux Romains les tranchées & les paralléles, il eut été plus que singulier qu'ils en eussent ressenti l'etrange effet à différentes reprises, puisque l'auteur Juif rapporte

plus d'un exemple de pareilles ſorties qui forçerent les Romains à quitter leurs travaux & à ſe ſauver dans leur camp.

Les objections du Chevalier de Lo-looz auxquelles j'ai répondu, étoient toutes tirées de mes mémoires mêmes; je répliquerai auſſi à celles qu'enfante ſon cerveau. Céſar dit qu'au ſiege de Marſeilles Trebonius fit deux attaques, & qu'il s'approcha de la place de deux côtés, par une terraſſe, par des galeries & par des tours. *Duabus ex partibus aggerem, vineas turresque ad urbem agere instituit.* Il nomme enſuite les galeries ou les *vineæ* des *Portiques* qu'on étoit obligé de couvrir de poutres de deux piés d'épaiſſeur, par ce que les clayes poſées en quatre couches les unes ſur les autres ne ſuffiſoient pas contre la violence des traits, & qu'on fit uſage de ces *vineæ* de même que des autres mantelets nommés *Plutei*, pour couvrir les ouvriers qui travailloient à la tour de briques & au grand *Muſculus.* Peut-on bien après ce détail confondre ces machines avec des tranchées? Mais la ſagacité de mon critique eſt exceſſive. Parceque les aſſiegés trouverent enſuite les moyens de mettre le feu aux travaux des Romains; parceque Céſar dit qu'ils brûlerent la terraſſe, les mantelets, la tortue, la tour & les machines, & qu'il

Bell. Civ. L. II. ch. 1.

ne fait pas aussi une mention expresse de l'incendie des *vineæ*, ou de ces *Portiques*, *n'est-ce pas*, dit-il, *un préjugé très fort, & qui peut même tenir lieu de démonstration, que ces vineæ au siege des Marseilles, étoient des tranchées à la moderne, telles que Folard les a décrites?* Vaut-il bien la peine de réfuter ce raisonnement? César en rapportant que le feu n'avoit pas épargné la terrasse, les tours, ni les grands mantelets, avoit-il besoin de nommer encore toutes les autres pieces qui ne purent qu'avoir le même sort? La description qu'il avoit faite auparavant des matieres dont les *vineæ* étoient composées, ne pouvoit pas faire soupçonner qu'il eut dessein de les excepter de l'incendie général. Mais faut-il des exemples de ces Portiques ou de ces *vineæ* brulés, j'en ai déja cité à l'occasion des sieges de Lilybée & de Jerusalem. Tite Live rapporte que les Lib.V.ch.7. habitans de Vejes réduisirent en cendres dans une heure de temps, la terrasse & les galeries d'approche (les *vineæ*) des Romains. *Horæque momento simul aggerem ac vineas tam longi temporis opus incendium hausit.* Lorsque Marius attaqua la redoutable forteresse de Jugurtha près de la riviere de Mulucha, Saluste dit, que ce fut sans succès, & Ch. 92. avec un danger infini qu'on poussa en avant

les galeries d'approche, parcequ'à peine s'étoient-elles avancées un peu, qu'on les détruisoit par le feu & à coups de pierres. *Vineæ cum ingenti periculo frustra agebantur, nam quum eæ paululum pro-*
Ch. 94. *cesserant, igni aut lapidibus corrumpebantur.* Il ajoute ensuite que les Numides les avoient plus d'une fois renversées ou brûlées: *Sæpe antea vineis Romanorum subversis item incensis.* Je défie qu'on reconnoisse dans ces accidens auxquels ces machines étoient si souvent exposées, ces tranchées à la moderne dont le Chevalier de Lo-looz prétend démontrer l'antiquité.

L'autre preuve est aussi concluante que celle que je viens de combattre: parceque
Ch. 16. le jeune Pompée au siege d'Ategua aposta des gens pour mettre le feu aux tours & à la terrasse, & que l'historien de cette guerre d'Espagne n'y fait pas en même temps mention de *vineæ*, le Chevalier de Lo-looz en tire la conséquence, que ces *vineæ* étoient des tranchées à la moderne, auxquelles on ne pouvoit pas mettre le feu. Il ne faut que rapporter cet argument pour en faire sentir la foiblesse.

Comme les anciens ont fait de grands amas de clayes dans leurs préparatifs de sieges, Mr. de Lo-looz croit que ce ne pou-

voit être que dans le deſſein de s'en ſervir dans les approches, comme on employoit jadis les paveſades ou tallenas, pour en former une eſpece de parapets portatifs, auxquels les modernes ont ſubſtitué les gabions. Cela peut-être très vrai, & je crois ainſi que lui, que ce n'étoit pas uniquement pour couvrir le toit & les côtés des galeries (*vineæ*) qu'ils ont raſſemblé les clayes, mais encore pour d'autres uſages: Mais je ne conçois pas la conſéquence qu'il en tire, que les galeries des ſieges des anciens étoient des tranchées à la moderne.

Mon critique cite encore le paſſage de Céſar où ce grand Capitaine dit que du temps qu'on ſe diſputoit le terrain aux environs de Durazzo, il avoit fait couvrir par une rangée de clayes les ſoldats qui étoient occupés à creuſer un foſſé. Mais que veut-il prouver par cet exemple? Je n'ai jamais nié que les Romains n'ayent excellé dans l'art de ſe retrancher avec toutes les précautions poſſibles. J'ai ſoutenu contre Mr. Folard, comme je l'ai dit plus d'une fois, que ce n'étoit pas par des tranchées ni par des paralleles que les anciens s'approchoient du corps d'une place & que les termes de *vineæ* & de *vineas agere* ne l'ont jamais ſignifié. Ainſi le Chevalier de Lo-looz a beau demander,

Bell. Civ. III. 46.

n'est-ce pas encore là une vraie tranchée? Je lui réponds naturellement que César ne s'approcha pas d'une place en cette occasion, & que par conséquent ce fossé & ces clayes n'étoient pas une tranchée de siege.

Bell. Civ. III. 54. Quand César dit que Pompée ayant élévé des ouvrages dans un endroit de son camp à la hauteur de quinze piés, les couvrit encore par des galeries: *In altitudinem pedum quindecim effectis operibus, vineis eam partem castrorum obtinet,* le Chevalier croit vraisemblable que ces *vineæ* étoient *des clayes arrêtées verticalement pour tenir lieu de parapet, & mettre en moins de temps le retranchement en état de défense.* Mais le lecteur observera, que les ouvrages étant eux mêmes élevés à quinze pieds de hauteur, on n'y auroit pas ajouté un parapet de clayes; du moins ne servoient elles pas à mettre en moins de temps le retranchement en état de défense, comme mon critique le dit; parceque César rapporte que Pompée plaça les galeries, lorsque tout le retranchement étoit déja fini: *effectis operibus.* S'il faut donner une raison de l'employ des galeries en cette occasion, on la trouvera dans la nature de ces environs montagneux, où il n'étoit pas toujours possible d'éviter de se camper de façon qu'on ne fut dominé quel-

que part, de ſorte que la protection de ces galeries couvertes pouvoit être d'une grande utilité. Quelque ſoit l'idée qu'on ſe forme de l'objet de ces galeries en cette rencontre, du moins n'y trouve t-on rien qui prouve que les *vineæ* ayent été de ſimples clayes, & encore moins des tranchées.

Les preuves conjecturales que le Chevalier Lo-looz tire du grand beſoin que les anciens avoient de ſe couvrir contre l'effet des machines par des tranchées, ſont déjà réfutées par tout ce que j'en ai dit, & ne tiennent certainement pas contre les témoignages exprès des auteurs que j'ai allégués. Il eſt évident que les tranchées à ciel ouvert ne mettoient pas les aſſiegeans ſi bien à couvert des traits qu'on tiroit du haut des murs & des pierres des baliſtes, que ces galeries couvertes de toutes eſpeces qu'ils avoient imaginées: & ſuppoſé qu'on eût quelquefois tiré horizontalement, à travers des crénaux pratiqués dans l'épaiſſeur de la maçonnerie, ne voit-on pas que ces hautes terraſſes de 3. à 400 piés de large, ou tout ce front d'attaque formé par leurs tours & par leurs galeries les mit aſſez à l'abri de ces traits pour les diſpenſer de ſe couvrir par d'autres épaulemens, & par toutes ces tranchées & paralleles que le Chevalier Folard a imaginées.

Il eſt certainement étonnant, que le Chevalier de Lo-looz ait pû ſe figurer qu'après avoir chargé le papier de tant de choſes inutiles, il ait aſſés éclairci cette premiere queſtion pour que les connoiſſeurs ſoyent en état de juger. Je ſuis convaincu qu'un homme un peu plus inſtruit de ces matieres auroit du moins fait uſage de quelques argumens plauſibles & donné une ſorte de couleur à ſa critique. Cependant afin de ne pas laiſſer le lecteur en doute ſur la maniere uſitée chez les anciens de couvrir les ſoldats qui s'approchoient avec les machines du corps de la place, je citerai les propres paroles de Philon, auteur d'autant plus digne de foi qu'étant lui même architecte militaire il écrit en expert ſur ſon art. *Tous les préparatifs* dit-il, *pour le ſiege étant faits, les chemins applanis, & les rouleaux & les machines en bon état, ne tardez pas de les faire approcher du mur...... Puis faites porter au devant des ſoldats commandés pour leur défenſe, un nombre ſuffiſant de ces petites galeries d'approche, afin qu'ils y ſoyent bien à couvert, & toujours prêts dans l'occaſion à ſortir, & à engager le combat.* Il décrit enſuite ces machines qu'il appelle γερροχελῶναι & recommande ſur tout de les faire fabriquer de façon, que les ſoldats puiſſent les porter aiſément.

De même que le Chevalier Folard a changé à son gré la signification du terme *vineas agere*, de même aussi a t'il plié celle d'*aggerem agere*, & *aggerem struere* à l'opinion qu'il avoit de l'antiquité de nos tranchées, en soutenant que ce n'étoient pas toujours ces hautes élévations de terre exécutées par les anciens dans leurs sieges, mais très souvent de simples épaulemens, des tranchées, que les auteurs dénotoient par cette expression. J'avois répliqué, que le sens en étoit presque toujours si bien déterminé par d'exactes descriptions que les historiens donnent de ces terrasses de sieges, qu'il étoit impossible de s'y méprendre & d'y substituer les travaux de l'espece de nos tranchées; & j'ai soutenu cette objection par différens exemples cités dans ma dissertation. Il auroit donc fallu que mon critique, pour défendre le sentiment de Mr. Folard, eût réfuté mes preuves, en mettant sous les yeux du lecteur d'autres exemples propres à le convaincre que réellement *agger* & *aggeres* au pluriel signifioient aussi des boyaux de tranchées. Mais au lieu de se soumettre à cette méthode, il me fait la guerre à toute outrance sur ce que j'avois dit, qu'*aggeres agere* dénotoit aussi peu creuser des tranchées que *cuniculos agere* élever une terrasse, en

inférant de ces paroles que faire des tranchées c'étoit ſelon moi, ce que les anciens exprimoient par *cuniculos agere.* Mais il me paroît qu'ayant déja aſſez exactement déterminé la ſignification de ce que les auteurs appellent ὀρύγματα & *cuniculi*, je n'aurois pas dû m'attendre à cette induction du Chevalier & à la peine qu'il ſe donne pour me convaincre d'erreur. Auſſi le deſſein qu'il me prête d'avoir voulû jetter du ridicule ſur le Chevalier Folard par cette antitheſe, eſt auſſi peu vraiſemblable, qu'eſt plaiſant & ſuperflu le ton magiſtral qu'il prend en me démontrant que *cuniculus* ne ſignifie pas une *tranchée.*

Mon Critique, toujours ingénieux à créer des phantomes pour les combattre dans la ſuite à ſon aiſe, tâche de même de prouver fort prolixement, qu'*aggerem agere*, peut auſſi ſignifier faire les épaulemens d'une tranchée auſſi bien que d'autres travaux, & pour cela il cite un paſſage de l'auteur de la
Ch. 73. guerre Alexandrine, dans lequel à l'occaſion du camp que Céſar prit en préſence de Pharnace, le terme d'*aggerem agere* eſt employé, ſans dénoter une terraſſe de ſiege. Mais qui eſt ce qui lui conteſte cette vérité que la ſeule inſpection de tout dictionaire latin met dans ſon jour? Il eſt connu qu'*agger*

ger est un de ces mots, comme il y en a dans toutes les langues, dont la signification se plie aux différens rapports sous lesquels on les employe. Quand les auteurs en parlant des travaux des sieges se servoient du terme *aggerem agere* ou *struere*, j'ai dit qu'ils entendoient cette haute terrasse, que les anciens avoient coutume d'élever contre les murs de la ville, & j'ai fondé mon sentiment sur ce que ces auteurs, lorsqu'ils entrent dans le détail de quelque siege, l'expliquent eux mêmes par de grands exhaussemens de terre, sans donner lieu de soupçonner un travail semblable à celui de faire des tranchées à la moderne. Peu importe donc que le chevalier de Lo-looz dise que le mot *agger* signifie aussi autre chose, il falloit prouver par quelque exemple que lorsqu'il s'agit d'un siége, l'expression d'*aggeres agere* ne signifioit pas une terrasse, mais une tranchée, & c'étoit le moyen que lui fournissoit une bonne logique, pour entrainer les suffrages de son lecteur. Mais il ne falloit pas citer au hazard un passage de César & dire qu'il anéantissoit mon sentiment sur l'expression de *vineas agere* & sur la signification du mot *agger*; d'autant plus qu'il est aisé de faire voir qu'il n'y a rien compris.

Labienus s'étoit présenté devant la ville de Paris dans le dessein de s'en rendre maître : mais comme cette ville étoit entourée d'un marais, il étoit difficile d'en faire le siege & de s'appprocher du corps-de la place avec des machines ou avec une terrasse. Le Général Romain s'apprêta alors à exécuter ce que Philon enseigne qu'on doit faire dans ces rencontres, c'est à dire, à commencer par faire avancer les galeries couvertes (*vineæ*) ainsi que les tortues, (*Testudines*) pour donner aux pionniers les moyens de s'approcher en sûreté avec les fascines & les autres matériaux nécessaires au comblement de ce marais. *Labienus primo vineas agere conabatur.* On voit bien que cette précaution de se couvrir par les galeries si expressément enseignée par les maîtres de l'art, étoit d'une grande nécessité dans un cas comme celui-ci, où le marais étant proche des murs, il falloit se garantir des traits & des pierres qu'on lançoit du haut de ces murs, & où il est certain qu'un simple épaulement des fascines que le chevalier de Lo-looz malgré le témoignage de tous les auteurs substitue ici aux galeries, n'auroit été que de peu de ressource. Il ne s'agissoit donc pas alors de l'élévation d'une terrasse qu'il auroit exprimé par *aggerem agere*, mais

bien du comblement d'un marais, &, si César dit, *cratibus atque aggere paludem explere conabatur*, il employe sans obscurité le mot *agger* dans le sens, qu'il a par rapport à la circonstance prescrite. César en y ajoutant, *atque iter munire conabatur* exprime le même travail qui occupa Demetrius devant Rhodes, Philippe devant Egine, Titus devant Jerusalem & tant d'autres Généraux, avant de commencer le siege, savoir celui d'applanir & d'affermir le terrain pour soutenir l'approche & l'emplacement des tours & d'autres machines. Il est du moins certain que dans tout ce-ci on n'observe rien qui ressemble à nos travaux des tranchées.

Le raisonnement de mon critique confirme en cette occasion, ce que j'ai dit de l'utilité d'avoir quelque idée de la méthode que les anciens observoient dans leurs sieges, pour être en état d'expliquer leurs auteurs militaires. S'il en eût été tant soit peu instruit, il n'auroit pas dit: *comment ces galeries qui ne pouvoient être mises en mouvement que par des Cylindres de bois, auroient-elles pû avancer au travers d'un marais?* Il auroit vû sans doute que ces machines ne se transportoient que rarement par les Cylindres de bois; que leur destination n'étoit pas de passer à travers le marais, mais d'en faci-

liter le comblement & d'avancer à mesure que le terrain étoit affermi; & il auroit sans doute renoncé à ses tranchées, s'il avoit eû la moindre idée de ce que César entend par *iter munire conabatur.*

Je passe sous silence un grand nombre d'autres imputations dont mon critique m'a chargé. Il me paroit du moins que j'ai bien le droit de retorquer contre lui même la sentence qu'il a prononcée sur mes Recherches: *Sunt verba & voces prætereaque nihil.* Il ne sied certainement pas à un critique de l'espece du Chevalier de Lo-looz de porter de pareils jugemens.

CHAPITRE III.

Des Retranchemens des anciens & de la signification du mot vallus *ou* vallum.

pag. 25 &c. Le Chevalier, n'ayant pas assez trouvé à mordre dans ma dissertation sur l'attaque & la défense des places, a jetté ses regards sur tout le livre, & se flatte à la fin d'avoir attrapé dans une de mes notes sur l'exposé du blocus d'Alesie une belle occasion de répandre à son aise le poison de son outrageante critique. J'y avois observé que le Chevalier Folard, en voulant détailler la pratique des anciens dans leur Fortification

de campagne, n'avoit pas bien démélé une partie de la défenſe de leurs lignes, qui conſiſtoit dans la manière de les paliſſader. N'ayant pas alors deſſein de charger cette courte note de beaucoup de citations, de cent paſſages que j'aurois pû alleguer je n'en citois qu'un ſeul de Céſar, dans lequel *Foſſa*, *vallus* & *agger* ſembloient être clairement diſtingués. Bell. Civ. III. 66.

Il eſt certain que les anciens Romains ajoutoient une force particuliere à leurs retranchemens par ces paliſſades que les ſoldats portoient dans les marches, ſurtout du temps de l'ancienne République. Polybe en décrit ſoigneuſement la forme, & la maniere dont on les lioit enſemble pour en faire une barriere impénétrable. Comme ils entouroient encore leur camp d'un foſſé, ils plantoient ordinairement cette haye de paliſſades ſur le bord du foſſé au pied du rempart qu'ils élévoient des terres du déblai. Dans les récits que les hiſtoriens nous font des attaques des camps, ils repréſentent ſouvent les ennemis faiſant leurs plus grands efforts pour arracher ces paliſſades. Voici comme Polybe détaille les circonſtances de l'entrepriſe d'Annibal Commendant d'Agrigente, dont les troupes tenterent de pénétrer dans le camp Romain.

Lib. XVII. ch. 4.

Mém. milit. I. ch. I. p. 3.

L. I. ch. 17.

Polybe XXXIII. 5. Ces palissades étant appellées *valli*, toute la barriere qu'elles formoient jointes ensemble, avoit le nom de *vallum* & de *vallus*. Les Grecs appelloient de même les palissades χάρακες & l'enceinte qu'on en faisoit χάραξ. On ne borna cependant pas longtemps la signification de ces termes à la seule défense des palissades. On s'accoutuma bientôt à nommer également le rempart même *vallus* & χάραξ. Les langues étant formées avant l'invention de l'art de la guerre, les premiers maîtres de cet art, au lieu de forger de nouveaux mots, adopterent ceux qui étoient connus, & qui par le rapport qu'ils avoient dans leur signification primitive aux choses qu'on vouloit exprimer, en facilitoient l'intelligence. Lorsqu'on perfectionna dans la suite l'art de la guerre, on conserva les anciens termes, & *vallus* & χάραξ continuerent dans les deux langues à dénoter un retranchement quelconque, quoique ce fut autant la hauteur & la solidité du rempart, que le palissadement qui en constituât la principale force.

Cependant lorsque les auteurs entroient dans le détail de grands ouvrages que les Romains exécutoient quelquefois, ils distinguoient ce qui étoit proprement *vallus*, de la masse du rempart, de l'*agger* en latin &

de χάραξ en grec. On n'a qu'à voir Appien, lorsqu'il décrit les immenses travaux entrepris par Scipion l'Africain dit Emile, dans les deux sieges de Carthage & de Numance. Cette haye de palissades se nomma aussi dans la suite *sudetum* du mot *sudes* qui étoit l'équivalent de *vallus*. *Vallo sudibus fossaque firmato*, dit Ammien. Végéce même en exposant les différentes especes de retranchemens dont les Romains entouroient leurs camps, distingue la masse du rempart de l'enceinte formée par les palissades: *Aggerem faciunt, super quem valli hoc est sudes vel tribuli lignei per ordinem digeruntur.* Et l'auteur militaire de la guerre d'Espagne, en rapportant les circonstances du siege de Munda après la bataille perdue par les partisans des enfans de Pompée, raconte qu'on avoit entassé les cadavres en guise de rempart, & que pour représenter le *vallus* on s'étoit servi des *Pilons* & des armes des vaincus. César même distingue assez clairement le *vallus* de l'*agger* dans le passage cité, en disant *vallus contra hostem in altitudinem pedum X, tantumdemque eius valli agger in latitudinem patebat.* Il est possible que César nommant ici la partie du rempart où on plaçoit ordinairement les palissades, n'ait voulu donner à entendre que la face

Punic. pag. 73 & 74. Iberic.

Lib. XXXI. 8. Lipse de Milit. Rom. L. 5. dial. 5.

Lib. III. ch. 8.

verticale du côté de la campagne, sans avoir dessein de déterminer précisément la hauteur des palissades. Mais supposez que César n'eût eû en vue que cet objet, le passage ne servoit pas moins de preuve à ce que j'avois avancé, & il est évident par tout ce que je viens de dire que *vallus* & *agger* dénotoient quelquefois des choses différentes à certains égards l'une de l'autre. Voilà ce que j'aurois pû ajouter à ma note, pour justifier mon observation sur l'insuffisance du détail que le Chevalier Folard avoit fait des travaux des anciens.

Quelque courte que fut cette note, du moins elle ne donnoit aucun lieu à mon Censeur de m'imputer d'y avoir soutenu que *vallus* ne signifioit jamais autre chose qu'une palissade. Il faudroit n'avoir jamais lû les anciens auteurs pour débiter une opinion aussi ridicule & aussi facile à réfuter. J'avois fait la description des retranchemens des anciens nommés *vallus* par les Romains & χάραξ par les Grecs, en vingt endroits de mes mémoires de maniere que personne ne pouvoit me soupçonner de l'ignorer, & il est évident, que j'ai dérogé aussi peu dans cette note à la signification générale du mot *vallus* que Polybe, Tite Live, César, Appien, Végéce, Marcellin & d'autres auteurs

qui distinguent quelquefois dans les descriptions qu'ils font des ouvrages des Romains, le travail de mettre & d'ajuster le palissadement nommé proprement *vallatio*, de celui d'élever le rempart. Mon critique fier de la prétendue découverte de mon erreur, fait une longue dissertation pour prouver ce que personne ne lui contestera jamais, savoir que *vallus* ne signifioit pas toujours une seule palissade, & emporté par la fougue de sa critique il tire une partie de ses preuves des circonstances qui accompagnoient l'attaque des mêmes retranchemens dont il s'agit dans le passage allégué, oubliant qu'ayant moi-même déja reconnu ce rempart, il étoit inutile d'en démontrer la réalité par une foule d'arguments nouveaux. On voit bien que trop de fiel empêche souvent de raisonner juste. *Vallus dont on determine la hauteur à douze jusqu'à quatorze piés*, dit-il, *ne peut pas signifier une palissade, parceque, comment auroit-il été possible que Scipion en eût fait porter sept à chaque soldat avec du pain pour trente jours?* Mais croit-il donc que dans les grands & immenses ouvrages que les Romains exécutoient, on n'employoit d'antres palissades que celles que les soldats portoient dans leurs marches? *Il est clair*, ajoute-t-il, *que les sept palissades*

ſous Scipion, & les douze ſous Cincinnatus ne pouvoient ſervir qu'à un clayonage pour ſoutenir le talud des terres. Voilà une déciſion qui ne quadre pas avec les deſcriptions des anciens auteurs. Mais les choſes les plus claires & les plus vraies, deviennent douteuſes entre les mains de mon cenſeur, par le choix des argumens dont il ſe ſert pour les prouver.

Le Critique m'impute encore d'autres mépriſes, celle d'avoir déterminé avec peu de préciſion le ſens du mot *agger*, d'avoir confondu un plan horizontal & un vertical, & finit après beaucoup d'invectives par m'appliquer ce vers de l'école: *Decidit in Scyllam cupiens vitare Charybdin.* Mais je crois qu'ayant réfuté les points les plus eſſentiels de ſa critique, j'ai auſſi peu beſoin de m'arrêter à ces miſérables vetilles qu'à des invectives qui ne prouvent rien.

CHAPITRE IV.

Des Terraſſes.

pag. 49. Lib. VII. ch. 24. CÉſar avoit décrit la terraſſe que ſes ſoldats exécuterent devant Bourges de la maniere ſuivante. *Aggerem latum pedes CCCXXX, altum pedes LXXX exſtruxerunt.* J'ai dit en conſéquence de ces

paroles, que la terrasse devant Bourges avoit 80 piés de hauteur & 330 de largeur. Le Chevalier de Lo-looz trouve à redire à cette interprétation, *parceque le plan que M. G. a fait de la terrasse devant Marseilles*, dit-il, *présente un très petit front contre la place*; mais je ne vois pas ce que ce plan prouve contre la dimension de la terrasse de Bourges. Il ajoute: *je ne pouvois imaginer que ce tacticien confondit la profondeur avec l'étendue du front. Ainsi je n'attribuois cette méprise qu'à une distraction dans le choix des mots; mais il y a de quoi conjecturer, qu'elle est une suite de mûre reflexion, & que c'est le sentiment de M. G.* Je ne conçois certainement pas ce que mon Critique veut. *Agger altus pedes LXXX* ne peut pourtant signifier qu'une terrasse de la hauteur de 80 piés relativement à son élévation du rez de chausse, ainsi qu'*agger latus pedes* CCCXXX, sa largeur d'autant de piés, ou l'étendue de son front contre la place. Je défie de trouver dans ces expressions que je confonde ces deux idées.

Mais le chevalier de Lo-looz cherchant à toutes forces à me convaincre d'erreurs, prouve de reste que la mauvaise volonté ne suffit pas pour faire une bonne Critique: *vana*

fine viribus ira. Il se jette sur mon exposé du siege de Marseilles, sans doute très digne de l'attention des curieux. César dit que les Marseillois ayant brûlé à la faveur de la trêve la premiere terrasse, Trebonius conçut le projet d'en construire une en maçonnerie, & éléva pour cet effet deux murs paralleles, & éloignés l'un de l'autre, de façon que l'étendue du front de cette nouvelle plateforme fut égale à celle de la premiere terrasse: *æqua fere latitudine atque ille congestus ex materia fuerat agger.* Croira-t-on s'écrie le censeur: *que M. G. au lieu de décrire ces murs comme paralleles à la place, & y faisant front, les y oppose par le profil?* Et de crainte que le lecteur n'ajoute pas foi à son imputation il dit encore: *ce dont on ne peut douter, puisqu'il dit, qu'on couvrit le front de l'espace entre les deux murs de tout l'appareil des mantelets & que les deux flancs de cette terrasse étoient entierement couverts par ces murs. C'est un peu déroger aux regles de tactique & de fortification.*

Pour prouver donc son sentiment & mes bévuës, il dit que la terrasse de Vespasien à Jotapat qui contenoit de front 160 machines en batteries, suffit pour faire sentir que le vrai sens du terme latin *æqua latitudine*.

ne peut désigner que le front parallele à la place. Mais est-il possible qu'on ose interprêter des auteurs latins sans connoître le sens des expressions les plus communes de leur langue? *Aequa latitudine* ne signifie rien, si l'on sépare ces mots de ceux d'*atque agger*, & joints ensemble ils disent clairement que le nouvel ouvrage avoit la même largeur que l'ancienne terrasse, & toutes les citations du monde ne suffisent pas, pour les faire désigner le front parallele à la place, comme mon Critique l'imagine.

Le Dictionaire Latin à l'aide duquel on voit bien que le Chevalier a entrepris sa critique & ses commentaires sur César, l'a pour cette fois très mal servi. Il est dit dans le texte, que les deux murs de brique étant élevés, on établit par dessus une plateforme de charpente, que plusieurs piliers placés entre les deux murs soutenoient pour en diminuer la portée. César ajoute à cette description: *sub tecto miles, dextera ac sinistra muro tectus, adversus, plutei objectu, operi quæcumque usui sunt, sine periculo supportabat:* qu'on ne peut rendre autrement que par *le soldat à couvert sous ce toit, ayant à sa droite & à sa gauche le mur, & sur le front la protection des mantelets, portoit sans risque tout ce qui étoit né-*

CHAPITRE V.

Des batteries des machines des anciens.

pag. 32 &c. Le Chevalier de Lo-looz dit qu'à l'affut de toutes les occasions de donner du ridicule au Chevalier Folard, je l'avois mal à propos critiqué au sujet de son sentiment sur l'emplacement des batteries des machines des anciens. Voici l'endroit de mes mémoires dont il est question: *Les pierres qu'on lançoit par les balistes, tomboient d'enhaut, & les catapultes étant dressées sur la plateforme des murs, les traits qui en partoient, étoient tous plongeans. Les murs à ce qu'on voit par la façon dont les anciens les ont batis, n'étoient pas crenélés dans leur épaisseur, & les machines ne tiroient pas au travers des creneaux, comme Mr. Folard se l'imagine. Polybe raconte comme un trait d'adresse d'Archiméde, d'avoir pratiqué dans les murs de Syracuse du côté de la mer des ouvertures de la grandeur d'un palme; mais les autres auteurs & surtout César ne donnent aux machines d'autre emplacement que sur la plateforme des murs.* Le lecteur jugera lui même, si en m'exprimant de la sorte, je donne du ridicule au Chevalier Folard, & si, en citant Po-

Polybe, je fais semblant d'avoir par un accident subit perdu la mémoire, comme l'avance le Chevalier. Un auteur qui rapporte un usage généralement établi se contredit-il donc, en observant en même temps qu'on s'en est écarté dans telle occasion & par certaines raisons? Archimede ayant trouvé les murs de Syracuse comme ceux des autres villes fort solidement batis & sans canonieres, s'avisa, pendant le siege même, d'en pratiquer principalement dans le mur qui donnoit sur la mer, & Polybe raconte ce trait comme une invention particuliere d'Archimede par laquelle il se mit en état d'employer avec succès le nombre prodigieux de machines qu'il avoit à sa disposition. Cet exemple fait donc voir, qu'ordinairement les murs des villes n'étoient pas crénelés, ni les batteries établies derriere ces murs pour tirer au travers de leur épaisseur; puisqu'Archiméde fut obligé de les perçer pour l'usage qu'il en voulut faire. Aussi est-il certain que César ne donne d'autre emplacement aux machines que sur la plateforme des murs.

Lib VIII. ch 6.

Il vaut donc la peine d'examiner les argumens dont le critique se sert pour prouver le contraire, & pour justifier les durs reproches qu'il me fait. *Est-ce que César ne dit pas positivement & il mérite bien qu'on*

le croye, ajoute-t-il, *que dans la construction de la tour de brique du siege de Marseilles on ménageà aux différens étages des embrasures pour les machines?* Qu'il me permette de lui faire remarquer, que cette tour de briques devant Marseilles étoit faite par les assiegeans, & qu'eû égard à son but & à sa construction elle n'avoit rien de commun avec les murs d'une ville. Ceux-ci étoient ordinairement d'une épaisseur énorme, & la plûpart du temps terrassés. Les murs de Bourges & d'autres villes Gauloises dont César décrit l'architecture avoient 40 piés d'épaisseur. Les ouvertures, qui au dehors n'étoient que d'un palme, à peu près de huit de nos pouces, comme étoient celles qu'Archimede pratiqua dans une partie des murs de Syracuse, n'auroient laissé que très peu de jeu aux machines, & si on les eut élargies convenablement, elles auroient nécessairement trop exposé le mur au grand effet des béliers. Au lieu que cette tour de briques devant Marseilles, n'étant que de six piés d'épaisseur & n'ayant rien à craindre du bélier, admettoit aisément & exigeoit même ces ouvertures. Les embrasures des tours mobiles de charpente ne prouvent certainement rien en faveur de celles qu'on auroit pu faire dans les murs d'une ville.

Bell. Gal. VII. 23.

Hirtius, pourſuit mon Critique, *dit qu'à la défenſe d'Alexandrie, les Egyptiens avoient fermé les rues & les carrefours par un triple rempart de 40 piés de haut, dont les parties les plus baſſes étoient flanquées de tours à dix étages:* & il ajoute, *peut-on croire que ces différens étages fuſſent ſans embraſures.* Il eſt ſingulier, que mon critique, qui travaille depuis long-tems à un nouveau Commentaire ſur Céſar & ſur Hirtius, ne ſaiſiſſe presque jamais le ſens des paſſages de ces auteurs. Hirtius rapporte qu'au lieu de ce triple rempart, dont on fermoit les ruës & les carrefours, on avoit élevé dans les endroits de la ville qui étoient plus bas que les autres, & où le triple rempart n'avoit pas lieu, des tours à dix étages, de ſorte qu'il eſt évident qu'elles n'étoient pas deſtinées à flanquer le rempart, comme le chevalier le dit. Ces tours avoient ſans doute ainſi que les autres tours de bois, des fenêtres; mais je ne conçois pas, comment ces fenêtres prouvent, qu'il y en avoit auſſi dans l'épaiſſeur des murs dont on formoit l'enceinte d'une ville. Bell. Alex. ch 2.

Ne lit-on pas dans pluſieurs auteurs de l'antiquité, ajoute mon Critique, *erant minæ in propugnaculis & feneſtræ in quibus defenſores ſtabant cum variis telis.* Mais

ces *propugnacula* n'étoient pas non plus les murs d'une ville, & qui est ce de ces huit auteurs qu'il cite en marge, est-ce Turnebe, est-ce Adversus, ou est-ce dans Ammien, Tite Live, Diodore de Sicile, Athenée ou Heliodore qu'on lit ces paroles? Certainement je n'ai pas besoin d'être â l'affût des occasions de donner du ridicule au chevalier de Lo-looz: elles ne se présentent que trop d'elles mêmes. Turnebe, ce savant François du seizieme siecle, n'est surement pas ici à sa place parmi les auteurs de l'antiquité, ni son compagnon Adversus. Ce dernier doit sa naissance à l'une ou l'autre des compilations que le chevalier consulte. L'ouvrage de Turnebe qui porte le nom d'*Adversaria* y étant cité par abbréviation, a séduit le savant Critique au point de lui faire créer sous le nom d'*Adversus* un nouvel auteur ancien. Cette méprise est trop plaisante pour ne pas être relevée.

Si le chevalier cite à la fin les tours mobiles dont Annibal se servit dans l'attaque des places, & l'Helepole de Demetrius Poliorcete, qui avoient à chaque étage des crénaux pour l'usage des machines, on voit que ce sont toujours les mêmes argumens frivoles auxquels j'ai déjà répondû, & qui ne prouvent rien.

L'auteur finit ce long chapitre par cette remarque importante & bien digne de son savoir, c'est qu'il y avoit même dans le latin des termes propres à distinguer l'embrasure d'une batterie souterraine d'avec celles des batteries qui étoient sur le terreplein du rempart; que l'embrasure souterraine s'appelloit *fenestra*; & l'autre se nommoit *Pinna*. Mais il me paroit singulier d'appeller batteries souterraines celles qu'on dressoit souvent dans les étages les plus élevés des tours, & de rapporter particulierement à l'usage des batteries ce que les anciens nommoient *pinnae*, *crénaux*, & qui n'étoient proprement que des pans de murs, qui s'élévoient entre chaque ouverture qu'on avoit pratiquée au haut des murailles & dans toute leur enceinte, pour donner la commodité à ceux qui les défendoient, de tirer contre les assiegeans; & comme dans la fortification de campagne, on laissoit également des embrasures dans le parapet des remparts, on nommoit de même *Pinnae* ce qui restoit entre les embrasures. Je ne doute pas que le but de ces embrasures n'ait été en même temps relatif au jeu des machines, & à la protection des soldats, qui défendoient le rempart; mais je n'ai pas trouvé que le terme de *Pinnae* ait été particulierement con-

ſacré aux embraſures qu'on faiſoit pour les batteries des machines. On dreſſoit dans les ſieges de batteries de machines, de diſtance en diſtance ſelon leur portée, & les auteurs ne parlent que de la protection qu'on leur donnoit par le moyen des mantelets & des galeries de toute eſpece *Vineae* & *Plutei*, pour couvrir ceux qui en faiſoient le ſervice.

Ce n'eſt que ſucceſſivement & à force de fouiller les anciens autenrs, qu'on parvient à s'inſtruire dans toutes les parties des antiquités militaires. Je n'avois pas encore lû l'excellent ouvrage de Philon, lorsque j'avançois que les machines dans une ville aſſiegée ne tiroient pas ordinairement au travers des murs. Dans ſon cinquieme livre qui regarde la fortification des villes, cet auteur donne des préceptes ſur la conſtruction des murs & ne dit mot des embraſures ou de ces *fenêtres* à l'uſage des batteries ſouterraines du chevalier de Lo-looz. Les raiſons que j'ai alléguées s'oppoſoient naturellement à cette pratique. Mais c'eſt en traitant des tours, de la maniere de les élever ſolidement, de leurs dimenſions, de leurs différentes figures, de la diſtance de l'une à l'autre, qu'il explique auſſi à la fin avec quelles précautions, de quelle maniere & où il faudroit les percer pour faciliter le jeu des machines,

& flanquer la courtine, ou le terrain d'une tour à l'autre. Le bon ſens autant que le témoignage de Philon me font faire cette reſtriction eû égard aux tours des villes, dont l'épaiſſeur alloit ſelon ce même auteur à ſix & quelquefois à dix piés. Les preuves du chevalier nuiſent plus à la vérité qu'elles ne la confirment.

CHAPITRE VI.

Des Baliſtes & des Catapultes.

IL n'eſt pas toujours facile de déterminer préciſément les différentes eſpeces de machines de guerres des anciens ſelon les différens noms que les auteurs leur ont donnés. Mr. de Maizeroy *) fait la réflexion ſuivante. „Si jamais notre artillerie tomboit dans l'oubli, comme celle des anciens, & que nos „ſucceſſeurs vouluſſent en reprendre une „exacte connoiſſance, il eſt certain qu'ils ta„tonneroient longtemps avant de fixer leurs „idées ſur la différence des canons aux obu„ſiers, aux pierriers, & de ceux-ci aux mor„tiers. Ils les confondroient ſans doute, & „lorsqu'ils trouveroient les termes Couleuvri-

*) *Traité des machines de guerre des anciens, qu'on voit à la ſuite de ſa traduction des Inſtitutions de l'Empereur Léon.*

„nes, ſerpentines, baſilics & autres, ils fe„roient beaucoup de recherches avant de „connoître que ce n'étoient que des canons „ſemblables aux autres qui différoient ſeule„ment un peu par leur longueur & leur „portée.„

Les Grecs ont exprimé la différence eſſentielle entre les machines de jet par les mots d'*Euthytones*, & *Palintones* ευθύτονα & παλίντονα. Les unes ou les *Euthytones* étoient des machines à deux bras, qui en chaſſant des traits & des pierres par le moyen d'un canal, tiroient horizontalement & de but en blanc, les autres ou les *Palintones* n'avoient qu'un ſeul bras, & à ſon extrémité un cuilleron où ſe mettoit la pierre, qu'elles jettoient en parabole ainſi que toutes ſortes de maſſes *). Les noms les plus généralement reçus pour dénoter ces deux différentes eſpeces de machines étoient chez les Grecs καταπέλται & λιθοβόλοι ou πετροβόλοι & chez les Ro-

*) *Les machines dites* παλίντονα, *telles étoient les Baliſtes, portoient ce nom de ce que leurs bras n'étoient pas tendus au moyen d'une corde unique, comme les* ευθύτονα, *mais qu'on les bandoit avec deux cordes, qui alloient d'un bras à l'autre en forme de ceinture, Voyez la diſſert. de Mr. Silberſlag dans les mémoires de l'Academie Royale de Berlin l'an* 1760.

mains *Catapultae* & *Balistae*. Je passe sous silence d'autres noms tels qu'ὀξυβελὴ, δορυβέλαι, σφενδόναι, *scorpiones*, *onagri* &c., par lesquels on désignoit les mêmes machines selon les différentes qualités qu'on leur avoit données.

Quoique chez les Grecs le καταπελτικὸν étant un terme générique, designât généralement tout le train des machines de jet, de quelque nature qu'elles fussent, on remarque pourtant ensuite que le nom de καταπέλται ou celui de *Catapultes* en latin, resta particulierement attaché aux machines à deux bras qui chassoient horizontalement au moyen d'un canal, des traits & des pierres, & celui de πετροβόλοι que les Romains exprimoient par le terme de *Balistae* à celles qui n'avoient qu'un bras, & qui lançoient les pierres en parabole. Comme on faisoit plus d'usage dans les armées des Catapultes ou des machines à deux bras, qui tiroient de but en blanc, que des Balistes que nos mortiers à bombes ont remplacées, & qui étoient plus compliquées, on voit aussi que dans le dénombrement des machines que les historiens font en quelques occasions, le nombre des Catapultes surpasse de beaucoup celui des Balistes. Philippe Roi de Macédoine dont l'Arsenal contenoit 150. Catapultes, n'y avoit que 25. Balistes, & Sci-

Tite Live Lib. XXVI. pion qui s'empara de la nouvelle Carthage & d'un grand appareil de guerre des Carthaginois, n'y trouva sur 401. Catapultes, que 85. Balistes tant grandes que petites. La plûpart des historiens donnent aussi à ces machines des noms analogues à cette différence, & il n'y en a que peu qui semblent les confondre; j'en parlerai plus bas.

Mais ce qui nous sert le plus à fixer nos idées sur cet objet, ce sont sans doute ces architectes qui ont fabriqué eux-mêmes ces machines, & qui se sont donné la peine d'ecrire sur leur metier, de bons ouvrages qui nous sont restés. Les plus exacts sont Philon, Héron & Vitruve. Philon donne les mesures de ce que décrit Héron, & ce qui est omis par Philon, Vitruve le fournit, & recueille en quelque sorte les débris du naufrage. En réunissant ces trois auteurs Mr. Silberslag savant Académicien de Berlin, s'est vû en état de nous expliquer de la maniere la plus complète l'art Balistique, le τὸ καταπελτικὸν des anciens. C'est donc sur les notions claires que nous en donnent ces trois auteurs dignes de foi qu'on fonde cette distinction entre les Catapultes & les Balistes de la maniere que je viens de l'exposer.

J'avois dit en passant, dans une note sur le fragment d'Arrien, que Mr. Folard nom-

moit Catapulte ce qui étoit Baliſte. Mr. de Maizeroy a fait enſuite la même remarque & l'Académicien de Berlin l'a prouvé d'une maniere inconteſtable *). C'eſt cette note que le Chevalier de Lo-looz releve ſelon ſa maniere avec toute l'aigreur poſſible, en m'accuſant de folie & d'ignorance; mais voyons comment il juſtifie ſa critique. *Vitruve eſt le ſeul*, dit-il, *qui ait adopté pareilles bevues; mais un architecte qui s'eſt égaré plus d'une fois en voulant traiter des choſes qui n'étoient pas du reſſort de ſon art, devoit-il aux yeux d'un tacticien balancer l'autorité de Céſar qui dans vingt endroits de ſes commentaires attribue à la Catapulte le jet des*

*) *Voici ce que Mr. Silberſlag dit à ce ſujet. „Le célebre Folard a confondu l'onagre d'Ammien „Marcellin avec la Catapulte, & la Catapulte avec „la Baliſte. Une erreur eſt toujours la ſource fé„conde de pluſieurs autres; de là eſt arrivé qu'en „employant toute ſa ſagacité à concilier Ammien avec „Vitruve, il a imaginé une machine que ni l'un ni „l'autre ne reconnoîtroit pour la ſienne. Je ſuis pour„tant perſuadé que Folard auroit retrouvé & repro„duit l'Onagre dans ſa parfaite integrité, ſi en exa„minant plus patiemment les opinions dont il s'étoit „laiſſé prévenir, il eut comparé Vitruve avec les „fragmens des autres Grecs. Mais en négligeant „cette précaution il n'a pû que s'écarter de la bonne „voye.„*

pierres, & à la Balifte celui des traits ou des folivaux armés d'un foc de fer pointu. On peut en vérité badiner ici fans trop fortir de fon fujet. C'eft ainfi que mon Cenfeur raifonne. Perfonne n'ignore que Vitruve étoit l'architecte d'Augufte & qu'en parlant du mécanifme des machines, il traitoit d'un objet qui étoit principalement du reffort de fon art. Les architectes les plus diftingués de ce temps avoient tous l'ambition d'être en même temps d'habiles artifans de machines de guerre. Vitruve pouvoit donc être plus favant, quant au mécanifme des machines, que le plus parfait tacticien de fon fiecle, ainfi qu'on pouvoit être auffi grand homme de guerre que Céfar, fans être un méchanicien du premier ordre. Mais que penfe-t-on, quand il dit, que Vitruve eft le feul qui ait adopté pareilles bévues, favoir qui ait défini les Catapultes & les Baliftes de la maniere dont je l'ai expofé? Ne font-ce pas Athenée, Philon avant lui, & après lui Apollodore, Héron & d'autres, tous architectes militaires diftingués, qui en ont donné les mêmes définitions que Vitruve. Les anciens hiftoriens font pour la plûpart auffi d'accord fur cet objet. Mr. de Maizeroy l'ayant très bien prouvé, je me crois difpenfé de les citer ici de nouveau. Si le

Chevalier persiste encore dans le dessein de faire des commentaires sur ceux de César, que du moins il se donne la peine de lire la dissertation de Mr. de Maizeroy sur les machines des anciens ainsi que tous les autres ouvrages de ce savant militaire. Cette lecture l'instruira mieux que les compilations qu'il a coutume de consulter. On ose bien donner ce conseil à un écrivain qui, en mettant Vitrouve comme on l'a vû dans la préface, au nombre des commentateurs & des traducteurs modernes, fait assez voir qu'il en a besoin.

Je discuterai cependant tant soit peu les argumens, qui portent mon Critique à me maltraiter & à imputer des bévues à Vitruve. Celui qu'il tire de l'etymologie grecque des mots Catapulte & Baliste, est au dessous de la critique, & n'est pas non plus du ressort du chevalier, qui, à ce qu'il dit lui même, n'est pas un grand Grec. S'il avance ensuite que Hirtius attribue à la Catapulte le jet des pierres & à la baliste celui des traits horizontaux, & qu'Ammien Marcellin, Seb. Münster, Isidore, & l'auteur du livre intitulé *Notitia imperii* pensent de même; je lui réplique, qu'en citant aussi vaguement les auteurs, sans indiquer ni le livre ni le chapitre, où ce sentiment est ex-

posé, c'est ne prouver absolument rien. On voit du moins de quel poids sont les témoignages des auteurs, auxquels il en appelle, lorsqu'on rencontre Sebastien Münster entre Ammien Marcellin & Isidore. Ce bon docteur Allemand du seizieme siecle ayant vû par hazard dans l'arsenal de Bàle une de ces anciennes machines, dont nos ancètres se servoient encore du temps même de la découverte de la poudre à canon, en parle dans sa géographie comme de la véritable baliste des anciens. La conclusion que le chevalier de Lo-looz en tire est digne de son jugement.

Il appelle ensuite à son secours d'une maniere vague, Végéce, Ammien Marcellin, Urbicius & Procope. Mais on sait que dans le temps où ces auteurs ont vécu, on confondoit déjà presque tous les termes de l'ancienne milice, dont on s'étoit entierement écarté. Le témoignage de Flave Josephe mérite plus d'attention. Selon mon Critique cet auteur dit *qu'à la défense de la forteresse d'Antonia, les Juifs avoient 300 machines de celles qu'on nommoit Balistes ou grosses arbaletres & 40. de celles qui jettoient des pierres.* Mais est-il permis d'essayer d'en imposer aux lecteurs d'une maniere aussi grossiere? Josephe dit précisément

Lib. V. ch. IX. 2.

le contraire & donne aux Juifs 300 catapultes & même de la plûs grande espece qu'on appelloit ὀξυβελεῖς, comme on l'apprend par les architectes, & comme il les caractérise lui même, en les appellant βιαιότεροι ὀξυβελεῖς. Lib. 5. ch. 8.
Rien n'est donc si mal imaginé que d'en faire des balistes ou de grosses arbalêtes. Josephe dit que les quarante autres machines étoient des balistes, que le terme grec πετρόβολοι exprime sans équivoque. On voit ici la même proportion quant au nombre, entre les catapultes & les balistes dont j'ai parlé plus haut.

Polybe poursuit-il *ne vante-t-il pas l'adresse d'Archiméde d'avoir pratiqué dans l'épaisseur des murs de Syracuse des embrasures pour y mettre les balistes en baterie.* Le Chevalier met ici sur le compte de Polybe une incongruité à laquelle il est bien certain qu'il n'a point de part. Car quel effet Atchiméde auroit-il pû se promettre des batteries de balistes, derriere un mur dans lequel on n'avoit fait que de petites canonieres qui n'avoient que huit pouces de diametre du côté de la campagne. L'auteur grec dit qu'Archimede placa derriere ces petites ouvertures, en partie des archers, & en partie ces petites machines appellées σκορπίδια qui étoient des catapultes de la plus petite

espece, qu'on appelleroit peutêtre aujourd'hui de grosses arbalêtes. Le Chevalier a donc bien mauvaise grace d'en faire des balistes.

Si Polybe rapporte, que Machanidas dressa à la bataille de Mantinée des batteries de Catapultes contre la Phalange de Philopoemen, il ne dit rien de contraire à l'effet de ces machines, car on sait par les Architectes, que tirant horizontalement des traits & des pierres, elles tenoient lieu aux anciens de nos canons.

Il s'en faut donc de beaucoup que les argumens que mon Critique a ramassés sans choix & sans connoissance de cause, renversent ce que les anciens mécaniciens ont établi par rapport à cette différence essentielle entre les catapultes & les balistes, & il ne paroit pas moins que M. Folard qui s'étoit proposé de nous donner un traité complet de la balistique des anciens, auroit dû au lieu de les confondre, se conformer aux déscriptions que les maîtres dans cet art nous en ont données dans leurs ouvrages. Cependant comme il y a des historiens qui ont confondû quelquefois les noms de ces machines & qu'ils n'en ont pas parlé avec la même précision que les Architectes, jusqu'à César même, dont il y a un endroit

dans

dans les commentaires qui femble en fournir un exemple, j'ai dit dans cette note au fragment d'Arrien qu'en toute rigueur on pouvoit excufer la méprife du chevalier Folard. C'eft principalement encore cette remarque qui m'a attiré la critique amere de mon cenfeur & la maligne accufation de prétendre favoir mieux la dénomination ancienne des chofes, que ceux qui les avoient inventées, perfectionnées ou pratiquées. *C'eft,* ajoute-t-il, *comme fi dans les fiecles à venir ceux qui liront les mémoires militaires de Fréderic II. Roi de Pruffe, pouvoient fous une vague imputation foupçonner, que dans le détail d'un fiege il eût pu confondre le mortier avec le canon. Cette feule comparaifon doit fervir de réponfe.* Mais fi la poftérité inftruite par les mémoires d'artillerie de Mr. St. Remi de la différence qu'il y a entre les canons & les mortiers, trouvoit dans le récit de quelque fiege, que le Roi de Pruffe eût une fois attribué au canon l'effet du mortier, eft-il vraifemblable qu'elle accufât Mr. de Saint Remi d'erreur & de fauffeté & qu'elle ne jugeât pas plutôt, fans faire tort à la mémoire du Roi, que ce qui y auroit donné lieu, feroit une faute d'inadvertance qui échappe quelquefois aux plus grands écrivains, ou une faute du copifte,

qui auroit mal copié le Manuſcrit? Juſte Lipſe eut recours à ce dernier expédient pour réſoudre cette difficulté, & ſoupçonna Jules Celſe, d'avoir mal à propos inſéré dans le texte le mot de catapulte que Céſar n'avoit pas écrit.

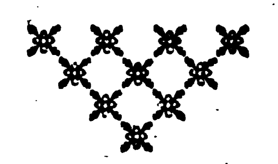
Bell. Civ. II. 2. César dit à l'occaſion du ſiege de Marſeilles, que les aſſiégés ſe ſervirent de baliſtes de la plus grande eſpece, qui lançoient avec tant de force des ſolivaux de douze piés de long & armés d'un ſoc de fer pointu, qu'ils perçoient les quatre rangs de clayes, dont les galeries étoient couvertes, & ſe fichoient encore en terre. De la maniere dont Céſar nous décrit ici l'effet des baliſtes, il eſt certain qu'il ne répond pas à l'idée que Philon, Héron & Vitruve nous en donnent. Selon eux la baliſte n'ayant qu'un ſeul bras chaſſoit les pierres en parabole, comme nos mortiers à bombes, & ce n'étoient que des catapultes qui pouvoient produire ces coups plongeans capables de perçer les galeries & de s'enfonçer en terre. Si l'on diſoit, qu'on ſavoit donner également aux baliſtes la propriété des catapultes, je répondrois qu'il n'eſt pas vraiſemblable, que lorſqu'il s'agiſſoit de lançer des traits dans le plus haut degré de force & de roideur, on ait employé des machines qui par leur mécaniſme eſſentiel n'é-

toient pas destinées à produire l'effet dont César parle ici, d'autant plus que les assiégés avoient des catapultes en abondance.

Lorsque César dit dans la suite, qu'on couvrit de terre glaise & de matelats la plateforme de la tour de briques; il ajoute qu'on la mit par là, à l'abri des traits & des pierres qu'on lançoit des machines: *Ne aut tela tormentis missa tabulationem perfringerent, aut saxa ex Catapultis lateritium discuterent.* Quoiqu'on ne trouve ici que le terme général de *tormenta*, il paroit assez, vu son opposition à celui de *Catapultae*, que l'auteur parle des balistes, & qu'il leur attribue ici le même effet que dans le passage précédent, savoir d'endommager par des coups plongeans tirés du haut des murs, la plateforme de la tour avant qu'elle fut élevée; au lieu qu'étant montée à sa juste hauteur, il falloit pour la détruire tirer en parabole à ce que dit l'auteur, de grosses masses de pierres, par le moyen des catapultes. Il est donc clair, que l'effet que César attribue ici à ces machines, n'est pas conforme à la description que les méchaniciens en font, ni aux témoignages des autres auteurs de l'antiquité, comme je l'avois dit pour justifier la méprise du Chevalier Folard; à moins qu'on ne suppose avec Juste Lipse, que le mot de catapulte

a été intrus par quelque copiste. La conjecture de ce grand critique n'est pas destituée de toute vraisemblance, car il paroît qu'après s'être servi du terme général de *tormenta* César n'avoit plus besoin de nommer encore la catapulte.

Au reste ce n'est que dans ce seul endroit des commentaires de César & dans un autre d'Hirtius, qu'il est fait mention des catapultes. Ces auteurs se servent ordinairement du terme général de *tormenta*. Le Chevalier de Lo-looz montre trop qu'il n'est que peu versé dans la lecture des commentaires de César, lorsqu'il dit, que dans vingt endroits il y attribue à la catapulte le jet des pierres, & à la baliste celui des traits ou des solivaux armés d'un soc de fer fondu.



CHAPITRE VII.

De la tour de briques construite pendant le siege de Marseilles.

pag. 38.

IL s'agit dans ce chapitre d'une haute tour en maçonnerie, que les assiégeans construisirent devant Marseilles, tout près du mur de la ville, & par conséquent à la portée des traits des machines. L'idée de son mécanisme paroit être prise de quelques unes de ces tours mobiles, qui en s'approchant des murs, ne présentoient d'abord qu'un ou deux étages, mais dont d'autres qui y étoient renfermées, s'élévoient à l'aide de machines préparées en dedans, jusqu'à dominer les murs même de la ville.

Vegéce lib 18. ch. 7.

César en exposant la construction de cette tour n'a donné qu'une idée générale de son méchanisme. L'objet de sa narration ne lui permettoit pas d'entrer dans le détail de tous les ressorts & de toutes les minuties de l'exécution. Un auteur qui entreprend d'en faire la description après le récit de César, ne doit certainement pas s'en écarter, mais il faut quelquefois, pour développer tout le sens de son original, qu'il fasse mention de certaines circonstances que César n'a fait que sousentendre, & qu'il les expose de maniere qu'on sente qu'elles étoient nécessai-

G 3

res pour produire l'effet, dont il eſt queſtion. L'expoſé que j'en ai fait dans mes mémoires, eſt très conforme au texte, & des connoiſſeurs en ont été contens. Mr. de Maizeroy, en donnant en abregé une idée de cette tour, a rencontré à peu près dans les paroles du texte le ſens que j'avois développé.

Inſtitut. Milit. de l'Empereur Léon Tom. II. p. 48.

C'eſt le Chevalier de Lo-looz qui veut perſuader au public, que je n'ai rien compris à la deſcription que fait Céſar de cette tour; que celle que j'en donne eſt un tiſſu d'erreurs, & d'abſurdités & que lui ſeul eſt en état de l'expliquer. Pour réuſſir dans cette entrepriſe qu'il annonce avec tout l'orgueil d'un apprentif littérateur, il a recours aux artifices qui caractériſent ſa critique d'un bout à l'autre.

Il commence par paraphraſer le paſſage dans lequel Céſar détaille le mécaniſme de cette tour. Pour mettre au fait de la matiere ceux de ſes lecteurs qui n'entendent pas aſſez la langue, il n'auroit fallû que traduire fidellement l'auteur & ne pas aider à la lettre. La plus mauvaiſe maniere de traiter les anciens auteurs, & qui eſt en même temps une vraie reſſource pour les faux critiques, c'eſt ſans doute celle de les paraphraſer. Ne comprenant pas le ſens du texte, ou le trouvant contraire à leurs opinions, ils tachent

par ce moyen de le déguiser par quelque tour de phrase ou de le plier à leur systeme. Cet artifice est grossier, dira-t-on, je le sais, mais on n'en trouve pas moins des exemples dans la paraphrase que le Chevalier a fait de ce passage, & on en verra bien d'autres, si le conseil de ses amis, ou ma critique ne l'emportent pas chez lui sur la singuliere démangeaison qu'il a de traduire & de commenter les commentaires de César, auxquels il est plus que démontré qu'il n'entend rien.

Il s'avise encore ici selon sa coutume de me prêter des opinions que je n'ai pas, & de tirer de fausses conséquences de ce que j'ai dit, il va même jusqu'à mettre sous les yeux du lecteur un dessin estropié du méchanisme que j'ai décrit, & y en joint un autre bien orné & bien diversifié, qui doit exprimer celui qu'il substitue au mien. Le bon Chevalier n'a pourtant pas été assez heureux, malgré tout son travail, pour persuader son cher panegyriste, l'admirable auteur de la lettre anonyme qui ne lui en reproche pas moins, des fautes considérables & dans sa paraphrase & dans ses dessins.

Pour mettre le lecteur en état de prononcer sur nos différens, je lui présenterai une traduction fidele & exacte de ce passage de César.

*) Ch. 8. „Les légionaires qui travail-„loient sur la droite aux ouvrages, remarque-„rent par les fréquentes sorties des assiégeans, „qu'il leur seroit avantageux, en élevant une „tour de brique de se faire une espece de Fort „ou d'asyle, de la petite enceinte qui étoit „sous le mur de la ville, & dont ils s'étoient „d'abord contentés contre les incursions sou-„daines des assiégés. C'étoit là où ils se re-„plioient, où ils tenoient ferme lorsqu'ils „étoient accablés par le nombre, & d'où ils „sortoient, soit pour repousser, soit pour „poursuivre l'ennemi. Cette petite enceinte „avoit trente piés à chaque face: l'épaisseur „de ses murs étoit de cinq. Dans la suite, „comme l'expérience est toujours un bon maî-

*) Liv. II. Bel. Civ. Ch. 8. *Est animadversum ab legionariis, qui dexteram partem operis administrabant, ex crebris hostium eruptionibus, magno sibi esse præsidio posse, si pro castello ac receptaculo, turrim ex latere sub muro fecissent: quam primo ad repentinos incursus humilem parvamque fecerant. Huc se referebant: hinc, si qua major oppresserat vis, propugnabant: hinc ad repellendum & prosequendum hostem procurrebant. Patebat hæc quoquo versus pedes XXX, sed parietum crassitudo pedes V. Postea vero, ut est rerum omnium magister usus, hominum ad-*

„tre, lorsqu'on y joint l'induſtrie, on re-
„connut qu'en l'élévant à la juſte hauteur d'u-
„ne tour on en tireroit de grands avantages
„& voyez comment ce projet fut exécuté.

*) Ch. 9. „Cette tour étant pouſſée à „la hauteur requiſe pour recevoir le plancher, „on cacha les bouts des poutres en les fai„ſant entrer dans l'épaiſſeur de la maçonne„rie, pour ne pas donner de priſe au feu „des ennemis. On continua à murer, au „deſſus de ce plancher tant que la protec„tion des mantelets & des galeries le permit. „On poſa enſuite ſur cet étage à peu de dis„tance de l'à plomb des murs intérieurs, deux „ſolives en croix, afin d'y ſuſpendre le plan„cher qui devoit ſervir de couverture à la

hibita ſollertia, inventum eſt, magno eſſe uſui poſſe, ſi hæc eſſet in altitudinem turris elata. Id hac ratione perfectum eſt.

*) Ch. 9. *Ubi turris altitudo perducta eſt ad contabulationem; eam in parietes inſtruxerunt ita, ut capita tignorum extenta parietum ſtructura tegerentur; ne quid emineret ubi ignis hoſtium adhæreſceret. Hanc inſuper contignationem, quantum tectum pluteì ac vinearum paſſum eſt, laterculo adſtruxerunt: ſupraque eum locum duo tigna tranſverſa injecerunt non longe ab extremis parietibus, quibus ſuſpenderent eam con-*

„tour, & sur ces solives on y mit des pou-
„tres qui se croisoient en ligne droite, &
„qu'on réunissoit ensemble à l'aide de ma-
„driers.„

„Ces poutres un peu plus longues que la „largeur de la tour, étoient saillantes au delà „de l'à plomb des murs extérieurs, afin qu'il y „eût à quoi attacher des rideaux, pour met„tre les ouvriers pendant qu'ils maçonnoient „sous le toit, à l'abri des coups.„

„Cet assemblage de poutres destiné à sur„monter toute la tour fut couvert de briques „& de terre glaise, pour qu'il fut à l'épreuve „du feu. On jetta encore par dessus, des „matelats, afin que les traits lançés par les ma„chines n'endommageassent pas le planeher, &

---

tignationem, quæ turri tegimento esset futura: supraque ea tigna directo transversas trabes injecerunt, easque axibus religaverunt. Has trabes paulo longiores atque eminentiores, quam extremi parietes erant, effecerunt, ut esset ubi tegimenta præpendere possent ad defendendos ictus ac repellendos, quum inter eam contignationem parietes exstruerentur. Eamque contabulationem summam lateribus lutoque constraverunt, ne quid ignis hostium nocere posset: centonesque insuper injecerunt, ne aut tela tormentis missa ta-

„que les pierres qu'envoyoient les catapultes „ne brisassent pas les briques.„

„On fit trois nates de gros cables d'ancre „de la longueur des murs de la tour & de la „largeur de quatre piés, & on les suspendit „à ces poutres saillantes, de maniere qu'elles „couvroient les trois faces des murailles ex„posées à l'ennemi. On avoit remarqué en „d'autres rencontres qu'il n'y avoit que cette „espece de nates suspendues, qui fussent im„pénétrables à toutes sortes de traits.„

„Après avoir ainsi mis à couvert des bat„teries de l'ennemi, la partie des murs qu'on „avoit achevée, on transporta ailleurs les „mantelets & on commença pas suspendre &

---

bulationem perfringerent, aut saxa ex catapultis lateritium discuterent.

Storias autem ex funibus anchorariis tres, in longitudinem parietum turris, latas IV. pedes fecerunt: easque ex III. partibus, quæ ad hostes vergebant, eminentibus trabibus circum turrim præpendentes religaverunt, quod unum genus tegimenti aliis locis erant experti nullo telo neque tormento transjici posse. Ubi vero ea pars turris quæ erat perfecta, tecta atque munita est ab omni ictu hostium, pluteos ad alia opera adduxerunt, Turris tectum per se ipsum prehensionibus ex contignatione prima suspendere ac tollere

„par soulever par elle même cette plateforme, „de dessus le premier étage à l'aide de supports auxquels elle tenoit. On la guinda „aussi haut que la protection des rideaux le „permettoit. Cachés & hors d'insulte sous „cet abri, les ouvriers travailloient aux murs, „tandis qu'en haussant la plateforme aussi souvent qu'il étoit nécessaire, par des élévations „successives, on se ménageoit un nouvel espace pour batir. La maçonnerie étant poussée jusqu'à un second étage, on engagea „comme auparavant les poutres du plancher „dans l'épaisseur de la muraille, & on éleva „de dessus cet étage, cette même plateforme „avec les rideaux qui y étoient attachés. Ce „fut ainsi qu'on poussa cette tour de briques, „surement, sans blessures & sans danger, jus-

---

coeperunt; ubi, quantum storiarum demissio patiebatur, tantum elevabant. Intra hac tegimenta abditi atque muniti parietes lateribus exstruebant, rursusque alia prehensione, ad ædificandum, sibi locum expediebant. Ubi tempus alterius contabulationis videbatur, tigna item, ut primo, tecta extremis lateribus instruebant; exque ea contignatione rursus summam contabulationem storiasque elevabant. Ita tuto, ac sine ullo vulnere ac periculo VI. tabulata exstruxe-

„qu'à la hauteur de six étages. On y mé-
„nagea des fenêtres dans les endroits conve-
„nables, pour le service des batteries.„

Voila la traduction fidele & exacte de ce passage de César bien différente de la paraphrase que le chevalier Lo-looz en a faite. C'est elle qui justifiera aussi la déscription que j'ai donnée du méchanisme de cette tour, contre les frivoles objections de mon critique.

Les murs étant élevés à la hauteur du premier étage (n. 1.) & le plancher fait sous la protection des mantelets & des galeries ordinaires, on imagina de couvrir l'élévation ultérieure des murs par le moyen de la même plateforme qu'on avoit destinée à couvrir toute la tour. Il falloit pour cet effet que cette plateforme eût assez de force & de solidité pour résister au feu, aux traits & aux pierres que les assiéges lançoient de leurs machines; puis qu'elle fut assez grande pour déborder les murs de chaque face, afin de pouvoir y attacher en dehors de grands rideaux derriere lesquels les ouvriers devoient maçonner, & enfin qu'elle fut construite de façon que pouvant être élevée au fur & à me- Pl. XIV. fig. 1.

---

runt; fenestrasque, quibus in locis visum est, ad tormenta mittenda in struendo reliquerunt.

ſure qu'on hauſſoit les murs, elle put ſe prêter ſans le ſecours de ces murs, au méchaniſme qui devoit produire cet effet.

La premiere qualité néceſſaire à cette plateforme étant la ſolidité, voici l'idée que Céſar nous en donne.

Il y avoit deux rangs de poutres poſés de travers l'un ſur l'autre qui formoient proprement la plateforme (n. 2.) Il eſt dit que deux ſablieres étoient aſſemblées en croix de St. André ou en ſautoir X, & que les poutres qui les ſurmontoient & qui conſtituoient proprement la plateforme, l'étoient en angle droit & à plomb *directo transverſa*; Il falloit donc en conſéquence de ces paroles qu'il y eût deux rangs de poutres poſés en ſens contraire l'un ſur l'autre pour former ces angles droits, & on en a la preuve en ce que ces poutres plus longues que toute la largeur de la tour, en ſailliſſoient également des quatre faces.

J'avois dit dans mes mémoires que ces poutres étant placées à petits intervalles les unes à côté des autres, on en ferma les entrevoux par des madriers. Le terme d'*axibus religaverant* ſembloit autoriſer cette explication. Mais rien n'empeche de croire que dans cet aſſemblage les poutres n'ayent été ſans intervalles les unes près des autres, avec

les madriers cloués par dessus & par dessous (n. 3.) Cette plateforme reposa au reste en entier sur les quatre murs de la tour, & les deux sablieres en croix furent attachées en bas, à dessein, à ce que le texte dit, de la suspendre & de l'élever, lorsqu'il seroit nécessaire.

Ce fut après avoir dûment affermi, cloué & cramponé tout ce poutrage, qu'on employa de la terre glaise & des briques pour élever au dessus de la charpente un pavé propre à résister au feu. On surmonta encore ce pavé de matelats ou de paillasses piquées pour amortir le choc ou la chute des grosses pierres lancées par les machines (n. 4.) Tout cela nous représente donc cette plateforme comme très solide, très pésante, mais aussi comme très difficile à manier.

Il falloit en second lieu pour qu'on put y attacher des rideaux, qu'elle fut assez grande pour déborder de chaque face l'à plomb des murs. César marque qu'on avoit pris dans cette intention des poutres plus longues que ne l'étoit la largeur de la tour, & n'ayant pas déterminé leur longueur, j'avois conjecturé que ce pouvoit bien être de cinq pieds que ces poutres étoient saillantes à chaque face. Mais en y ajoutant les cinq pieds de l'épaisseur des murs, cette plateforme, dèsqu'elle auroit

été élevée de dessus les murs, auroit manqué d'appui dans toute sa circonférence, depuis les supports qui étoient aux coins des murs, jusqu'à l'extrémité des poutres. Quoique je sache qu'une masse aussi lourde & aussi pesante que l'étoit cette plateforme d'une surface de quarante piés, est toujours assez fermement appuyée sur une base quarrée de vingt piés, pour qu'aucune pierre de quelque grosseur que les machines l'eussent lancée, eût pû l'ébranler; il me paroit pourtant vraisemblable que pour ne pas en augmenter inutilement la masse & pour mieux l'affermir, on n'a pas dû laisser saillir l'avant-toit de plus de deux piés ou deux piés & demi. Car il est certain que les ouvriers maçonnant tous en dedans de la tour n'avoient pas besoin d'un plus grand espace en dehors.

On attacha aux extrémités des poutres, sur les trois faces opposées à l'ennemi, les rideaux faits de cables d'ancre & tressés en forme de nates. Il falloit bien que leur largeur excedât un peu à cause de l'avant-toit la largeur de chaque face de la tour, & qu'elle eût plus de trente piés. Mais leur hauteur n'étoit que de quatre piés comme César le dit expressément (n. 5.) Il n'en falloit pas d'avantage pour couvrir les ouvriers, & on

voit

voit qu'on haussa la plateforme & les rideaux à différentes reprises, pendant que les ouvriers montoient avec leur travail d'un étage à l'autre.

En troisieme lieu cette plateforme a dû être construite de façon qu'elle ait pu se prêter au méchanisme par lequel on l'élevoit & la tenoit en l'air, pendant que les maçons travailloient à l'élévation des murs. César le décrit en peu de mots. *Turris tectum per se ipsum prehensionibus ex contignatione prima suspendere ac tollere coeperunt.* Par les mots *per se ipsum* César marque sans équivoque, que les ressorts qu'on employoit pour l'élévation de la plateforme, étoient dans la plateforme même & dans son équilibre; le terme de *prehensionibus* développe cette idée, en nous représentant ce qu'est en petit le manche à un outil, & dans les grandes masses d'une pésanteur énorme, tout ce qu'on y attache pour servir de prise aux forces qui doivent les remuer. En combinant ces notions avec ce que César dit de ces deux sablieres assemblées en croix & attachées au dessous de la plateforme, (n. 6.) que c'étoit par elles qu'on la haussoit & qu'on la suspendoit, Fig. 2. il m'a parû que ces *prehensiones* au moyen desquelles il est dit qu'on produisoit cet effet, ne pouvoient être que des supports ou de gros piliers de bois, dont l'un étoit atta-

ché au milieu où les deux ſablieres ſe croiſoient, & les quatre autres aux quatre bouts (n. 7.) Tant que la plateforme repoſoit ſur les quatre murs, les deux ſablieres ne portoient rien, mais dès qu'on vouloit la hauſſer & la porter en l'air, il falloit néceſſairement ſuppléer aux murs par d'autres points d'appui & étançoner cette plateforme d'une maniere conforme à ſon équilibre. Ces cinq ſupports ou piliers rempliſſoient cet objet & ſe prétoient également à l'action des crics & d'autres machines qu'on a dû mettre en oeuvre pour ſoulever toute la maſſe.

Il eſt dit dans le texte que les deux ſablieres en croix étoient poſées ſur le plancher du premier étage, *non longe ab extremis parietibus*. J'ai rendu ces derniers mots *à une petite diſtance de l'à plomb des murs intérieurs*. Dans ce ſens les quatre bouts de cette croix raſſemblés vraiſemblablement par des bois de traverſe, auroient été ajuſtés de maniere, à s'emboiter dans la cavité de la tour.. Suppoſez cependant qu'on prenne l'*extremis parietibus* pour le revêtement extérieur des murs, cette enchaſſure n'auroit pas eu lieu, mais les ſupports n'auroient pas moins été attachés, aux deux ſablieres, de façon qu'ils ſe ſeroient mûs dans les quatre coins de l'intérieur de la tour.

Je me flatte, en interprêtant le texte de cette maniere, d'avoir assez bien saisi le sens de l'auteur, & je suis confirmé dans cette idée par les objections même du chevalier de Lo-looz toutes également frivoles & mal fondées, comme on le verra si on se donne la peine de lire le reste de mon discours.

Mon Critique me demande *pourquoi j'ai fixé à un pied l'exhaussement de la maçonnerie du plancher.* Je réponds, parceque César dit qu'on posa les deux sablieres sur le plancher du premier étage, & pardessus ces sablieres des solives qui débordoient les murs. Ces murs ne pouvoient donc être élevés dans ce moment au dessus du plancher, que d'un pied, ou tout au plus d'un pied & demi, d'autant à peu près que l'épaisseur de ces deux premieres sablieres sur lesquelles étoient posées les solives qui débordoient ces murs.

Qu'est-ce que c'est, demande-t-il encore *que ces cinq montans, & ces cinq trous pratiqués au travers du premier entablement? César en dit-il un seul mot?* Il n'est pas étonnant que le Chevalier n'en ait rien trouvé dans le texte, parcequ'il est bien certain qu'il n'y a rien compris. César en décrivant le méchanisme par lequel on haussoit l'énorme plateforme de dessus les murs, dit: *Turris tectum per se ipsum prehensionibus*

ex contignatione prima suspendere ac tollere coeperunt. Ne falloit-il pas rendre dans la traduction ou développer dans la paraphrase & dans le commentaire ce que signifie *Turris tectum per se ipsum suspendere*, & les *prehensiones* par lesquelles on souleva & suspendit au dessus des murs le toit de la tour? Voici comme mon critique a rendu ce passage: *on employa des machines de méchanique pour élever en entier cette plateforme au dessus du premier étage.* C'est s'acquitter bien cavalierement de la tâche de commentateur, que de passer aussi légérement sur les points les plus essentiels de tout le récit. Qu'importoit-il de donner des plans de la plateforme, & de décrire de quelle maniere on l'avoit pavée de briques & couverte de matelàts pour la garantir contre le feu & le choc des pierres? Il ne falloit pas de grands efforts d'imagination pour s'en faire une idée. Mais ce qui valoit bien la peine d'être examiné & éclairci, c'étoit le singulier méchanisme par lequel cette énorme plateforme fut haussée, & par lequel étant privée de l'appuy des quatre murs, elle fut portée en l'air pour donner aux ouvriers le temps de travailler à la muraille. Mon critique n'en dit presque rien, & s'amuse à me chicaner sur quelques

expressions dont il n'a pas également compris le sens.

J'avois trouvé les indices de ce méchanisme dans la description que fait César de ces deux sablieres assemblées en croix & surmontées par les solives de la plateforme. Car lorsque César dit, que c'étoit par leur moyen qu'on la haussoit & qu'on la suspendoit en l'air, on voit assez que les supports ou les piliers de bois qui devoient remplacer l'appui des murs dont cette plateforme étoit privée, dèsqu'elle étoit élevée, ne pouvoient que répondre à la maniere dont ces deux sablieres étoient assemblées en croix; & pour lors l'idée de cinq de ces supports ou de ces étançons, dont quatre étoient attachés aux quatre bouts, & l'un au milieu en faveur de l'équilibre, se présente naturellement à l'esprit. Il falloit nécessairement aussi, qu'on eut pratiqué des ouvertures dans les planchers, pour que dans le temps que la plateforme se levoit du premier plancher *ex contignatione prima*, ainsi que des autres, ces étançons ou ces supports pussent au travers de ces planchers, recevoir d'en bas au moyen des crics & des autres machines, l'impulsion nécessaire pour hausser la masse. Voyez f. 2.

Et comment mon critique auroit-il pû se faire une idée de la construction de cette

tour, ne connoiſſant preſque pas la ſignification d'aucun des termes que Céſar emploje dans ſa deſcription. Il eſt dit *duo tigna transverſa injecerunt quibus ſuſpenderent eam contignationem*, & il le traduit *on poſa ſur la maçonnerie deux ſablieres pour ſoutenir la plateforme*. Mais pour peu qu'on ſache le latin, on remarquera d'abord, que *ſuſpendere* ne ſignifie pas *ſoutenir*, & que le Chevalier ſe trompant ſi manifeſtement ſur le ſens de ce mot, a du ne rien comprendre au reſte. J'ai déja dit que la plateforme s'appuyant proprement ſur les quatre murs, les deux ſablieres en croix ne ſoutenoient rien & que leur deſtination étoit comme Céſar le dit clairement, de ſervir de priſe aux ſupports (*prehenſionibus*) pour hauſſer par leur ſecours la plateforme.

La ſuite du diſcours de mon critique fait voir encore plus clairement qu'il n'a connu tout au plus de toute cette tour, que le pavé de briques, & les matelas dont la plateforme étoit couverte. *Ce mur*, dit-il, *ne donnoit-il pas la commodité de ſoutenir avec des calles & taſſeaux la plateforme tant pour ſoulager ceux qui faiſoient agir les machines, que pour manœuvrer de pied en pied, & au fur & à méſure, qu'il étoit néceſſaire pour la commodité des maçons?*

Ces paroles prouvent, qu'il a crû en effet qu'on posoit sur les murs mêmes fraichement maçonnés, toutes les machines nécessaires pour hausser la plateforme, ainsi que les calles & tassaux, pour la tenir en l'air pendant qu'on maçonnoit. Il n'a donc pas remarqué que les murs étant surchargés de tout cet appareil; il eût été impossible aux maçons de maçonner & d'en continuer l'élévation. De quelque maniere qu'on se représente aussi l'action des machines nécessaires pour faire hausser cette plateforme, il est toujours certain que tout ce méchanisme ne pouvoit être employé qu'en dedans de la tour, & qu'il falloit que les murs fussent libres & sans obstacle, pour qu'on put continuer à y maçonner. Ceci est trop clair pour que j'y insiste d'avantage.

César pour exprimer l'action de soutenir la plateforme au dessus de chaque étage par de nouveaux supports, à mesure qu'on l'élevoit, se sert du même terme de *prehensio* au singulier, *rursùsque alia prehensione ad ædificandum sibi locum expediebant.* On l'expliqueroit bien aussi par l'action de plusieurs ouvriers, qui tirant à la fois au cordage auroient remué cette lourde masse par l'application de poulies & de moufles, comme on fait agir le hurtoir ou la sonnette dans

le pilotage. Mais comme ce méchanisme exige nécessairement un point d'appui élevé au dessus du fardeau qu'on avoit à remuer, & qu'on ne voit pas, où il auroit été possible de l'établir, il falloit bien qu'on se fut fait ressource des crics & surtout des vis sans fin pour hausser cette plateforme à la hauteur à peu près de quatre piés. *Prehensio* pourroit aussi signifier ici, le concours ou l'effort réuni de différentes machines employées pour produire cet effet. Le seul cric du milieu (n. 8.) représenté dans le plan n'y est que pour en donner une légere idée. Si l'on voit sur les autres supports que le profil montre, de grosses pieces de bois (n. 9.) au lieu de crics, c'est pour faire voir qu'il a fallu remplacer ceux-ci par de pareils appuis, pour soutenir la plateforme lorsqu'on l'avoit élevée.

Le critique me reproche amérement de n'avoir pas compris l'expression de *duo tigna transversa*, & il y ajoute *ce qu'il y a d'incompréhensible dans ce traducteur c'est que plus bas il donne à* transversas trabes *une toute autre signification.* Mais le Chevalier de Lo-looz a-t-il pû se persuader que sa décision prévaudroit sur l'usage constant d'une langue qu'il n'entend qu'à l'aide des Dictionaires. *Duo tigna transversa* signi-

sient néceſſairement deux ſablieres aſſemblées en ſens contraire, comme des lignes qui ſe coupent, ſont appellées par les Mathématiciens latins *lineæ transverſae*, & il eſt bien certain que ces mots ne nous repréſentent jamais ces deux ſablieres comme poſées de leur long & parallelement, ainſi que mon critique ſe l'eſt imaginé. Il eſt bien plus étrange que M. Lo-looz m'accuſe d'avoir donné une autre ſignification à ces mots, tandis que Céſar détermine expreſſément cette ſignification différente, en y ajoutant celui de *directo*. Sans doute *transverſa tigna* & *directo transverſae trabes* ne diſent plus la même choſe. Tous les ſavans critiques & Grammairiens qui ont commenté ce paſſage n'en ont jamais douté *); mais c'eſt perdre le temps que de vouloir prouver prolixement ce dont aucun homme raiſonnable ne ſauroit douter.

Lorſqu'il dit que je double la diſtance exprimée par *longiores quam extremi parie-*

---

*) *Diſtinguit Cæſar inter transverſa & directo transverſa: nam transverſæ trabes crucis formam habent quam Burgundicam hodie appellamus, ſive litteræ X, ac directo transverſæ ſunt tali ſpecie + quod notandum ad intellectum turris in qua primo duo tigna fuerunt transverſa, dein his inſtratæ trabes directo transverſæ.* Voſſius dans ſa note ſur ce paſſage de Céſar.

tes, & que je prens la diagonale au lièu de la largeur de la tour, il eſt clair qu'il a auſſi peu compris le ſens de mon expoſé que celui de ſon texte. Le mot de diametre eſt il donc toujours le terme épuivalent à la diagonale? Tout ce que j'avois dit de la poſition des poutres qui débordoient aux quatre faces de la tour, prouve invinciblement que je parlois de la largeur de la tour. Pourquoi donc me chicaner ſur l'emploi d'un terme dont j'avois moi-même ſi clairement déterminé le ſens?

Comment M. G. ajoute-t-il encore, *peut-il ſuppoſer qu'il y a ſur ces ſablieres en croix, un lit de troiſiemes poutres de la même longueur & de la même forçe? Céſar n'en dit pas un mot.* Ce mot de troiſiemes poutres ne ſe trouve pas dans mon expoſé. Mais ne faut-il pas que les poutres arrangées, comme Céſar le dit à angles droits & débordant à chaque face les murs de la tour par leurs bouts, ayent été rangées en deux rangs les unes ſur les autres. Ce-ci eſt évident & certainement le plan du Chevalier de Lo-looz qui ne nous dépeint qu'un ſeul rang de poutres l'un à côté de l'autre, eſt controuvé & contraire au texte.

Voyez Fig. 2.

Mais l'admirable chevalier dévoile bien la ſource de la plus grande partie de ſes

méprisés par la question qu'il me fait *qu'est-ce qu'au bas d'une charpente un plancher pour porter la maçonnerie*? César en parlant de cet assemblage de poutres dit: *easque trabes axibus religaverant.* Ceux qui savent un peu le latin n'ignorent pas, qu'*axes* ou *asses* sont des ais & des planches d'entre-voute, ou de forts madriers, qu'on employoit ici sans doute, soit pour remplir l'espace entre les poutres, en cas qu'on les eût rangées par intervalles, soit aussi en cas qu'elles eussent été posées les unes à côté des autres sans intervalles, pour garnir le dessus & le dessous de cet assemblage de poutres. Vitruve & d'autres joignent toujours *axes* & *trabes* ensemble, dans la déscription des planchers. Qui croiroit que mon critique prendroit ici les madriers pour de gros clous ou de forts boulons comme on le lit dans sa paraphrase, & qui ne voit pas d'abord que son plan qui nous dépeint les clous si réguliérement fichés dans les poutres, & celles-ci si artistement ajustées l'une à côté de l'autre, est une pure chimere qu'il met sur le compte de César? Mais qu'il ait arrangé son Plan selon sa fantaisie peu m'importe; je trouve seulement étrange qu'il se soit avisé de me prêter les mêmes écarts, & qu'il présente au lecteur d'après mon ex-

posé un plan & un profil que je désavoue formellement. Il sied certainement mal à un auteur qui prend des madriers pour des clous, de faire le critique à toute outrance & d'écrire sur l'architecture des anciens.

Je n'attribue encore qu'à l'envie de contredire, & à son ignorance singuliere de la langue latine, cette assertion, que lorsque César dit: *Storias autem ex funibus anchorariis tres in longitudinem parietum turris, latas quatuor pedes fecerunt*, cela signifie *qu'on mit l'une derriere l'autre trois épaisseurs de ces nattes de cables, dont chacune avoit quatre pieds de largeur & qui descendoient jusqu'au pied de la tour.* Voila un tissu d'incongruités qui sautent aux yeux de tout lecteur sensé. S'il est dit expressément, qu'on tendit devant les trois faces de la tour opposées à l'ennemi, trois de ces nattes de cables, quel autre que le Chevalier de Lo-looz soutiendroit que cela dénote que trois de ces nattes étoient l'une derriere l'autre? César ayant à donner la dimension de chacune de ces nattes dont la surface ressembloit à la figure d'un parallelogramme, en nomme le côté long *longitudo* qu'il dit avoir été égal aux faces des murs, & le petit côté *latitudo*, qu'il détermine à quatre pieds. Si mon critique soutient que ces rideaux des-

pag. 41.

çendoient jusqu'au pied de la tour, ou comme il s'explique dans la ſuite d'un étage à l'autre, il ne penſe pas à ce que Céſar dit qu'on hauſſa plus d'une fois la plateforme à laquelle ils étoient attachés, avant de pouvoir monter avec la maçonnerie d'un étage à l'autre. Ajoutez-y l'extrême difficulté qu'il y auroit eue à tenir en l'air cette énorme & peſante plateforme à la hauteur d'un étage. Cette conſidération ſeule auroit du frapper l'eſprit du Chevalier qui prétend qu'on avoit ſoutenu tout ce fardeau par des cales & des taſſaux ſur les murs mêmes.

Le Critique ajoute qu'il paſſeroit légérement ſur toutes mes erreurs, ſi l'enſemble & le méchaniſme que je propoſe n'impliquoit pas contradiction. Il eſt évident que tout le raiſonnement qu'il fait pour le prouver, n'eſt que le réſultat des différentes mépriſes que je viens d'indiquer. Il a beau s'en rapporter encore au plan qu'il dit avoir tracé d'après mon expoſé & y ajouter de ſa tête pour le rendre ridicule, quatre bois de traverſe à peu de diſtance de l'endroit, ou les deux ſablieres ſe croiſent; il n'eſt pas moins certain, comme je l'ai prouvé cy-deſſus, que les deux ſablieres aſſemblées en croix, ne portoient rien, que c'étoient les quatre murs qui ſervoient proprement d'appui à la plateforme,

lorsque la tour étoit achevée; & qu'il falloit des ſupports très forts & mobiles en même temps, lorsqu'elle ne repoſoit pas ſur les murs.

Si donc le Chevalier de Lo-looz m'accuſe de l'oubli total des principes de la ſtatique, par ce que j'ai dit que les quatre bouts de ces deux ſablieres ne débordoient pas les quatre coins de la tour, on voit bien qu'il n'a rien compris à leur deſtination, ni à ce qui devoit naturellement ſervir d'appui à cette plateforme, & que par conſéquent tout ſon raiſonnement porte à faux. Au reſte on ne dérangeroit rien au méchaniſme que je propoſe, en admettant que les quatre bouts des deux ſablieres attachées ſous la plateforme ont été de trois ou quatre piés plus longs que je ne l'ai dit, il faudroit pourtant toujours, que les ſupports par les quels on levoit la machine euſſent été au dedans de la tour, & aux mêmes endroits que j'ai indiqués.

J'eſpére que ces remarques engageront le Chevalier de Lo-looz à peſer mûrement & à revoir ce qu'il a écrit dans ſes commentaires ſur Céſar au ſujet de la prétendue diſcordance qu'il y a, entre l'expoſé que j'ai fait de la tortue qu'on a conſtruite pendant ce ſiege de Marſeilles, & le texte de Céſar. Il ne paroit pas que l'eſſai du Chevalier ſur cette tour

lui ait réussi; il y a bien de termes d'architecture dans la description qu'a fait César de cette tortue, & il est plus que vraisemblable que Mr. de Lo-looz aura encore le malheur de prendre des madriers pour des clous.

Mon critique agite à la fin une question importante, savoir, si les anciens avoient entouré leurs villes de fossés, comme on le fait aujourd'hui. S'il est à propos de consulter sur ces matieres des auteurs, tels qu'Athenée, Philon, Vitruve, Apollodore, Héron &c. qui ont traité ces objets comme étant de leur métier, la question est décidée, & il est certain que les anciens creusoient régulièrement des fossés au tour de leurs places fortes. Philon conseille même d'en faire plus d'un, & d'embarasser le terrain d'un fossé à l'autre par un rang de palissades & par d'autres obstacles. Quelquefois les historiens, en rapportant les circonstances des sieges, parlent aussi de ces fossés, surtout de ceux qui méritoient quelqu'attention, comme étoient dans l'Hircanie les trois fossés de la ville de Syringe, qu'Antiochus assiegea, & dont parle Polybe Lib. X. ch. 29. Quelquefois ils n'en font point du tout mention, & le Chevalier de Lo-looz veut prouver par ce silence que les villes des

anciens n'en étoient pas entourées, & qu'il n'y en avoit pas eû nommément devant Marseilles. Cette preuve est sans doute très foible; car pourquoi veut-on qu'un historien s'arrête à la description d'un fossé, s'il ne s'est rien fait à l'occasion de ce fossé qui mérite l'attention du lecteur.

On sait que les anciens employoient dans leurs sieges certaines especes de tortues que les Grecs appelloient χελώνη χωστρὶς, les latins *testudo* & comme Vitruve ajoute *ad congestionem fossarum*, dont la destination étoit de protéger le comblement du fossé. L'armée de César s'en servit au siege de Marseilles, & il est dit expressément, qu'il y en eût une des mieux conditionnées & de 60. piés de long, qui dévança les travailleurs pour leur faciliter les moyens d'applanir le terrain. *Antecedebat testudo pedum LX. aequandi loci causa.* Il n'y a presque pas de doute que par cet *aequandi loci causa*, les historiens qui employoient souvent cette expression n'entendent le comblement du fossé. Car s'il ne s'agissoit que d'égaliser simplement le terrain, pourquoi construire de si grandes galeries, & pourquoi les garantir si soigneusement du feu qu'on faisoit tomber des murs sur leurs toits. Ces mêmes tortues renfermoient aussi souvent les béliers, & on voit

voit bien qu'il falloit commencer par combler le fossé pour les approcher des murs. L'employ qu'on fit d'une pareille tortue au siege de Marseilles, paroit donc l'emporter manifestement sur le beau calcul de probabilité dont le critique dit, que c'est le seul moyen de ne pas s'égarer dans les choses problématiques, & par lequel il prétend avoir prouvé l'inexistence de tout fossé devant Marseilles.

Pour égayer le lecteur, je lui présenterai ici le bel épisode que fait à cette occasion mon censeur. *L'amour de la gloire*, dit-il, *cet aiguillon si vif pour une ame qui ne soupire qu'après les occasions d'être utile à sa patrie, & de servir dignement son Roi, m'a fait parcourir & combiner tout ce qui a été écrit sur l'art militaire; & il n'est point de livres anciens que le desir d'acquérir des connoissances m'ait fait négliger; j'ai consulté les originaux & toujours en défiance de moi-même & de ce fond d'amour propre qui se complait dans les premieres idées qui se présentent à l'esprit; j'ai consulté les personnes versées dans les langues mortes, & sans me rebuter de la secheresse de tant de compilations, j'ai cherché la vérité dans cette foule d'auteurs anciens, qui sous un stile serré paroissent souvent se rendre aussi*

impénétrables que les Oracles de Delphes, les Sybilles de Cumes, ou que ces Adeptes qui ſous les emblêmes, ſemblent vouloir dérober aû vulgaire leur ſecret, & ſe rendre célébres par un myſtère qui n'a quelquefois d'autre baſe que leur imagination & la crédulité des eſprits foibles, & je crois avoir accumulé des preuves ſuffiſantes qu'il y avoit dans l'antiquité beaucoup de places fortes ſans foſſé qui les environnoit. Parturiunt montes, naſcetur ridiculus mus. Je découvre dans mon critique certain fond de vanité qui ſurpaſſe l'imagination. S'il eſt vrai que le bon homme ait lû tous ces anciens auteurs, comme il s'en vante, il faut que ſa mémoire l'ait bien mal ſervi, & qu'elle lui ait fait oublier jusqu'à leur nom même. Je ne doute pas au reſte qu'il ne ſoit excellent officier, & qu'il n'ait des talens ſupérieurs; mais je voudrois du moins pour ſon honneur, qu'il n'allàt pas s'ériger en critique, & qu'il ne fit pas de nouveaux commentaires ſur Céſar; parcequ'il n'eſt pas ſi aiſé qu'il le croit d'en impoſer à tout le monde.



CHAPITRE VIII.

Du Blocus d'Alésia.

pag. 51.

J'avois donné dans mes Mémoires un détail circonstancié du blocus d'Aléfie, d'après la defcription que Céfar en fait lui même dans fes commentaires. Plufieurs littérateurs ayant traité cette matiere avant moi, j'avois remarqué, que faute d'avoir faifi le fens du texte, ils avoient pour la plupart fi prodigieufement multiplié les ouvrages exécutés par les troupes de Céfar à l'occafion de ce blocus, qu'on étoit tenté de douter de leur exiftence. Le Chevalier Folard guidé par le bon fens & par fa grande expérience dans l'art de la guerre, l'ayant également obfervé, avoit déja retranché dans fon plan & dans fon expofé une partie de ces foffés fuperflus & gigantesques, & je croyois ne pas avoir perdû ma peine, après avoir cherché dans les paroles mêmes de Céfar les armes néceffaires pour combattre ces erreurs. Le Chevalier de Lo-looz, qui fe fait un devoir de frapper en aveugle fur tout ce qui vient à fa rencontre, n'a pas laiffé de fe jetter encore à corps perdu fur mon expofé. Comme il ne régne aucun ordre dans fa critique & qu'il s'écarte toujours à deffein de fon objet principal, je n'ai pas jugé à propos

de le suivre ici dans tous ses détours, mais je ferai de nouveau le détail de ce fameux blocus, tant pour suppléer à celui qu'on voit dans mes mémoires, que pour répondre aux objections du Chevalier à mesure que l'ordre des matieres m'en fournira l'occasion.

Vercingetorix Chef des Gaulois attaqua l'armée de César qui étoit en marche, & ayant été repoussé avec perte, se retira avec ses troupes à Alésie ville des Mandubiens, sur le mont Auxois en Bourgogne. A son arrivée il se posta sur la montagne sous les murs de la ville, du côté de l'orient, & se couvrit d'un fossé & d'un rempart revêtu d'un mur de pierres seches de six pieds de hauteur.

Voyez la Planch. XV.

César l'ayant suivi de près, vint le lendemain en présence de l'ennemi: il vit bien d'abord que le poste qu'il occupoit étoit hors d'insulte; mais il ne crut pas impossible d'enfermer son ennemi sur cette montagne, en l'entourant de bonnes lignes & de le forçer, ou à decamper à temps, ou à s'exposer à toutes les suites d'une disette inévitable pour 80000. hommes d'infanterie & 15000. de Cavalerie qui étoient venus à l'improviste se joindre aux habitans d'une grande ville.

César, en exposant les circonstances de cette grande entreprise décrit avec beaucoup

de clarté l'aſſiette des lieux, & toute la diſpoſition du local. Rien n'augmente tant l'intérêt que la poſtérité prend aux grands événemens qui ſont arrivés alors, que la vérité de cette deſcription conſtatée par la connoiſſance de l'état préſent de ce même terrain, que le temps n'a pû changer. Mr. d'Anville a rendu aux militaires le ſervice d'en donner dans ſes éclairciſſemens ſur l'ancienne Gaule, un plan dreſſé d'après le deſſein de Dom Jourdain Rèligieux Bénédictin. Je l'ai conféré avec la carte de cette partie de la Bourgogne où eſt le mont Auxoix, levée ſous la direction de Mrs. Caſſini, Camus & de Montigny de l'Académie Royale, & inſérée dans le grand Atlas Royal politique & militaire que le Sr. Julien vient de publier. Ces deux cartes différent un peu l'une de l'autre, & il m'a paru que le plan que j'ai dreſſé de ce terrain d'après la carte de Caſſini, répondoit encore plus exactement à la deſcription de Céſar que celui du Bénédictin. Je le mets ſous les yeux du lecteur, pour concilier à mon expoſé toute l'évidence poſſible. Voyez le Plan XV. Les perſonnes ſenſées remarqueront aiſément, que de pareilles pieces éclairciſſent bien mieux la matiere que ne le font ces beaux profils, ce tracé des lignes & ces echelles, qu'imagine à ſon aiſe & contre toute vrai-

ſemblance un Chevalier de-Lo-looz, ſans comprendre même les termes de ſon auteur, & ſans combiner les temps & les lieux.

Céſar dit: *Ipſum erat oppidum in colle ſummo, admodum edito loco, ut, niſi obſidione, expugnari poſſe non videretur, cuius collis radices duabus ex partibus flumina ſubluebant. Ante id oppidum planities circiter III. millia paſſuum in longitudinem patebat, reliqui, ex omnibus partibus colles, mediocri interjecto ſpatio pari altitudinis faſtigio oppidum cingebant: La ville même étoit ſituée ſur le haut d'un côteau fort élevé, en ſorte qu'il crut ne pouvoir l'emporter autrement que par un ſiege en forme. Au pied du côteau couloit de chaque côté une riviere. Il y avoit devant la ville une plaine d'environ 3000. pas de long; tout le reſte étoit environné de coteaux peu éloignés de la place & auſſi élevés que celui ſur lequel elle étoit aſſiſe.* En jettant les yeux ſur la carte, on reconnoitra dans le mont Auxois où eſt aujourd'hui Aliſe, le côteau fort élevé, dont Céſar parle, & ſur lequel la ville d'Aleſia étoit aſſiſe. Les deux petites rivieres qui coulent des deux côtés de ce coteau ſelon la direction indiquée dans le texte, ſont l'Oze & l'Ozerain. Les hauteurs dont Céſar dit qu'elles entourent en

partie la montagne d'Aléfie, font du côté du Nord, celles qu'on rencontre entre Meneftreux le Pitois, & Buffi le grand; du côté d'Orient c'eft en partie la hauteur qui eft près de Darcey, & en partie le mont Pevenelle; vers le midi c'eft le mont Druaux près de Flavigny; & entre cette derniere montagne & celle de Meneftreux le Pitois du côté de l'occident eft cette plaine que Céfar évalue à vuë d'oeil à 3000. pas.

L'armée de Céfar étoit de dix légions dont il en avoit laiffé deux en arriere pour la garde de fes bagages, & qui ne tarderent pas de le joindre. Sa cavalerie, qu'il avoit depuis peu augmentée par un bon nombre de cavaliers Germains, étoit auffi très nombreufe. Appien d'Alexandrie l'a fait monter à dix mille hommes, & il eft vraifemblable qu'elle a été à peu près de cette force, ayant pu tenir tête à celle de 15000. hommes que Vercingetorix avoit affemblés.

Céfar ayant formé le deffein d'enfermer l'ennemi, commença par s'établir fur les hauteurs qui à ce qu'on a vû, étoient peu éloignées de la ville. Deux légions étoient campées fous les ordres d'Antiftius & de Caninius fur la montagne de Meneftreux le Pitois; il y en avoit autant, ou plus ou moins fur la hauteur entre Sauvigny & d'Arcey fur

le mont Pevenelle & sur le mont Druaux, selon l'étendue du terrain qu'on avoit à défendre. Les camps de ces légions étoient fortifiés chacun séparément, & il n'y avoit certainement rien dans les choix de ces camps qui répugnât aux regles de prudence & aux bonnes maximes de la guerre. S'il arriva à Octavius un des Lieutenans de Pompée, à l'occasion du siege de Salona dans la Dalmatie, qu'étant établi en cinq différens quartiers autour de la ville, les assiégés surprirent un de ses quartiers, & attaquerent ensuite avec le même succès les autres, cet accident ne fut pas l'effet de la mauvaise disposition d'Octavius, comme le Chevalier de Lo-looz le prétend, mais de l'extrême négligence de ses troupes. *Quum diuturnitas oppugnationis negligentiores Octavianos effecisset.* César n'avoit rien de semblable à craindre ici, ayant l'ennemi devant ses yeux, & ses camps placés avantageusement, & tous si bien fortifiés, qu'ils étoient absolument à l'abri de surprise & de toute insulte. Si Vercingetorix se fut avisé de mener ses troupes à l'attaque de l'un ou de l'autre de ses camps, quel risque n'auroit-il pas courû d'être pris à dos & en flanc par les légions qui campoient dans le voisinage, & qui se prétoient du secours les unes aux autres?

Lib. III. Bel. Civ. ch. 9.

pag. 67.

Ces camps fortifiés, César ébaucha le premier plan de l'enceinte qu'il vouloit embrasser par ses ouvrages, par l'établissement de vingt & trois redoutes placées de distance en distance autour de la montagne que les troupes de Vercingetorix avoient occupée. Ces redoutes n'étoient certainement pas de petits forts de vingt toises seulement de côté, comme mon critique se l'imagine. Il y en pag. 67. avoit qui étoient gardées par quatre cohortes, c'est à dire par plus de deux mille hom- Ch. 87. mes : *Cohortes quatuor ex proximo Castello deducit*, dit l'auteur dans la suite. Il est assez probable que bien qu'on rangeât dans ce temps l'infanterie sur huit & sur dix hommes de profondeur, on n'avoit pas le même intérêt à multiplier les rangs, lorsqu'on en bordoit les remparts, desorte qu'on peut à peu près supposer à ces forts le même développement qu'on donne aujourd'hui à un ouvrage qu'on veut garder avec deux mille hommes. Ces redoutes que César fit faire ici, avoient le même objet, que celles qu'il bâtit dans la suite aux environs de Durazzo, sur les hauteurs & sur tout le terrain qu'il embrassa pour lors de ses lignes, à dessein d'enfermer l'armée de Pompée *). Celui-ci

*) *Quibus rebus cognitis Cæsar consilium capit ex loci natura. Erant enim circum castra Pompeii*

pour s'y opposer en éléva aussi au nombre de 24. dans un contour de quinze mille pas *), & ce ne fut pas sans de grands combats qu'on prit ces postes en face & à l'envi l'un de l'autre.

César établit donc ces redoutes comme près de Durazzo, de distance en distance, aussi bien sur les hauteurs que dans les fonds, comme entre la montagne près d'Arcey & le Mont Pevenelle, & principalement dans cette plaine qui s'étend depuis le mont Druaux, dans un espace de plus de trois mille pas, jusqu'à celui qu'occupoient les deux légions sous les ordres de Caninius & d'Antistius. La suite du récit fait voir qu'il y avoit lors de l'attaque des lignes, trente huit Cohortes postées dans les redoutes de la plaine, dont il y en auroit eû par conséquent jusqu'à neuf ou dix, à compter quatre Cohortes par redoute.

Voyez la Planch. XV.

Des camps retranchés partoient selon leur tour les Grand'gardes très considérables, pour faire le service dans les redoutes, ainsi que des piquets qu'on détachoit pour veiller

---

permulti editi atque asperi colles. Hos primum praesidiis tenuit; castellaque ibi communiit.

*) *Castellis enim XXIV. effectis, XV. millia passuum circuitu complexus.*

pendant la nuit aux entreprises de l'ennemi.*) La suite du récit de César nous fait voir, que ces mêmes redoutes étoient autant de places d'armes, où au premier signal de l'approche de l'ennemi, les cohortes se rendoient, selon l'assignation qui en étoit faite d'avance, & que c'étoit par leur moyen que les troupes se distribuoient pour la défense des lignes.

A peine César avoit-il fait commencer ces travaux, que Vercingetorix se présenta avec sa cavalerie dans cette plaine, entre le mont Druaux & celui où est Meneſtreux le Pitois. Il se livra pour lors uu combat très opiniâtre, où César fit avancer une partie de ses légions pour soutenir la cavalerie. Les Cavaliers Germains, déciderent ce combat, & les Gaulois furent repoussés avec perte, & s'enfuirent dans leur camp.

César poursuivant toujours son plan d'enfermer l'armée des Gaulois, il paroit assez qu'il tint pour lors la même conduite qu'on le vit tenir dans la suite près de Durazzo. Il est dit: *comme le camp ennemi étoit environné de montagnes, & de côteaux très roides, il commença par s'en saisir, & par*

*) *Ch. 69. Quibus in castellis interdiu stationes disponebantur, ne qua subito eruptio fieret; hæc eadem noctu excubitoribus ac firmis præsidiis tenebantur.*

y faire batir des forts, où il mit de bons corps de garde. Se réglant ensuite selon la nature du terrain il tira d'un fort à l'autre des lignes de communication, & entreprit de cette maniere d'enfermer Pompée. *) César en prenant ici les mêmes mesures, s'occupa aussi à joindre tous ses forts par de bons retranchemens, autant que l'assiette des lieux le permettoit. Mais l'exécution de cette entreprise n'étoit ni promte ni aisée. On avoit à travailler sur un terrain difficile, & entrecoupé par des hauteurs & des vallons: l'étendue qu'il en embrassoit avec ses redoutes étoit de plus d'onze mille pas de circonférence. Comme il le dit lui même, & comme on peut le voir dans la carte ci-jointe. Il falloit en même temps qu'une partie de ses troupes restât toujours sous les armes, pour faire face aux Gaulois campés encore sous les murs de la ville, & il se passa bien du temps avant d'avoir assemblé dans les environs les matériaux nécessaires & tous les pioniers qu'on eût dans la suite.

Verçingetorix voyant de sa montagne les travaux de César & ne laissant pas d'en

*) *De Bel. Civ. III. 43. Castellaque ibi communiit: inde ut loci cuiusque natura ferebat, ex castello in castellum perducta munitione, circumvallare Pompeium instituit.*

approfondir le but, n'osa plus décamper en présence de toutes les forces de l'ennemi, de crainte d'être défait sans ressource. Il résolut d'y rester & d'engager ses compatriotes par l'intérêt qu'ils devoient prendre à sa conservation, à venir à son secours avec une grande armée capable de le dégager. A cet effet il renvoya toute sa cavalerie, dont la subsistance l'auroit embarrassé, & la chargea, en partant de représenter aux autres Gaulois, la situation critique de ses affaires, & la nécessité de le sécourir au bout de trente jours, jusqu'où pouvoient durer les vivres qu'il avoit amassés.

César n'ayant pas à beaucoup près achevé les lignes de communication entre ses redoutes, cette cavalerie Gauloise se sauva sans peine. J'avois dit dans mes mémoires & d'après le texte, qu'elle passa heureusement entre les quartiers par les endroits où on n'avoit pas encore tiré la circonvallation. C'est sur ce passage que roule presque toute la critique de mon adversaire. Il veut à toute outrance, que j'aye confondu ici la contrevallation avec la circonvallation, & m'accuse, en conséquence de cette erreur prétendue, d'ignorance & de bévuës. Mais pouvois-je confondre une ligne avec l'autre, lorsqu'il n'y en avoit qu'une seule d'ébauchée,

& étoit-ce une faute si grossiere que de l'exprimer par le terme général de circonvallation, tandis qu'il ne s'agissoit pas encore de la ligne de contrevallation? Toutefois, s'il y avoit à redire à l'employ de ce terme en cette occasion, j'ai distingué ces deux lignes avec toute l'exactitude nécessaire dans la description que j'ai faite dans la suite de mon exposé.

Il ne m'est pas si aisé de justifier cet autre passage de mes mémoires que le Chevalier de Lo-looz attaque, & dans le quel je dis que César divisa son armée en vingt & deux quartiers établis sur les hauteurs, & fortifiés par de bons retranchemens. Je sens assez que cette description ne répond pas exactement à ce que César entend par *Castella*, & je ne laisse pas de profiter de la critique du Chevalier pour corriger cette faute. C'est dommage qu'ayant eû assez d'esprit pour la relever, il n'en ait pas eu assez, pour effacer la définition de ces forts, qu'il y substitue de son chef.

César averti par les prisonniers & les transfuges du plan & des espérances de Vercingetorix & connoissant l'esprit qui animoit pour lors les Gaulois, conçut d'abord dans toute son étendue la grandeur de l'entreprise à la quelle il s'étoit engagé, ainsi que la né-

cessité de faire incessament de nouveaux ouvrages, & de leur donner à tous le degré de forçe & de solidité que les circonstances éxigeoient.

César dit lui même qu'ayant embrassé avec sa ligne un terrain de près de 11000. pas (environ 8300. toises) de circonférence, il ne lui étoit pas facile de la garnir suffisamment de troupes, comme il étoit pourtant nécessaire de le faire dans le voisinage de ces 80 mille Gaulois qui occupoient la ville & la montagne, & dont on ne pouvoit douter que braves & inquiets, ils ne fissent de fréquentes & de grandes sorties, de nuit & de jour, à dessein de troubler les travailleurs & de les accabler de traits & de pierres. Obligé donc à employer une grande partie de ses soldats à la défense de cette ligne, il en manqua nécessairement pour les autres travaux immenses qu'il avoit imaginés.

Pour obvier à cet inconvénient César dit, qu'il avoit fait faire du côté de la ville un fossé à fond de cuve, de vingt piés de profondeur & d'autant de piés de largeur. Dans toutes les éditions des commentaires de César la distance entre ce fossé perdu & la ligne est déterminée à 400. piés ou 80. pas Romains qui reviennent à 363. piés ou environ 60 toises de Paris. Mais comme un

fossé tiré dans tout son contour à une si petite distance de la ligne même, n'en auroit différé par son développement que d'environ 500 pas, il est certain, qu'on n'auroit pas été moins obligé d'employer un grand nombre de troupes à sa défense, bien que ce fut proprement ce que César vouloit éviter par ce nouveau travail. De plus un simple avant-fossé, à la même surface que le reste du terrain, à 60. toises de la ligne, auroit-il bien empêché les Gaulois de tirer sur les soldats occupés devant les retranchemens à travailler aux chicanes & aux différens ouvrages dont César s'étoit proposé d'embarrasser le terrain; & supposez que pour les mettre à l'abri des traits des Gaulois on eût élevé une espece de rempart derriere ce fossé, n'auroit-on pas ménagé à l'ennemi un épaulement en faveur duquel il auroit pû s'approcher sans risque? En réflechissant à la raison que César allégue pourquoi il avoit fait faire ce fossé, savoir à la nécessité d'embrasser une grande étendue du terrain très difficile à être également garni de troupes, on s'appercevra que ce fossé perdû ne pouvoit avoir pour objet que de former autour du poste de l'ennemi une enceinte moins grande & moins difficile à garder que celle de la ligne, & de procurer par ce moyen aux soldats la liberté de

tra-

travailler derriere cette enceinte, ſans avoir à tout moment à craindre les traits & les ſorties de Gaulois.

Ces conſidérations m'ont fait avancer dans mes mémoires, que l'eſpace entre la ligne & ce foſſé perdu, étoit de quatre cens pas au lieu de quatre cens piés, & qu'étant par conſéquent trop éloigné du rempart de la contrevallation pour en être défendû, on s'étoit ſervi des terres de déblai pour en faire une eſpece de rempart que les troupes deſtinées à ſa défenſe, borderent dans ſon enceinte. Comme en ordonnant l'exécution de ce foſſé Céſar n'avoit enviſagé que l'avantage de contenir les ſorties des Gaulois pendant le temps qu'on travailloit aux retranchemens, il le fit excaver à pic, à vingt piés de profondeur, & autant de largeur, de ſorte qu'il devint plus profond & plus large que les foſſés mêmes qui entouroient les lignes. Mais n'étant pas de la même étenduë que celles-ci, on voit clairement qu'on put défendre cette enceinte avec moins de troupes, & en faire une excellente barriere très difficile à franchir. Céſar en arrêtant par là les entrepriſes de ces Gaulois hardis & fougueux, s'en ſervit encore pour leur maſquer l'exécution de tous ſes autres travaux. Il eſt vrai que ne donnant pas de talud à ce

foſſé, il ne pouvoit être de durée; mais Céſar ne vouloit en tirer parti que jusqu'à ce qu'il eut perfectionné & achevé ſes deux lignes de contrevallation & de circonvallation. La ſuite des événemens fait voir qu'il étoit entierement abandonné, dans le moment que les Gaulois vinrent attaquer ſes retranchemens. On verra dans le plan ci-joint le développement de ce foſſé, & on y remarquera encore mieux l'objet & la facilité de ſon exécution.

C'eſt à l'occaſion de l'emplacement de ce foſſé que le Chevalier de Lo-looz me dit bien des injures, & me trouve en contradiction avec les axiomes de fortification & avec le texte. Mais il eſt évident que n'ayant pas daigné ſaiſir mon idée, il ne fait que battre l'air. Si je dis moi-même que ce foſſé perdu n'appartenoit pas aux ouvrages que Céſar fit proprement pour la défenſe de ſes légions, & qu'il ne l'avoit fait que pour protéger les ſoldats qui travailloient devant ſes retranchemens, pourquoi me prouver prolixement que les machines des anciens ne portoient pas ordinairement à 400. pas & qu'elles ne défendoient pas ce foſſé? Je n'ai pas dit le contraire. Et s'il eſt décidé comme il l'eſt, que ce foſſé étoit hors de la portée des machines, comment auroit-il ſervi

d'épaulement & de place d'armes à l'ennemi pour masquer ses dispositions? En avoit-il besoin dans cet éloignement, & pouvoit-il jamais pendant le jour dérober ses mouvemens à César dont l'armée étoit campée sur les hauteurs?

J'ai dit que César fit garder le terreplein par une partie de ses troupes (pag. 233.) tandis que le reste de l'armée étoit occupé aux autres travaux, & dans un autre endroit, que de la terre du déblai de ce fossé perdu, on forma un rempart derriere lequel les Romains étoient à couvert des traits des Gaulois. Peut-être qu'on trouvera le terme de terreplein dans le premier passage un peu impropre, mais quel autre que le Chevalier de Lo-looz pourroit en conclure que je m'étois imaginé que les troupes étoient postées dans le fond de ce fossé, tandis que je m'en étois si clairement expliqué dans l'autre passage que cite cependant le critique? Il faut être bien malin, ou bien dépourvû de bons argumens pour avoir recours à de pareilles chicanes.

Une des bonnes preuves que j'avois alléguées de l'éloignement de ce fossé perdu étoit la grande facilité avec laquelle Vercingetorix le combla. Mais mon critique prétend que cette facilité n'existe que dans mon

imagination. Pour le prouver il cite le passage suivant de César. *Priores fossas explent; diutius in iis rebus administrandis morati, prius suos discessisse cognoverunt, quam munitionibus adpropinquarent*, ce qu'il lui plait de traduire ainsi. *Ils se mirent à combler l'avant-fossé: mais il leur fallut pour cette opération un si longtemps qu'avant de pouvoir arriver jusqu'aux retranchemens des Romains, ils s'apperçurent de la retraite des Gaulois qui attaquerent la circonvallation.* Ne croiroit-on pas que nom critique se joue de son lecteur en lui présentant un passage du texte qui n'est pas celui que j'ai allégué en parlant du comblement de ce fossé? C'est dans le 79me chapitre, où César rapporte comment à l'arrivée du grand secours Vercingetorix se prépara pour l'attaque des lignes, & où il est dit: *Itaque productis copiis ante oppidum considunt, & proximam fossam cratibus integunt atque aggere explent; seque ad eruptionem atque omnes casus comparant: ainsi ayant fait sortir leurs troupes, ils se postent devant la ville, comblent le fossé qui étoit le plus proche d'eux, de clayes & de terres, & se préparent à une sortie & à tous les évènemens.* Il me paroit que ces paroles prouvent sans replique que les Gaulois ne

rencontrerent pas d'obstacles dans le comblement de ce fossé, & qu'il étoit, comme je l'ai dit au moment qu'on alloit attaquer la ligne de contrevallation, sans défense & hors de la portée des machines dressées sur le rempart. Par conséquent tout ce que le critique dit du temps perdu par les Gaulois dans le comblement des fossés, que César appelle dans le passage cité par lui, *priores fossas*, ne regarde que les pieges, le fossé de cinq piés, & celui de 15. de profondeur, dont César avoit encore défendu l'accès de son rempart, & n'a aucun rapport à celui dont il s'agit ici, & qu'ils avoient comblé sans obstacle, dès le moment qu'ils s'étoient proposés d'attaquer la ligne.

Il faut donc que le texte soit altéré, lorsqu'on lit 400. piés pour autant de pas. Rien n'est plus commun que ces méprises des copistes, lorsqu'ils avoient des chiffres ou des mésures à exprimer qu'ils n'indiquoient souvent que par les lettres initiales. Une preuve certaine qu'on l'a fait en cette occasion, c'est que l'ancien traducteur Grec des commentaires de César sur la guerre des Gaules, qui précéde toutes les éditions, & qui a traduit son auteur sur un code manuscrit très authentique, détermine la distance entre ce fossé & la ligne de contrevallation à trois

ſtades ou 375. pas Romains *). Il eſt donc bien clair qu'il n'y avoit pas trouvé les 400. piés que nos éditions portent. Cette traduction Grecque dont Scaliger a cru que Maximus Planudes étoit auteur, ſert en pluſieurs endroits à rétablir le texte qui nous eſt parvenu rempli de beaucoup de fautes.

Je viens à préſent aux deux lignes mêmes de la contrevallation, dont le développement étoit prodigieux. Juſte Lipſe, Vigenere & d'autres commentateurs ont crû que Céſar fit faire deux foſſés à pic de 15. piés de profondeur & d'autant de largeur devant chacune de ces deux lignes. Le Chevalier Folard entrevit le premier l'inutilité & l'abſurdité de ces deux foſſés. *Il n'eſt pas vrai*, dit-il, *qu'il y eût deux foſſés perdus à la circonvallation & autant à la contrevallation, c'eſt à dire un foſſé & un avant foſſé; c'eſt ce qu'on ne voit pas dans le texte. Vous verrez* ajoute-t-il *que Lipſe aura pris les duas foſſas, pour autant de foſſés à chaque ligne, au lieu que Céſar entend parler*

*) Πάντῃ δὲ ἄλλα ὀχυρώματα ἀπὸ ταύτης τῆς τάφρυ τρία ϛάδια ἐποιήσατο.

Cette verſion Grecque ſe trouvant dans l'édition de Céſar de Jungermann publiée à Francfort 1606. l'inſipide panégyriſte de mon critique a pris l'éditeur pour l'auteur même de la verſion.

de celui de toutes les deux. Mais Mr. le Chevalier de Lo-looz emporté par l'envie de contredire, & ne comprenant rien au texte de son auteur prend ici parti, sans en faire semblant, contre son héros même, & ressuscite toutes les erreurs de ces anciens commentateurs, que j'avois suffisamment combattues dans mes mémoires. Et voilà ce qui nous a produit ce singulier tracé des lignes de César au blocus d'Alesia dont mon critique à fait insérer le plan dans ses inutiles recherches d'antiquités militaires. On y voit encore ces deux fossés à fond de cuve à 40. piés l'un de l'autre; l'un à la surface du terrain & l'autre plus élevé à cause des déblais qui avoient embarrassé l'auteur; & par conséquent tout le rempart a plus de vingt piés au dessus du niveau de la terre, quoique César n'en détermine l'élévation qu'à 12. piés. Qu'on considére de même tous ces prodigieux travaux qui durent être faits en cinq semaines de temps, cette énorme élévation du rempart, ces quatre fossés à pic dans le double contour des lignes, les uns de 11000. pas, & les deux autres de 14000, & ces immenses travaux faits pour embarrasser l'accès des lignes; on en sera frappé & on y trouvera d'autant plus de gigantesque que César dit lui même, que ce ne fut qu'une

partie de ses troupes qu'il pût y employer. Ces considérations paroissent frivoles à mon critique, & il trouve la solution de toutes ces objections dans la ressource qu'il suppose à César d'avoir pû rassembler dans les environs un très grand nombre d'habitans propres à servir de pionniers. Mais je suis convaincu que le lecteur raisonnable sachant que tout ce qu'il y a d'outré dans cette description, n'est que le résultat de la mauvaise interprétation du texte, sera bien aise de se voir ramené au vraisemblable, & qu'en faisant soustraction de ces deux fossés, il ne sera pas moins frappé de la grandeur des ouvrages que les Romains exécuterent dans cette occasion.

Voici donc les paroles du texte: *Hoc intermisso spatio, duas fossas XV. pedes latas, eadem altitudine perduxit: quarum interiorem campestribus ac demissis locis aqua ex flumine derivata complevit. Post eas aggerem ac vallum XII. pedum exstruxit. Ayant laissé cet intervalle, il conduisit deux fossés de quinze piés de large, sur autant de profondeur, & fit remplir des eaux qu'il tira de la riviere le fossé intérieur qui étoit dans la plaine & dans les bas fonds. Derriere ces fossés on éléva une terrasse & un rempart de douze piés de haut.* Ce sont

donc ces deux foſſés dont on prétend qu'ils couroient parallélement auſſi bien devant la ligne de contrevallation que devant celle de circonvallation, en ſe fondant ſur une expreſſion qu'on trouve plus bas & que j'expliquerai tout à l'heure.

Mais pour ſe convaincre que Céſar ne parle pas dans cet endroit de la ſeule contrevallation, on n'a qu'à réflechir à ce qu'il dit plus haut. *Reliquas omnes munitiones ab ea foſſa paſſus CD. reduxit.* Il eſt évident qu'en nommant ici *reliquas omnes munitiones, tout le reſte des retranchemens*, il donne aſſez à entendre qu'il ne parle pas ſeulement de la contrevallation, mais de tout le corps des ouvrages, & qu'en les détaillant, il a voulu indiquer les deux foſſés qui bordoient les remparts de l'une & de l'autre ligne.

En décrivant enſuite le foſſé de la contrevallation, il dit: *quarum interiorem campeſtribus locis, aqua ex flumine derivata, complevit.* Il le nomme donc *Foſſa interior.* La ſignification du mot *interior* eſt maniſtement relative à celle d'*exterior*, Céſar les diſtingue dans la ſuite de ce même récit par *Munitio interior* (ch. 86 & 87.) Il le fait de même à l'occaſion de l'attaque de ſes lignes de Durazzo, ou *munitiones ex-*

terior & *interior* ſont toujours oppoſés dans ce rapport. (Bel. Civ. Liv. III. ch. 63.)

S'il n'étoit queſtion que de la contrevallation *Foſſa exterior* ſeroit donc ſelon mon Critique celui qui eſt entre le rempart & le foſſé rempli d'eau. Mais en quel ſens indiqueroit-on ſon emplacement par le mot *interior;* & n'eſt-il pas évident, que relativement à la contrevallation, le foſſé rempli d'eau & dont Céſar parle, ſeroit néceſſairement foſſa *exterior* & non pas *interior.* Cet argument me paroit être au-deſſus de toute replique.

Je ne veux pas pénétrer à travers la Critique vague & mal combinée du Chevalier de Lo-looz, le fondement des reproches qu'il me fait de n'avoir pas connû la gradation raiſonnée des travaux de Céſar. Si ce grand homme dit qu'il fit creuſer deux foſſés, qui bordoient de côté & d'autre ſes retranchemens, perſonne n'en concluera, qu'il les a fait faire à la fois & en même temps. Lorſque Céſar vint avec ſon armée en préſence du poſte inattaquable de Vercingetorix, il commença, comme il le dit lui même, par ſe camper ſur les hauteurs, & par établir ſes redoutes dans les endroits les plus convenables, à l'entour de la montagne qu'occupoit l'ennemi. Il fit joindre ces redoutes par des

lignes de communication pour former le blocus, lorsqu'après le départ de la cavalerie ennemie, il fut averti du plan de Vercingetorix & de l'arrivée prochaine d'une puissante armée de secours. Forcé pour lors à prendre de nouvelles mesures, il fit creuser plus près de la montagne d'Alesia ce fossé perdu à fond de cuve, dans le dessein de resserrer d'avantage les Gaulois, & de se procurer la liberté de travailler aux autres grands ouvrages qu'il avoit projettés. Ce fossé achevé, il perfectionna sa ligne de contrevallation, & fit ensuite travailler incessament à celle de circonvallation. Ce ne fut qu'après avoir achevé ces deux lignes, qu'il mit en œuvre toute son industrie pour embarrasser le terrain, d'abord devant la ligne de contrevallation & puis devant l'autre. Cette progression successive de travaux est clairement énoncée dans le texte, auquel le Chevalier de Lo-looz n'a rien compris. Aussi bat-il la campagne à tort & à travers pour se persuader que César ne mit la main à la circonvallation qu'après avoir ajouté à sa ligne de contrevallation, cette triple barriere qu'il décrit, & dont l'exécution exigeoit également, & du temps & beaucoup de travail; tandis que le bon sens & le texte indiquent assez, que César ne pouvant pas sa-

voir quand l'armée de fecours arriveroit, dut premierement s'attacher à finir ce qui étoit le plus preſſant & le plus néceſſaire, le travail des deux lignes, avant d'y ajouter toutes les chicanes dont il donne la deſcription.

En jettant les yeux ſur la carte on verra comment Céſar a pu remplir le foſſé de la contrevallation dans la plaine & dans les basfonds. Les deux petites rivieres, lui en fourniſſoient de reſte les moyens; il n'avoit qu'à en arrêter le cours à leur entrée dans ce foſſé, & leur ménager l'écoulement du côté de la Brenne, dans laquelle elles ſe déchargent. On y voit auſſi comment une partie de cette ligne de contrevallation paſſoit par la plaine & l'autre par deſſus les hauteurs où Céſar avoit bati ſes redoutes. C'eſt ici où la ſituation des lieux, telle qu'elle eſt dépeinte dans la carte de Caſſini, m'a paru ſe prêter admirablement bien à la deſcription de Céſar. En conſéquence de ces indications, j'ai dreſſé auſſi le plan qui différe de celui de M. d'Anville, principalement en ce qu'une partie de cette ligne de contrevallation qu'on y voit paſſer encore par la plaine, eſt conduite dans le mien par la hauteur où les deux légions d'Antiſtius & de Caninius étoient campées, & il n'eſt pas douteux que ce ne fut le véritable développement de cette ligne.

A juger par les paroles du texte, les fosſés qui bordoient les deux lignes étoient auſſi à pic, comme celui qui étoit en avant, à 15 piés de profondeur & à autant de largeur. Des foſſés de cette eſpece ſans aucun talud ſont de peu de durée, d'une exécution très difficile, ſi l'on en fait l'eſcarpement dans les régles, & même moins ſuſceptibles que les autres d'être protégés du haut des remparts. Céſar marque comme une choſe extraordinaire, d'avoir fait creuſer le foſſé avancé à fond de cuve, & on s'apperçoit qu'il lui donna cette qualité, pour réprimer plus aiſément les ſorties des Gaulois, n'ayant ni le temps ni le deſſein d'élever & d'achever pour ſa défenſe un rempart dans toutes les formes. J'ai donc cru, que quelque faute s'étoit gliſſée dans le texte à l'endroit où ces foſſés ſont décrits, & j'ai eû tout lieu de m'en convaincre par l'inſpection de la traduction grecque. Voici comme elle s'exprime: Δύο ἑτέρας τάφρους (ὤρυξε) τὸ μὲν εὖρος ἑπτὰ πόδας, ταὐτὸ τῇ προτέρᾳ ὕψος ἐχούσας. *Céſar fit creuſer deux autres foſſés dont la largeur au fond étoit de ſept piés, & l'ouverture en haut égale à celle du premier foſſé* ſavoir de vingt piés. Ce ſeroit ſans doute la bonne proportion qu'on obſerve aujourd'hui dans les terrains paſſables. Je n'oſe cependant décider que ce fut préciſément le

profil du foſſé de Céſar, car la largeur des XV. piés énoncée dans tous les manuſcrits du texte latin ne paroit pas être ſans fondement. Mais pour que le traducteur Grec ait pu déterminer l'ouverture égale à celle du premier foſſé, il faut néceſſairement qu'il ait trouvé dans ſon exemplaire quelques mots ajoutés à ceux de l'*eadem altitudine* qui répondent au Grec τῇ προτέρᾳ & qui ſont omis par la négligence des copiſtes; & je conclus du moins de cette obſervation que ce foſſé au lieu d'avoir été à fond de cuve, ainſi que le précédent, a eû du talud comme je l'ai toujours préſumé.

Céſar dit expreſſément que les remparts étoient garnis de tours à des diſtances de 80 piés l'une de l'autre. Je ne ſais, ſi c'eſt par inadvertance de ma part, ou par une faute d'impreſſion qu'on lit dans mes mémoires 80 pas au lieu de 80 piés. Peu emporte laquelle des deux raiſons eſt la véritable; il eſt toujours aſſez plaiſant de voir mon Critique faire un faſtueux étalage de lieux communs pour démontrer que 80 piés ne ſont pas 80 pas.

Il me fait auſſi des reproches de ce que j'ai dit, que les tours dont les lignes étoient défendues, étoient des tertres artificiels, en forme de fer à cheval. Mais il ajoute lui

même *qu'on ſait que les Romains ne ſe contentoient pas toujours d'un tracé en ligne droite, & que pour ſe procurer des flancs* pag. 52. *avoient ils des parties ſaillantes.* Mais ces parties ſaillantes ou ces baſtions ne les faiſoit on pas de terre, & ma deſcription n'exprime-t-elle pas cette idée? Je ne diſconviens pas qu'on n'y élevât ſouvent des tours en maçonnerie ou en charpente. Céſar n'en dit rien ici, mais il eſt poſſible qu'il l'ait fait pour perfectionner ſes retranchemens. Il n'y a rien dans ma définition qui s'y oppoſe.

Le rempart même derriere les foſſés dans l'une & dans l'autre ligne, avoit douze piés de haut. Céſar diſtingue encore ici *Agger* & *Vallus. Aggerem* & *Vallum,* dit-il *XII. pedum exſtruxit,* & on voit qu'il entend ici par *Agger* le terreplein ou la maſſe du rempart, & par *vallus* la haye des paliſſades plantées ſur berme, & au pied de ce même rempart. J'ai aſſez prouvé contre les frivoles objections du Chevalier de Lo-looz que le terme de *Vallus* quoique diſtingué ici de l'*Agger,* ne renferme pas toujours l'idée d'un ſimple paliſſadement, & qu'il ne dénote pas moins le rempart même dans les occaſions où il eſt employé ſeul. Le rempart étoit ici ſurmonté d'un parapet fait en partie de clayes, & en partie de bois de char-

pente. Le mot de *Plutei* autrement le nom de Mantelets dans les ſieges, employé ici & ailleurs par Céſar pour le ſynonyme de *Lorica* rend l'idée d'une pareille conſtruction. *Plutei* dit Feſtus, *ſont des clayes revetuës de peaux crues qu'on met devant les ſoldats qui travaillent. On donne auſſi aujourd'hui ce nom aux planches dont on fait l'enclos de quoi que ce ſoit.* Les parties élevées entre les crénaux du parapet étoient les *Pinnæ*, & du bas de ce parapet ſortoit dans toute l'enceinte cette fraiſe de paliſſades avec leurs branches taillées en pointes ſemblables aux bois de cerf, dont elles tiroient leur nom.

Céſar ayant fini les deux lignes du côté de la ville & de la campagne, jugea à propos pour leur donner encore plus de force & de défenſe, de rendre leur abord d'une difficulté extrême. Il imagina pour cet effet, cette triple barriere qu'il décrit avec beaubeaucoup de clarté, & dont on ne ſauroit s'empêcher d'admirer le plan & l'exécution. C'étoit d'abord un foſſé de cinq piés de profondeur devant l'une & l'autre ligne, dans lequel il fit planter cinq rangs de troncs d'arbres, ou de fortes branches aiguiſées par le bout & liées enſemble par le bas : puis au devant de cette forte barriere, huit rangs de

Voyez le Profil de la Pl. XV.

foſſés

fossés ou de puits de trois piés de profondeur rangés en quinconce, à la distance de trois piés l'un de l'autre. Dans chacun de ces fossés qui se rétrécissoient insensiblement depuis le haut jusqu'au fond, il planta des pieux ronds de la grosseur de la cuisse brûlés & aiguisés par le bout, & qui ne sortoient du fond qu'à la hauteur de quatre doigts; & au devant de tout cela il sema une immense quantité de chausse-trappes ou d'aiguillons. En donnant le détail de tous ces ouvrages dans mes mémoires, j'ai relevé quelques-unes des méprises qui étoient échappées à ce sujet aux commentateurs. Le Chevalier de Lo-looz a jugé à propos pour soutenir sa gageure de ne pas en profiter, & c'est la raison pourquoi on voit dans son plan, les pieges appellés par les légionaires *Ceps* & *Lys* représentés d'une maniere toute opposée à la description que César en fait; & même ces aiguillons & chausse-trappes remplir tout l'espace entre la ligne & le fossé perdû, contre toute vraisemblance, & sans que le texte autorise cette extravagance.

Après avoir achevé la description des deux lignes, César expose les raisons qui l'avoient engagé à y ajouter encore au dehors les ouvrages mentionnés. *Quare ad hæc rursus opera addendum Cæsar putavit, quo*

minore numero militum munitiones defendi possent. Ayant ensuite détaillé ces mêmes ouvrages de la maniere qu'on vient de lire, il poursuit: *His rebus perfectis..... pares ejusdem generis munitiones diversas ab his contra exteriorem hostem perfecit. Ce travail fini, il fit faire des ouvrages de la même espece du côté opposé contre l'ennemi du dehors.* Croiroit-on bien que les commentateurs eussent pû rapporter ces paroles *pares eiusdem generis munitiones, des ouvrages de la même espece* aux deux fossés de l'une ou de l'autre ligne & au rempart, & non aux ouvrages dont la description précéde immédiatement? Le goût pour le merveilleux leur ayant fait méconnoître le vrai sens, ils ont pris en conséquence de cette erreur les deux fossés pour ceux de la seule contrevallation, & en ont placé deux semblables à la circonvallation, de même que ce fossé perdû à fond de cuve encore à 400. piés en avant du côté de la campagne. Tout ce que j'ai dit sert à réfuter cette explication; mais comme le Chevalier de Lo-looz s'est mis sur les bancs de ces commentateurs, pour soutenir contre l'opinion même de son héros l'interprêtation de ces mots *pares ejusdem generis munitiones,* je ne saurois me dispenser d'examiner son raisonnement.

Mais je défie le plus clairvoyant de pénétrer dans la dialectique de mon critique, ou de résumer un de ses argumens. Il dispute sur la gradation des travaux de César, que je n'ai pas contestée, & je ne conçois pas la conséquence qu'il en tire, c'est que les mots *pares ejusdem generis munitiones* ne sont pas ici relatifs aux seuls ouvrages de dehors. *Mais*, dit-il, *on parviendra à la fin à convaincre M. G. par la suite de la narration: puisque César dit qu'à la seconde attaque de la ligne de circonvallation,* Romanorum manus tantis munitionibus distinetur, nec facile pluribus locis occurrit, *ce qui signifie que les Romains avoient un si grand développement de lignes à défendre, qu'il leur étoit impossible d'être en force partout. M. G. peut-il ne pas se rendre à l'évidence, & reconnoître enfin que si* pares ejusdem generis munitiones *ne désignent que des chicanes comme il le prétend, il y a le contre sens le plus formel dans son opinion; puisque ces chicanes auroient produit un effet opposé à celui que César dit avoir été défavorable aux Romains?*

Est-il possible de raisonner de cette maniere? si les mots *pares ejusdem generis munitiones* dénotent ici les ouvrages du dehors que César fit faire, s'ensuit-il donc que dans

le reste du récit le terme général de *munitiones* ou de *fortifications* ne puisse être aussi appliqué à d'autres ouvrages. *Munitiones* signifie chez les Latins toutes sortes de travail qui fortifient un poste contre l'attaque de l'ennemi. Le rempart, le fossé qui le borde, aussi bien que celui de cinq piés dans lequel étoient les troncs d'arbres avec leurs branches, précédés de huit rangs de puits & de chausse-trappes, étoient tous ensemble des *munitiones* ou des retranchemens de différentes especes: ainsi si César dit *Romanorum manus tantis munitionibus destinetur, nec facile pluribus locis occurrit:* Les soldats *Romains avoient de si grands retranchemens à défendre qu'ils ne pouvoient être en forçe par tout*, qui trouveroit bien dans ces paroles le contre-sens dont mon critique parle, par la raison que tantôt César avoit donné le nom de *fortifications* ou de *munitiones* à certains ouvrages de dehors.

Le critique après avoir rassemblé inutilement plusieurs passages du récit de César où le terme de *munitiones* signifie généralement des retranchemens, dit bien à la fin, qu'il ne conçoit pas comment on peut soutenir que *pares eiusdem generis munitiones* ne peuvent désigner que les chicanes dont on défendoit les dehors de la ligne. Mais c'est

une opinion des plus absurdes qu'il me prête ici; l'idée ne m'est pas venue de nommer exclusivement *munitiones* les ouvrages du dehors que César fit faire, & je défie tout homme raisonnable d'en trouver des traces dans mon exposé.

Il est au reste évident, si César en conséquence de la mauvaise explication de ces mots de *pares ejusdem generis munitiones*, a fait exécuter indistinctement tous les ouvrages détaillés à sa ligne de circonvallation, qu'il n'en faut pas moins admettre le fossé perdu à 400. pas en avant de la ligne, comme l'ont fait les autres commentateurs. Mon critique frappé peut-être des raisons que j'avois alléguées contre l'existence d'un pareil ouvrage du côté de la campagne, le supprime bien aussi, mais il ne fait pas semblant de s'apperçevoir que cette restriction prouve manifestement le défaut de son interprêtation.

Pour faire sentir au lecteur combien un fossé avancé du côté de la campagne étoit contre toute vraisemblance, j'ai dit qu'il auroit eû audelà de 20000. pas de circonférence. Sachant assez que pour déterminer le développement de ce fossé imaginaire dans tous ses détours possibles, il ne valoit pas la peine de faire le calcul en toute rigueur, car

l'argument ne perdoit rien de sa force, le contour d'un pareil fossé n'eut-il eu que 16000. pas. Mais mon critique d'accord avec moi sur l'absurdité de la supposition d'un semblable fossé, ne laisse pas de faire un calcul long, ennuyeux & inutile pour montrer que j'avois évalué la circonférence de ce prétendu fossé à quelques milliers de pas de plus qu'il ne falloit. Je souscris volontiers au résultat de son calcul, qui prouve tout au plus que mon critique sait calculer, mais qui ne combat pas mon exposé, dont il a promis de faire voir la fausseté.

Comme à ce qu'on voit dans le plan ci-joint, il y avoit autour de ce mont Auxois des hauteurs & des vallons d'un accès & d'un passage très difficile, & qu'il n'étoit pas aussi aisé de travailler en terre qu'il l'est de travailler dans une plaine toute unie, César dit, que non obstant cela, cherchant toujours autant qu'il étoit possible les endroits les plus unis & les plus commodes, & quoique sa ligne de circonvallation fut de 14000. pas, il n'étoit pas moins venu à bout de la mettre dans un bon état de défense contre l'armée de secours, d'y faire le fossé de cinq piés de profondeur, de le remplir d'arbres, de creuser huit rangs de puits en quinconce & de semer par tout de chausse-trappes, tout comme il

l'avoit fait pour sa ligne de contrevallation. *Regiones secutus quam potuit æquissimas pro loci natura, XIV. millia passuum complexus, pares eiusdem generis munitiones, diversas ab his contra exteriorem hostem perfecit.* César exprime les avantages qu'il se promit entre autres de tous ces travaux, *ut ne magna quidem multitudine, si ita accidat, eius discessu, munitionum præsidia circumfundi possent, afin que quelques grandes que fussent les forces de l'ennemi qui pourroient arriver au secours après le départ de la cavalerie de Vercingetorix, elles ne pussent pourtant suffire pour investir de tous côtés ses lignes.* Voilà le véritable sens de la narration de César, dont mon critique n'a eû que des idées fort confuses.

Le plan que j'ai dressé de ces lignes fondé uniquement sur les notions exactes de l'état présent du pays, combinées avec la description de César, éclaircira aussi toutes les circonstances que ce grand homme rapporte sur la maniere dont les Gaulois les attaquerent, & dont ils furent repoussés. Leur armée forte de 240000. hommes d'infanterie & de 8000. de cavalerie commandée par les chefs les plus expérimentés & les plus zélés pour la liberté, arriva devant les retranchemens à peu près la cinquieme semaine après

le départ de la cavalerie de Vercingetorix. Elle occupa d'abord les hauteurs à l'occident du mont Auxois, près de l'endroit nommé Muſſy la Foſſe, & qui s'étendent jusqu'à Lentilly & Grignon. Céſar nomme cette montagne *Collis exterior* pour la diſtinguer des autres hauteurs dont la ligne de circonvallation embraſſoit au moins une partie, & qui étoient plus près d'Aléſia. On lit dans les éditions que ces montagnes étoient à une diſtance de 500. pas des retranchemens des Romains; mais les meilleurs manuſcrits marquent mille pas, ainſi que le traducteur grec huit ſtades, diſtance à la quelle répond auſſi exactement la carte ci-jointe.

Voyez la Plan XV.

Le lendemain toute la cavalerie des Gaulois ſe préſenta en bataille devant cette partie de la circonvallation des Romains qui paſſoit par la plaine, dans ce terrain uni que la Brenne traverſe, entre la montagne qu'ils avoient occupée près de Muſſi la Foſſe & celle où eſt Meneſtreux le Pitois, & où les deux légions de Caninius & d'Antiſtius étoient campées. Différens corps d'archers & de troupes légeres s'étoient avancés avec la cavalerie, à deſſein de la ſeconder pendant le combat. L'infanterie ſe poſta ſur la montagne & ſe cacha autant que le terrain le permettoit.

La joye des Gaulois enfermés ſur le mont Auxois étoit extrême à la vue de toutes ces troupes arrivées à leur ſecours, & qu'ils pouvoient aiſément diſtinguer du haut de leur montagne. Pleins de reconnoiſſance pour l'intérêt que leurs compatriotes prenoient à leur conſervation, ils ne penſoient qu'aux moyens de ſeconder leurs efforts, & de ſe préparer aux vigoureuſes attaques de ces lignes qu'ils devoient néceſſairement perçer, pour ſe délivrer de la triſte néceſſité à laquelle ils étoient réduits.

Céſar de ſon côté ne prit pas moins ſes meſures pour réſiſter à tant de forçes, & fit marcher les cohortes aux poſtes qu'il leur avoit aſſignés. Il lui parut d'abord néceſſaire de faire ſortir des lignes toute ſa cavalerie pour faire tête à celle des Gaulois qui ſembloit le défier. Le combat qui ſe donna en cette occaſion fut des plus opiniâtres, & dura depuis midi jusqu'au ſoir, ſans qu'on eut de part & d'autre de grands avantages. Les eſcadrons des Germains ſe réuniſſant à la fin, & fondant à la fois ſur les Gaulois déciderent la victoire en faveur des Romains. Les troupes légeres furent en grande partie taillées en pieces, & les Romains ayant pourſuivi les Gaulois jusqu'au pied des hauteurs retournerent victorieux dans leurs lignes.

Les troupes répanduës des deux côtés sur les hauteurs voisines avoient pris part à ce combat, qu'elles avoient vû d'enhaut, par de grands cris d'allegresse & d'encouragement. Cependant les Gaulois vaincus ne se découragerent pas.

Le lendemain ils se préparerent à un assaut général. Toute leur armée s'occupa à faire des fascines, des echelles, à ajuster de longues faulx & des crocs pour détruire & arracher les palissades & les défenses du parapet.

La nuit suivante toute l'armée Gauloise sortit du camp & dirigea ses plus grands efforts contre cette partie de la circonvallation qui passoit par la plaine, vis-à-vis de la montagne qu'ils avoient occupée. Vercingetorix excité par les cris de ses compatriotes fit de même une sortie & s'efforça également d'entamer la contrevallation aux endroits où elle ne passoit pas par les montagnes. On fit, des deux côtés des efforts inutiles contre les préparatifs immenses des Romains qui n'étoient nulle part plus redoutables que dans la plaine. Les troupes de secours rebutées du mauvais succès de leur attaque, quitterent l'entreprise à l'aube du jour, & Vercingetorix ayant long temps lutté contre cette triple barriere dont on a lu la description, ne s'opiniâtra pas non plus à pousser sa pointe.

Le mauvais succès de ces assauts fit remarquer aux chefs des Gaulois qu'ils avoient attaqué les retranchemens des Romains précisément aux endroits où ils étoient les plus forts & de la plus grande défense. On envoya donc quelques gens du pays avec des officiers les plus entendus de leur armée pour aller reconnoître les lignes dans toute leur circonférence. Il leur parut probable que dans une enceinte d'une si grande étenduë, & dans un terrain si inégal, il y auroit des endroits plus foibles les uns que les autres. En effet il y en avoit un du côté du Nord à la montagne où étoit assis le camp des deux légions commandées par Caninius & Antistius. Voici comment César décrit cet endroit: *Erat a septentrionibus collis quem propter magnitudinem circuitus, opere circumplecti non potuerant nostri, necessarioque pæne iniquo loco & leniter declivi castra fecerant. Du côté du septentrion, il y avoit une colline, qu'on n'avoit pas renfermée dans les lignes à cause de sa vaste étenduë, de sorte que nos gens étoient dans la nécessité d'asseoir leur camp dans un terrain presqu'entierement désavantageux & sur la pente douce de cette colline.* Nous voyons dans la carte conformément à cette description, que la montagne entre Menestreux, le Pitois & Bussi le

grand, eſt trop vaſte & trop éloignée du mont Auxois, pour qu'il eût été poſſible de faire paſſer les retranchemens au-deſſus de ſon ſommet; que la ligne de circonvallation qui bordoit de ce côté le camp des deux légions, n'ayant par cette raiſon pû être conduite que par la pente de cette montagne, il en réſultoit que l'ennemi, en s'emparant du ſommet devoit la commander, & qu'il joüiroit de l'avantage de faire ſon attaque de haut en bas, avantage qui ne ſeroit pas moins important dans notre maniere de faire la guerre, & qui l'étoit encore plus chez les anciens. *Exiguum loci ad declivitatem faſtigium magnum habet momentum,* dit Céſar: *il ne faut qu'une petite élévation ſur une pente pour être d'une grande conſéquence.* C'eſt donc d'après cette deſcription qu'on voit le développement des lignes dans mon plan. On y obſervera mieux que je ne puis dire, pourquoi Céſar ne pouvoit, ni abandonner cette montagne, ni l'embraſſer entierement.

Sur l'avis d'une pareille aſſiette des lieux, Vergeſillaunus fut détaché à la tête de 60000 Gaulois pour faire l'attaque de ce côté. Quelques éditions ne portent que 55000, mais les bons manuſcrits marquent le nombre que j'ai rapporté: Je ſuis obligé de toucher cette circonſtance ſi peu importante pour repouſ-

ser le reproche que mon critique me fait d'avoir altéré ici le texte. Cet homme qui veut commenter César, ne connoit pas même les bonnes éditions qu'on en a.

Vergasillaunus partit à l'entrée de la nuit & se trouva à l'aube du jour auprès de cette montagne. Il n'y a point de doute que ce ne fut ce vallon près d'Eringe que la carte de Mr. d'Anville ne représente pas si bien que celle de Cassini, dans lequel il cacha ses troupes. Cet endroit est le plus propre à s'y embusquer. Vers le midi il monta la hauteur, & l'attaque commença selon qu'on en étoit convenu. Commius & les autres Généraux se présenterent en même temps en bataille devant leur camp, vis-à-vis des retranchemens de la plaine. Ce fut là où toute la cavalerie Gauloise se déploya. Vercingetorix averti du dessein de ses compatriotes par leurs mouvemens & par leurs cris, ne tarda pas non plus à descendre de sa montagne, avec toutes ses troupes pourvues de tout ce qui étoit nécessaire pour l'assaut.

Le plus fort de l'attaque fut d'abord du côté de la hauteur, où Vergasillaunus avoit mené ses troupes qui étoient l'élite de toute l'armée. La supériorité du terrain secondoit leur extrême valeur, & facilitoit surtout [illegible] moyens de couvrir de fascines les

pieges & les puits, & de combler en peu de temps le fossé. Les efforts qu'elles faisoient déjà pour franchir le rempart, avoient tout le succès possible. Les Romains étant serrés & vivement poussés de ce côté, César envoya à leur secours Labienus à la tête de six cohortes, avec ordre de faire une sortie s'il ne se voyoit pas en état de défendre la ligne.

Vercingetorix ayant également renoncé à l'espérance de forcer les retranchemens de la plaine, s'avisa aussi d'attaquer la contrevallation, aux endroits où elle passoit par les collines; il grimpa à cet effet la hauteur assez escarpée entre Sauvigny & d'Arcey, que César indique par *loca prærupta*. Il alla à l'assaut en désespéré; rien ne l'arrêta, & il arrachait dejà les palissades pour monter au parapet. César averti du risque que ses retranchemens couroient d'être emportés de ce côté, y détacha d'abord le jeune Brutus avec six cohortes, & un de ses Lieutenans Fabius avec sept autres. Il survint lui même avec des troupes fraiches, & à peine parvint-il à rétablir le combat. Quittant bientôt ce poste pour voler ensuite au secours de Labienus, il fit sortir hors des lignes une grande partie de la cavalerie, & lui ordonna de tomber à dos des Gaulois, qui sous les ordres de Vergasillaunus faisoient toujours des

prodiges de valeur. En jettant les yeux sur la carte on trouvera que ce ne pouvoit être que par le vallon près de Sauvigny où cette cavalerie avoit débouché pour gagner la hauteur du côté de Bussy le grand, & pour prendre de cette maniere les Gaulois à dos.

Labienus s'étant soutenû avec une peine infinie contre les efforts de Vergasillaunus, réussit en fin à attirer successivement à son poste jusqu'à trente huit cohortes, auxquelles l'inaction de Commius permit d'abandonner les retranchemens de la plaine pour venir à son secours. J'ai débrouillé dans mes mémoires d'une maniere qui ne laisse aucun doute, cette circonstance qui n'est pas énoncée dans le texte. Rassuré par ce renfort considérable, Labienus prit le parti de sortir lui même de ses lignes, & de se présenter aux Gaulois l'épée à la main. Le combat fut des plus sanglans & des plus opiniâtres. César y survint en personne avec de nouveaux renforts, mais ce ne fut que la cavalerie qui décida l'affaire, en se jettant sur les derrieres des troupes de Vergasillaunus. Elles prirent pour lors la fuite & laisserent César maître de tourner toutes ses forces contre Vercingetorix. Mais ce malheureux Général remarquant la défaite de Vergasillaunus, ne put plus se flatter de résister seul

aux Romains. Il fit sa retraite & se rendit ensuite au vainqueur.

César dut sa victoire autant à la mauvaise conduite des Gaulois qu'à la valeur de ses troupes & à la bonté de ses lignes. Commius resta avec 180000 hommes simple spectateur des combats, & ne tenta rien pour faire diversion à l'ennemi. S'il avoit formé une attaque semblable à celle de Vergasillaunus du côté du mont Druaux, & s'il avoit employé une autre partie de ses troupes à donner l'assaut aux retranchemens de la plaine, César n'auroit pû ramasser toutes ses forces, pour faire tête aux efforts de Vercingetorix, & de Vergasillaunus. On voit par son récit, qu'il avoit rassemblé presque toute son armée sur les deux montagnes que ces deux Gaulois attaquerent, & que quoiqu'il y employât presque toute son armée, il courut risque d'être forcé, & de voir ses retranchemens emportés. Comment se seroit-il tiré d'affaires si Commius eut formé & exécuté deux autres attaques avec le grand nombre de troupes, qu'il avoit à ses ordres?

Le détail de ce blocus d'Alésia & les circonstances de l'attaque & de la défense de ces lignes sont très remarquables, & propres en tout temps à servir d'instruction aux mili-

litai-

litaires. Mais un plan de la façon du Chevalier de Lo-looz, & son raisonnement vague & mal combiné en feroient perdre tout le fruit. C'est le comble de la présomtion que d'écrire sur des matieres d'antiquité, lorsqu'on n'entend ni la langue ni les usages des anciens.

CHAPITRE IX.

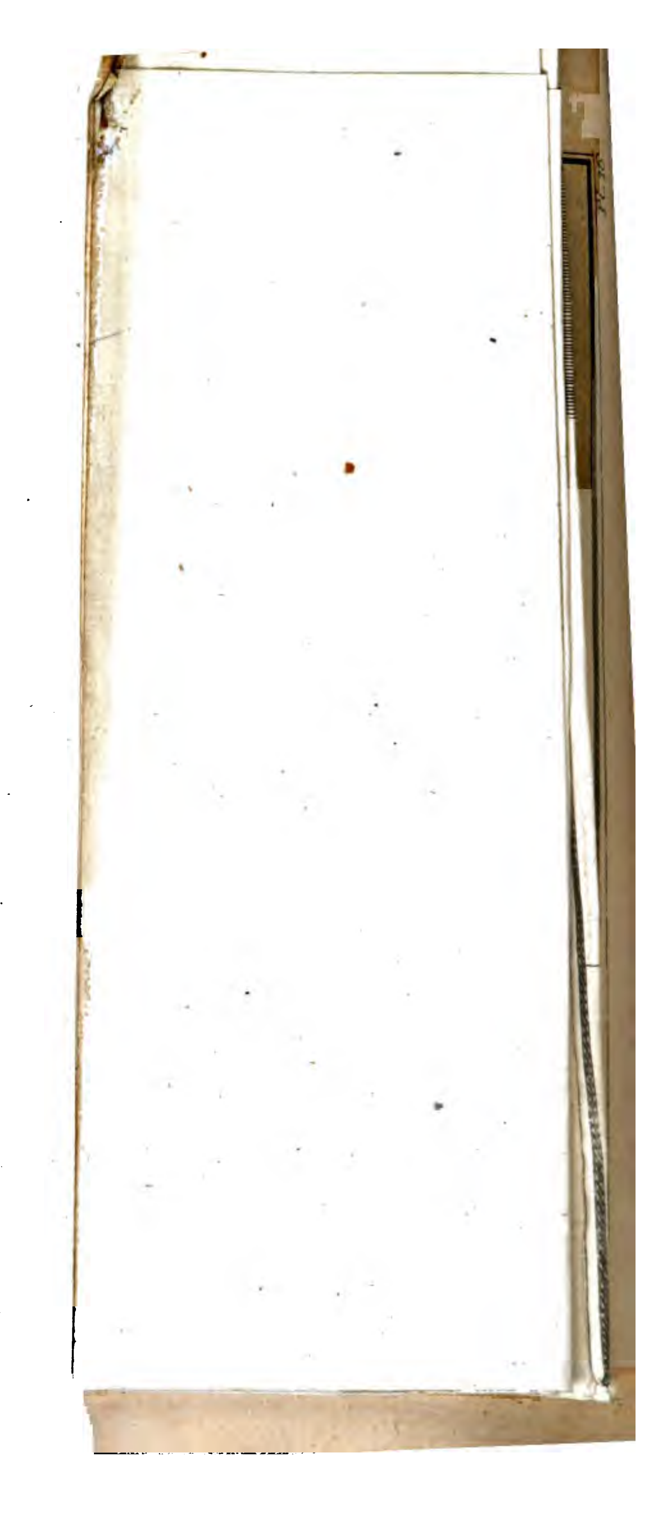
Des Pas Romains.

p. 67. &c.

Mon critique parle des pas Romains, comme un homme qui ne fait que commençer à lire les anciens auteurs, & à qui les objets les plus ordinaires paroissent nouveaux. *Cent fois*, dit-il, *je me suis repenti d'avoir entrepris ma nouvelle traduction de César, d'autant plus que je me trouve très souvent dans la nécessité de rejetter les opinions des tacticiens qui m'ont précédé. Il y en a qui prétendent que les pas dont parle César dans le détail des ouvrages d'Alésie sont des pas militaires de 30. pouces & non pas des pas Géométriques de 5. piés Romains.* Je défie le Chevalier de me citer un seul tacticien & auteur raisonnable, qui ait confondu comme il le prétend, le pas de 30. pouces avec le pas géometrique. Ayant lû quelque part que les anciens

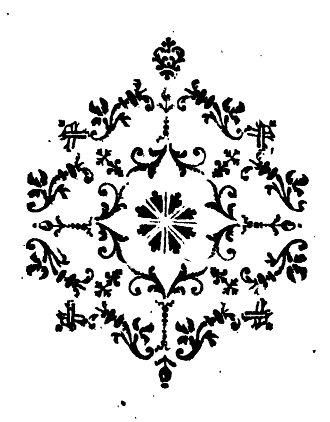
Géometres avoient établi une différence entre le pas commun, nommé ſimplement *gradus* par Frontin & par les arpenteurs, & le pas géometrique, & qu'il y avoit trois eſpeces différentes de chacune de ces meſures, il a gratuitement ſuppoſé des auteurs, qui ont pris l'une pour l'autre. Mais quel ecrivain eſt aſſez peu verſé dans les écrits des anciens, pour ne pas avoir remarqué en cent occaſions, que le terme *paſſus* employé comme meſure itinéraire ou géographique, ne ſignifie jamais le pas commun. Mon critique n'avoit certainement pas beſoin de réciter ſa leçon du rayon total de la contrevallation & de ſa proportion à la circonférence, pour prouver que 11000. pas n'en ſont pas 6500. Cette preuve eſt très ſuperflue & n'en vaut pas nombre d'autres que préſentent les diſtances des lieux marquées ſi ſouvent dans les commentaires de Céſar, vérifiées par la Géographie moderne, & confirmées par d'anciens auteurs, par les Itineraires & les Milliaires, qui nous reſtent encore de ce temps. Ce n'eſt certainement pas Végéce, comme le dit mon ſavant, qui répand le plus de jour ſur la longueur des pas Romains. On n'étoit pas d'accord ſur l'exacte grandeur du pied Romain relativement au nôtre, mais perſonne n'a douté que les *paſſus* de Cé-





ne revinssent à cinq de ces piés Ro-
ins.

Je ne suis pas fâché de voir mon Cheva-
plaider la cause de César, sur le repro-
qu'on lui fait d'avoir fait mourir le bra-
Vercingetorix après l'avoir mené en pag. 70.
omphe. Il paroit pourtant que, si c'é-
t un ancien usage que de donner la mort
un Roi vaincu & prisonnier, cet usage
n est pas moins barbare & cruel, & que
sar avoit assez de pouvoir pour s'en écar-
. Il est au reste vraisemblable que Dion
ssius n'auroit pas avancé ce fait sans en
oir de bons garans.



CHAPITRE X.

De la Bataille de César contre Labienus.

pag. 72.

Hirt. de Bel. Afric. Ch. 12. &c.

J'avois entrepris dans mes mémoires d'expliquer le récit que Hirtius fait d'une premiere affaire de César avec Labienus, arrivée d'abord après son débarquement en Afrique. Dion Cassius qui la rapporte aussi, dit que César y fut battû & qu'il perdit beaucoup de monde. On est presque tenté de soupçonner Hirtius souvent trop zélé partisan de la gloire de César, d'avoir cherché à déguiser les circonstances de cette défaite, & de mettre sur le compte de sa partialité l'obscurité ou plutôt le laconisme de sa narration. Il est du moins certain que César, ainsi que le dit Dion, se trouva inopinément dans un danger éminent, qu'il fut réduit à de grandes extrémités, & qu'il eût besoin de tout son savoir faire pour s'en tirer.

Hist. XLIII. 2.

Hirtius en rapportant les manœuvres que César fit faire à ses troupes, & auxquelles il prétend qu'il dut son salut, n'explique pas, de quelle maniere ces manœuvres extraordinaires furent exécutées. J'osois y suppléer par des conjectures, toute fois en les fondant sur des combinaisons que le texte au-

torisoit, & sur des notions qu'on a de la tactique des anciens Romains. Le Chevalier de Lo-looz me reproche fort aigrement la hardiesse que j'ai eue en cette occasion; mais lorsqu'il imagine lui-même un ordre de bataille, différent du mien, il n'ajoute pas seulement comme moi au texte, mais il y contredit, & s'en écarte entierement, ce que je ne fais pas.

Je présenterai au lecteur la narration de Hirtius, pour le mettre en état de juger de notre différent. Mon critique l'a paraphrasé à sa maniere, en fourrant dans sa paraphrasé ses conjectures & ses fausses interprêtations. Il est à souhaiter pour le bien de la litterature militaire, que cet auteur n'exécute pas le projet de paraphraser dans ce goût les commentaires de César. Rien ne feroit plus de tort au progrès des connoissances dans l'art de la guerre des anciens, que l'existence d'un pareil ouvrage.

Voici les paroles de Hirtius rendues en françois aussi fidellement qu'il a été possible *).

„César n'étoit encore qu'à environ trois „mille pas de son camp, lorsque ses patrouil„les & les cavaliers de son avantgarde vin-

*) *Cap. XII. Bel. Afr. Interim, quum iam Cæsar progressus esset a castris circiter millia pas-*

„rent lui annoncer, que ce n'étoit pas de „fort loin qu'ils avoient vû les troupes de „l'ennemi. En effet on vit s'élever au mo„ment même une épaisse poussiere. La cho„se n'étant donc pas douteuse, César expé„dia ses ordres au camp pour en faire ve„nir promtement toute la cavalerie, qui „pour lors n'étoit pas bien considerable, „ainsi que les archers, dont il n'y avoit qu'un „petit nombre qui l'avoit suivi. Ayant en„suite ordonné à ses légions de se ranger en „bataille & de le suivre au petit pas, il prit „les devant avec une petite troupe. D'aussi „loin qu'il apperçût l'ennemi, il fit mettre „le casque en tête à ses soldats, & se pré„para au combat. Il n'avoit alors que

---

suum III, per speculatores & antecessores equites nunciatur ei, copias hostium haud longe ab sese visas. Et hercule cum eo nuntio pulvis ingens conspici coeptus est. Hac re cognita, Cæsar celeriter iubet equitatum universum, cujus copiam habuit in præsentia non magnam & sagittarios, quorum parvus numerus ex castris exierat, arcessi, atque ordinatim signa se leniter consequi: ipse antecedere cum paucis armatis. Jamque quum procul hostis conspici posset, milites in campo jubet galeari, & ad pugnam pa-

„trente cohortes, quatre cens chevaux & „150. archers.„

Ici la narration de Hirtius est assez claire & suivie. César, étant sorti du camp avec trente cohortes dans le dessein de fourager, & sans s'attendre à avoir l'ennemi sur les bras, n'étoit accompagné que de 400. cavaliers & de 150. archers. Mais ayant des avis sûrs de l'approche des ennemis, il fit incessamment venir du camp toute la cavalerie *Equitatum universum* & ses archers. Il y avoit 2000. chevaux d'embarqués en Sicile, & tous ses transports étoient arrivés. Je ne sais pas pourquoi le Chevalier de Lolooz veut que cet ordre arriva trop tard au camp, & que cette cavalerie ayant trouvé la campagne remplie d'ennemis ne put pénétrer jusqu'à l'armée. On voit cependant par le récit de Hirtius, que César ayant placé sa cavalerie aux aîles de l'infanterie, il lui ordonna de s'étendre, autant qu'il étoit possible, pour empêcher celle de l'ennemi d'envelopper sa ligne. Deux cens cavaliers qui auroient été à chaque aîle selon le Chevalier, auroient été peu en état de remplir l'intention de César, ou de faire avec l'infanterie

---

rari: quorum numerus fuit cohortium XXX. cum equitibus CD. & sagittariis CL.

les différentes attaques dont il est parlé dans la suite. La raison qui fait douter mon critique de l'arrivée de cette cavalerie est au reste bien frivole. César dépêcha ses ordres au camp, dès le moment que ses avant-coureurs l'avertirent qu'ils avoient vû l'ennemi de loin. Celui-ci s'avança ensuite à petit pas & en ordre de bataille. Est-il donc incroyable qu'une troupe à cheval qui n'avoit qu'une petite lieue du camp au champ de bataille, ait pû joindre les légions dans cet intervalle de temps? Et, quand même Labienus se seroit trouvé avant leur arrivée en présence de César, comment 1600. de ces cavaliers, dont Hirtius dit, que trente avoient fait fuir deux mille Numides, n'auroient ils pas aisément percé l'enceinte assez mince que ceux-ci avoient formée autour de l'armée.

La singuliere variation des manuscrits au sujet des chiffres qui indiquent ici le nombre des cavaliers & des archers, m'avoit fait croire que c'étoit par une méprise des copistes, qu'on lisoit quatre cens au lieu de quatorze cens cavaliers. Mais on n'a pas besoin de cette correction pour rendre à la narration de Hirtius le mérite de la vraisemblance. Le nombre rapporté par l'auteur ne regarde que les cavaliers & les archers qui

avoient été d'abord avec César, avant que l'avis de l'approche de Labienus le déterminât à faire venir le reste qu'il avoit laissé au camp. Mon critique fait encore parade de certaine anecdote de huit cens autres chevaux arrivés avec le second transport, mais, comme il n'y a que lui seul qui en fasse mention, & seulement à dessein de me contredire, je me crois en droit de la rejetter. Au reste en éclaircissant cette circonstance de 2000. chevaux présens à l'action, au lieu de 400 comme le prétend mon critique, on contribue beaucoup à l'intelligence du récit de l'auteur. pag. 91.

L'autre observation sur ce passage de Hirtius regarde le sens de ces paroles, *atque ordinatim signa se leniter consequi (iubet)* que mon critique traduit, *& ayant donné ordre à ses légions de continuer la marche par cohorte de front.* Il est clair que le Chevalier n'a pas approfondi le sens attaché par les anciens auteurs dans les récits militaires au mot *ordo*. J'ai prouvé dans mes mémoires sur la guerre d'Espagne que la légion étant rangée dans la vieille milice par manipules, on donnoit aux manipules de chaque classe rangés en une ligne le nom d'*ordines*. L'armée s'avançoit *ordinatim*, lorsque rangée en bataille, elle marchoit à

l'ennemi. L'ordonnance par cohortes ayant prévalu dans la ſuite ſur celle des manipules, on continua à dénoter le rang, qu'avoient les cohortes entre elles & les centuries dans les cohortes, par le terme *ordo*. *Primi ordines, & primorum ordinum ductores* étoient conſtamment les ſix centurions de la premiere cohorte. Indépendamment de cette façon de s'exprimer, on ſe ſervoit auſſi en parlant de l'ordonnance d'une armée, du terme *ordines*, pour exprimer le nombre des rangs ou la profondeur de troupes rangées en bataille.

Lib. XXX. 34. *Denſi* & *denſati ordines*, termes que Tite

XXXIII. 28. Live employe ſouvent, dénotoient toujours une troupe rangée ſur beaucoup de profon-

XXXV. 5. deur; par *rari ordines* on indiquoit le con-

Lib. IX. 27. traire. *Dextra pars*, dit Tite Live, *qua & Samnites, raris ordinibus, aut ad circumeundos hoſtes, aut ne ipſi circumirentur, conſtiterant, latius patefacta ſtetit. La droite où étoient auſſi les Samnites, ſe préſenta ſur peu de rangs, mais avoit d'autant plus de front, ſoit pour être en état d'envelopper l'ennemi, ſoit pour empêcher qu'elle ne le fut elle même.* A l'occaſion de la bataille contre Antiochus près de Thiatire, Tite Live dit que l'armée de ce Roi

L. XXXVII 40. étoit rangée en trente deux rangs: *a fronte introrſus in duos & triginta ordines arma-*

torum acies patebat. On voit ſurtout le ſens de ces termes employés dans la deſcription des ordonnances des troupes, clairement déterminé à l'endroit où Tite Live expoſe les deux diſpoſitions de bataille du Conſul Quintius Flaminius & du Roi Philippe *).

Si Hirtius dit donc *atque ordinatim ſigna ſe leniter conſequi iubet*, il eſt évident après ces éclairciſſemens, que le mot *ordinatim* au lieu d'être relatif à la marche d'une colonne ſur une cohorte, ou ſur une demi cohorte de front, dénote plutôt celle d'une troupe rangée en bataille, (il n'importe que ce ſoit en une ou en pluſieurs lignes,) qui s'avança par ſes rangs ou, comme on dit, en front de bandiere.

Les circonſtances ne confirment pas moins cette explication. Céſar ſortoit de ſon camp, marchant en colonne comme de coutume. Mais il ordonna aux cohortes ſur l'avis de l'approche de l'ennemi de s'avancer *ordinatim.* C'eſt donc une maniere de marcher différente de celle qu'on avoit obſervée jusqu'alors; au lieu que ſi le ſens que mon

*) *Simul ne facile perrumperetur acies, dimidium de fronte demtum, introrſus porrectis ordinibus dupplicat, ut longa potius quam lata acies eſſet. Simul & denſari ordines juſſit, ut vir viro, arma armis iungerentur.*

critique y attache, étoit le véritable, on n'y auroit rien changé. On remarquera qu'on s'avança par une belle & large plaine, où rien ne s'opposoit à ce nouvel ordre de marche que les circonstances rendirent assez nécessaire. Si Hirtius dit dans la suite que les armées étant en présence, César avoit disposé la sienne sur une seule ligne, mon critique a tort d'en tirer la conséquence, que ce ne fut que dans ce moment que César déploya ses cohortes. Il auroit été sans doute bien dangereux de faire ces évolutions si près de la cavalerie leste & entreprenante de Labienus; & ne paroit-il pas plus vraisemblable, que César s'étant avancé d'abord sur trois lignes, comme c'étoit l'usage qu'il suivoit presque toujours dans ses ordres de bataille, il jugea à propos en cette occasion de ne mettre toutes ses cohortes que sur une seule ligne? *Interim Cæsar aciem dirigit simplicem.*

Le but que je me suis proposé dans ces discussions, est autant d'éclaircir quelques articles de mes mémoires, que de me défendre contre l'amére & violente critique du Chevalier de Lo-looz. Mais que répondrai-je à un homme qui bien qu'il se pare des grands principes de la tactique des Romains, ignore jusqu'aux premiers élémens de la forma-

tion de la légion? Ceux qui ont un peu lu les auteurs militaires, ſavent que la légion étoit formée de dix cohortes, chaque cohorte de trois manipules, & chaque manipule de deux centuries. *In legione ſunt centuriæ ſexaginta, manipuli triginta, cohortes decem.* C'eſt le paſſage connu qu'Aulugelle cite de Cincius Alimentus, & qu'on voit ſi ſouvent répété par les auteurs modernes. Du temps de Polybe c'étoient les trois manipules des Haſtaires des Princes & des Triaires qui formoient la cohorte, & les Velites étoient attribués en portions égales à chacun de ces manipules. Tous les autres auteurs ſur ce ſujet ſont d'accord, & font plus d'une fois mention des ſix centurions de chaque cohorte, dont ceux qui étoient dans la premiere, étoient *ſex primorum ordinum centuriones.* J'ai même aſſez montré dans mes obſervations ſur la guerre d'Eſpagne, quelle influence cette diviſion originaire & fondamentale de la légion avoit ſur la maniere de la mettre en bataille & dans toute ſon ordonnance; & cependant mon critique avance hardiment que l'explication qu'il fait du mot *cohortatim ſe concilie avec le code Romain ſous Céſar. Car on ſait que la cohorte ſe diviſoit en quatre centuries, & chaque centurie ſe ſubdiviſoit en décuries &c.,*

à peu près comme l'on a établi des divisions, des pelotons & des sections dans les bataillons modernes. N'y a-t-il pas dans ces paroles l'aveu le plus formel d'une ignorance incroyable des premiers principes de l'ordonnance de la légion? Et c'est cet homme qui entreprend de faire des commentaires sur César, qui s'érige en critique d'ouvrages dans lesquels on traite d'antiquités militaires, & qui ne parle que de ce qui est sublime dans l'art de la guerre des anciens. Mais je continuerai l'exposé du texte de Hirtius. Voici comme il poursuit sa narration *).

„Les ennemis cependant commandés par „Labienus & par les deux Pacidius formerent de leurs troupes une ligne de grande „étenduë & sans intervalles, composée non „d'infanterie mais de cavalerie mêlée de Numides armés à la légere & de gens de trait. „Cette ligne étoit d'ailleurs si serrée, que de „loin les soldats de César crurent qu'elle n'é-

*) *Ch. XIII. Hostes interim, quorum dux erat Labienus & duo Pacidii, aciem dirigunt mirabili longitudine, non peditum, sed equitum confertam: & inter eos levis armaturæ Numidas, & Sagittarios pedes interposuerant: & ita condensaverant, ut procul Cæsariani pedestres*

„toit formée que de l'infanterie. La droite „& la gauche étoient renforcées d'un grand „nombre d'escadrons. César rangea ses trou- „pes aussi bien qu'il le put, à cause de leur „petit nombre sur une seule ligne. Il jetta „en avant ses archers, & plaça aux deux aî- „les sa cavalerie, à qui il recommanda sur- „tout de prendre bien garde à ne pas se lais- „ser envelopper par la nombreuse cavalerie „des ennemis. Car il s'attendoit à se battre „en bataille rangée contre l'infanterie.

Hirtius décrit ici assez clairement la disposition des troupes de Labienus, & mon critique me fait grace sur l'explication que j'en ai donnée; mais il n'est pas si indulgent sur la disposition des troupes de César. *Equites* dit Hirtius, *dextro sinistroque cornu opponit*. Il m'avoit parû que l'expression d'*opponit* relative aux mots *dextro sini-*

---

copias arbitrarentur, & dextrum ac sinistrum cornu magnis equitum copiis firmaverant. Interim Cæsar aciem dirigit simplicem, ut poterat, propter paucitatem, Sagittarios ante aciem constituit: equites dextro sinistroque cornu opponit: & ita præcipit, ut providerent, ne multitudine equitatus hostium circumvenirentur: existimabat enim se cum pedestribus copiis acie instructa dimicaturum.

ſtroque cornu, à ſa droite & à ſa gauche indiquoit l'emplacement de la cavalerie par lequel elle faiſoit front aux flancs, en s'étendant en ligne oblique devant l'une & l'autre aîle, pour les couvrir de cette maniere: Le Chevalier de Lo-looz ſe recrie avec raiſon contre cette poſition de la cavalerie en marteau telle quelle étoit rendue dans le plan, comme dangereuſe & abſurde, vû qu'en couvrant les flancs de l'infanterie elle auroit eu en revanche les ſiens en l'air. Pour rémédier à cet inconvénient, il a cru ne pas moins rendre le ſens de l'expreſſion latine, en diſant que la cavalerie de Céſar étoit diſpoſée en crochet, en arriere de chaque aîle.

Mais tout ce rafinement eſt ſuperflu & inutile, & je reconnois maintenant, que Hirtius dit ſimplement que Céſar plaça ſa cavalerie aux aîles ſur le même front que l'infanterie, comme c'étoit la coutume. Mon critique a beau dire qu'il auroit alors déſigné cette poſition ordinaire de la cavalerie par *collocavit* ou *poſuit*, & que le terme *opponit* annonce une diſpoſition en potence ou une oblique en arriere. Rien n'eſt plus faux que cette aſſertion. Hirtius ſe ſert plus d'une fois du même terme en détaillant l'ordre
Ch. 58. de bataille de Scipion près d'Uzita. *Eidem autem oppido ad dextrum latus eius cornu*

erat

erat oppositum & il dit peu avant en parlant de la cavalerie Numide & de la plus grande partie de l'infanterie légere: *præterea Numidas, levisque armaturæ infinitam multitudinem ad dextram partem suæ aciei opposuerat:* Il n'y étoit certainement pas question de crochet ni d'une ligne oblique. César même se sert de cette expression & de celle d'*objicere* qui est synonime en plusieurs endroits, sans y attacher la signification du crochet ou d'une oblique, comme mon critique l'assure. Hirtius dit donc ici en termes fort clairs, que César voyant l'ennemi s'avancer en bataille & croyant que ce n'étoit que l'infanterie seule qui étoit au centre, rangea de même ses cohortes au centre, & mit sa cavalerie aux aîles pour l'opposer à celle de l'ennemi. *Equites dextro sinistroque cornu opponit.*

Mon critique arrange d'après le sens imaginaire qu'il donne à ce mot presque tout son ordre de bataille, & veut par conséquent que la cavalerie ne fut ainsi disposée en crochet que pour rester sur la défensive. Mais se voyant géné parceque Hirtius ajoute: *existimabat enim se cum pedestribus copiis acie instructa dimicaturum.* Il s'avise de traduire ces mots de la maniere suivante: *Il se proposoit d'engager l'action & de por-*

ter les coups décisifs avec la seule infanterie. Lorsqu'on traduit un auteur, du moins devroit-on connoître un peu la propriété de la langue dans laquelle il a écrit; mais ne haussera-t-on pas les épaules, en lisant dans la note de mon critique: *Un Général engage l'action avec son infanterie; il l'engage contre celle de l'ennemi. Dans le premier cas on dira cum suis peditibus; dans le second on dira contra ou adversus pedites inimicos?* Tant soit peu de lecture des livres latins auroit suffi pour lui enseigner que le verbe *dimicare* ne se construit jamais autrement qu'avec la préposition *cum* pour dénoter *se battre contre quelqu'un*, & que ce seroit un solécisme de dire *dimicare cum suis peditibus*, pour *engager une action avec son infanterie contre celle de l'ennemi.* Pour justifier ma remarque j'ajoute ici quelques passages des meilleurs auteurs latins, qui montrent évidemment le véritable employ & le sens de cette phrase latine *). *On ne doit pas regarder*, dit bien mon savant critique,

*) *Cic. de nat. D. II. 6. Quum A. Postumius Dictator cum Octavio Mamilio prælio dimicaret. Cic. de off. I. 8. Cum Latinis Sabinis de imperio dimicabatur. Tite Live L. XXV. 6. Hostis est datus cum quo dimicantes aut vitam semel aut ignominiam finirent. Plin. IX. 46. At cum cuniculis atrox dimicatio.*

cette dissertation comme scholastique, car il est d'autant plus essentiel de déterminer le vrai sens de l'expression latine, que ce passage doit répandre beaucoup de jour sur cette bataille dont la relation est très laconique dans le texte. Sans doute le vrai sens du mot latin répand beaucoup du jour sur le texte; mais ce jour n'est pas fort avantageux à l'ordre de bataille que le Chevalier a imaginé. Poursuivons l'analyse de la narration de Hirtius *).

„Tandis qu'on étoit de part & d'autre „à se regarder & que César ne faisoit aucun „mouvement, voyant bien que pour faire „face avec le peu da monde qu'il avoit, à la „nombreuse armée de l'ennemi, il avoit be„soin de plus d'addresse que de forces, tout „à coup la cavalerie ennemie se déploya & „s'élargit, elle embrassa déja les collines, „força les escadrons de César à s'éclaircir & „se prépara à les envelopper. Les cavaliers

*) *Ch. XIV. Quum utrimque exspectatio fieret, neque Cæsar se moveret; & cum suorum paucitate contra magnam vim hostium artificiis magis quam viribus, decernendum videret; subito adversariorum equitatus sese extendere, & in latitudinem promovere, collesque complecti, & Cæsaris equitatum extenuare, simulque ad*

„de César se maintinrent avec peine contre „cette multitude. En attendant les deux „corps de bataille s'ébranlant aussi pour en „venir aux mains, on vit soudainement sor- „tir de la ligne épaisse de l'ennemi, ces Nu- „mides armés à la légere à pied & à chèval, „& accabler de traits les soldats légionaires. „Ceux-ci les chargeant alors avec impétuo- „sité, les cavaliers s'enfuirent, tandis que „les fantassins tinrent bon, afin de donner „le temps aux cavaliers de revenir à toute „bride à la charge & de les secourir."

Hirtius peint ici d'une maniere vive & sensible les premiers mouvemens & l'action des deux armées. Il dit que la cavalerie de Labienus qui avoit été surtout très nombreuse aux aîles, commença à se dévélopper & à prolonger toujours la ligne dans le dessein

---

circumeundum comparare se coeperunt. Cæsariani equites eorum multitudinem ægre sustinebant. Acies interim mediæ quum concurrere conarentur, subito ex condensis turmis pedites Numidæ levis armaturæ cum equitibus procurrerant, & inter legionarios milites iacula conjiciunt. Hic quum Cæsariani in eos impetum fecissent; illorum equites refugiebant: pedites interim resistebant, dum equites, rursus cursu renouato, pedibus suis succurrerent.

de déborder & d'envelopper l'armée de César. La cavalerie de celui-ci en conséquence des ordres qu'elle avoit reçus d'empêcher autant qu'il étoit possible qu'on ne la tournât, tacha aussi de s'étendre sur ses flancs, à mesure que l'ennemi se développoit: mais étant en petit nombre, il en arriva nécessairement, qu'elle ne forma qu'une ligne bien mince & à grands intervalles, & qu'elle fut pourtant à la fin débordée. Hirtius exprime cette circonstance par *Cæsaris equitatum extenuare coeperunt, ils forçerent la cavalerie de César à s'éclaircir,* à devenir mince, à s'exténuer. *Simulque,* ajoute-t-il, *ad circumeundum comparare, ils se mirent en même temps en train de la tourner.* Il faut être bien entêté de ses préjugés, pour ne pas voir qu'une cavalerie qui s'étend par son flanc pour prolonger la ligne vis-à-vis de celle de l'ennemi, n'a pas formé des crochets en arriere, ni des lignes obliques, comme le Chevalier se l'est fortement persuadé. Il paroit pourtant qu'ayant senti la conséquence qu'on tireroit de l'expression latine contre son crochet, il a crû l'éluder en rendant les mots *extenuare coeperunt,* par *la cavalerie de César se trouva très pressée par cette manœuvre.* Mais ce n'est pas dans des versions arbitraires qu'un lecteur sensé cher-

che la vérité des faits de guerre que les anciens auteurs nous ont transmis. Hirtius continue *).

„ Dans ce nouveau genre de combat César s'apperçut que ses soldats, en s'élançant „ sur l'ennemi rompoient leurs rangs, & „ qu'en s'écartant de la ligne pour poursuivre „ les Cavaliers, ils prétoient le flanc aux plus „ proches des Numides, dont les traits les „ blessoient, au lieu que les cavaliers évitoient aisément par leur vitesse les *Pilons* „ des légionaires. Il défendit aux soldats, „ en faisant passer l'ordre de rang en rang, „ de s'écarter au delà de quatre piés du front „ de la ligne. La cavalerie de Labienus fiere „ du nombre, tacha toujours de son côté „ d'envelopper celle de César, & comme „ celle-ci n'étoit pas nombreuse, qu'elle étoit „ harassée, ayant tant d'ennemis sur les bras,

*) *Ch. XV. Cæsar novo genere pugnæ oblato, quum animadverteret, ordines suorum in procurrendo turbari (pedites enim, dum equites longins ab signis persequuntur, latere nudato, a proximis, jaculis vulnerabantur, equites autem hostium, pilum militis cursu facile vitabant) edicit per ordines ne quis miles ab signis IV. pedes longius procederet. Equitatus interim Labieni suorum multitudine confisus Cæsaris paucitatem*

„& que beaucoup de ſes chevaux étoient „bleſſés, elle perdit peu à peu du terrain, „& l'ennemi la preſſa de plus en plus. Ainſi „dans un inſtant les légionaires ſe trouvant „enveloppés par la cavalerie ennemie, les „troupes de Céſar ſe virent réduites à ne „former qu'une ſeule maſſe, & à ſe battre „toutes reſſerrées dans une enceinte très „étroite."

Hirtius expoſe ici, avec aſſez de clarté, la maniere dont les troupes de Labienus firent leurs attaques, & comment ce Général tira parti de ſa nombreuſe cavalerie pour envelopper l'armée de Céſar. Celle-ci étant entierement entourée fut obligée de faire face de tous côtés. Hirtius rapporte dans le chapitre ſuivant des paroles addreſſées par Labienus à un ſoldat de la dixieme légion, dont l'objet étoit d'intimider les troupes, & la réponſe fière du ce légionaire. Mais comme cet épiſode ne fait rien au ſujet, on l'omettra.

---

circumire conatur. Equites Juliani pauci, multitudine hoſtium defeſſi, equis convulneratis, paulatim cedere, hoſtis magis magisque inſtare. Ita puncto temporis, omnibus legionariis ab hoſtium equitatu circumventis, Cæſarisque copiis in orbem compulſis, intra cancellos omnes conjecti pugnare cogebantur.

Il dit à la fin de ce chapitre: *) „Cependant „tous les esprits étoient effrayés, sur tout les „nouvelles recrues. Tous avoient les yeux „sur César & ne firent plus rien qu'esquiver „les traits des ennemis." Il poursuit sa narration:

„César ayant pénétré le dessein de l'en„nemi ordonna à ses troupes de prolonger „la ligne autant qu'il leur seroit possible, „& aux Cohortes de faire alternativement „un demi tour, de façon que l'une se trou„vât derriere, & l'autre devant les enseignes. „Il sépara donc avec sa droite & avec sa gau„che l'enceinte de l'ennemi par le milieu, & „l'ayant ainsi divisée, il la chargea avec sa „cavalerie en dedans & avec l'Infanterie,

---

*) *Ch. XVI......... Omnium tamen animi in terrorem conjecti, & maxime tironum, circumspicere Cæsarem, neque amplius facere, nisi hostium iacula vitare.*

Cap. XVII. Cæsar interim, consilio hostium cognito, iubet aciem in longitudinem quam maximam porrigi, & alternis conversis cohortibus, ut una post alteram ante signa tenderet: Ita coronam hostium dextro sinistroque cornu mediam dividit; & unam partem ab altera exclusam, equitibus intrinsecus adortus, cum peditatu telis conjectis in fugam vertit: neque longius progres-

„ qui mit l'ennemi en déroute à coups de „ *Pilons*. Mais ne s'avançant pas fort loin „ de crainte de quelque embuſcade, il re- „ vint ſur ſes pas joindre les ſiens. L'autre „ partie de ſa cavalerie & de ſon infanterie „ en fit autant. Après cet exploit, & ayant „ repouſſé & fort maltraité l'ennemi, il re- „ prit le chemin de ſon camp, en ne chan- „ geant rien dans ſa diſpoſition."

C'eſt dommage que l'auteur, après avoir conduit ſa narration avec aſſez de détail & de clarté jusqu'au dénouement, devienne tout à coup ſi laconique, & qu'il renferme en ſi peu de mots, le récit de pluſieurs manœuvres toutes également intéreſſantes & difficiles. Qu'on ſe repréſente principalement les trente cohortes de Céſar rangées ſur une ſeule ligne, attaquées & preſſées vivement, & presque entierement enveloppées; & que l'on ſe figure en même temps cette ligne qui étend ſon front en préſence de l'ennemi au point de rompre & de couper par le milieu l'enceinte que ſa nombreuſe

ſus, veritus inſidias, ſe ad ſuòs recipit. Idem altera pars equitum peditumque Cæſaris facit. His rebus geſtis, ac procul hoſtibus repulſis convulneratisque, ad ſua præſidia ſeſe, ſicut erat inſtructus, recipere coepit.

cavalerie avoit formée autour d'elle: Qu'on réflechiſſe enſuite aux autres manœuvres de l'infanterie & de la cavalerie exécutées ſelon Hirtius après cette extenſion de front, & on avouera, qu'il y a du merveilleux & de l'extraordinaire dans tout ce-ci. L'auteur en ne marquant pas de quelle maniere & par quelles évolutions, on vint à bout de ces grands changemens de la ligne, ouvre un vaſte champ aux conjectures. Ce ſeroit abuſer & du tems & de la patience du lecteur que d'en propoſer qui paroitroient contredire le texte & les élémens de la tactique. Mon critique m'en accuſe & prétend avoir mieux rencontré la vérité. Mais voyons qui de nous deux a raiſon.

Elien Ch. XX. Les Grecs étendoient le front de leurs Phalanges, tantôt aux dépens de leur profondeur, tantôt en mettant plus d'eſpace entre leurs files. Les Romains qui formoient ordinairement leurs légions ſur plus d'une ligne, trouvoient dans leurs corps de réſerve des reſſources prêtes pour augmenter dans l'occaſion le front de leurs batailles. J'ai cité autre fois l'exemple du Proconſul Furius qui ſe voyant ſur le point d'être enveloppé par les Gaulois, ſe trouva tout à coup dans la néceſſité d'employer la ſeconde ligne & même ſon corps de réſerve pour oppoſer aux

Tite Live XXXI. 21.

ennemis un front égal au leur. Nous n'avons plus d'ouvrages des Romains de l'espece de ceux d'Elien & d'Arrien propres à nous instruire de la méthode que les légions observoient, lorsque se trouvant comme les Grecs sur une seule ligne, elles avoient besoin de l'étendre.

On observe cependant que la plûpart de ces évolutions que les Grecs ont enseignées, se pratiquoient peut-être facilement dans les places destinées à exercer les soldats & à un certain éloignement de l'ennemi, mais qu'elles devoient être dangereuses, & de la plus grande difficulté, lorsque les armées étoient en présence, d'autant plus qu'avant que d'aller à la charge, elles s'approchoient de très près l'une de l'autre, & que le moindre changement fait au front de la bataille devenoit funeste dans ce moment. La situation critique à laquelle César se vit réduit, rendoit ces évolutions infiniment plus difficiles encore qu'elles ne l'étoient ordinairement. Il avoit sur les bras un ennemi, qui le serroit de très près: il en étoit même entouré, & par conséquent il étoit obligé de faire front avec une partie de ses rangs par devant & avec l'autre par derriere. Ses soldats découragés & peu stilés à ce genre de combat, ne pensoient qu'à se couvrir de

leurs boucliers pour se mettre à l'abri des traits qui pleuvoient sur eux de tous côtés; *neque amplius facere nisi hostium jacula vitare.* S'ouvrir devant un tel ennemi, ou découvrir tant soit peu le flanc, c'auroit été se l'attirer sur le corps dans l'instant, & s'exposer à tout l'effet de ses charges: & c'est cependant dans ce moment que Hirtius veut que César ordonna à ses cohortes de s'étendre sur le plus grand front possible, *in longitudinem quam maximam porrigi.*

Mon Critique imagine que des trente Cohortes la moitié fit pour lors à droite, & l'autre à gauche, que s'ouvrant du centre vers les aîles elles marcherent par leur flanc, & s'élargirent de façon que chaque cohorte occupoit douze toises de terrain de plus qu'avant cette extension. Pourroit-on bien se représenter une manœuvre plus dangereuse que celle-ci dans de pareilles circonstances, & qui ne voit qu'avec une semblable contremarche, on auroit de la maniere la plus complete prêté le flanc à l'ennemi dans toute l'étendue de la ligne, & qu'aussi longtemps que cette marche eût duré, on auroit été exposé aux traits & aux attaques des Numides? Certainement en réflechissant à ce que Hirtius dit du voisinage de ces Numides, de leur acharnement & de leur vitesse, on doit né-

ceſſairemeut condamner l'idée d'une pareille manœuvre comme très dangereuſe & presqu'impoſſible dans cette occaſion. Le Chevalier, ſentant au reſte qu'en élargiſſant le front de chaque cohorte à douze toiſes près, les ſoldats qui occupoient déjà en tout ſens l'eſpace de ſix piés, auroient été après cette extenſion comme iſolés dans leurs rangs, a cru y rémédier, en faiſant remplir les vuides par les deux rangs du milieu, de façon que chaque cohorte, au lieu de 50 hommes de front & 10 de profondeur, en auroit eû 62 de front & 8 de profondeur. Il me ſemble, je l'avoue, qu'avoir recours à de tels expédiens, c'eſt perdre un peu le droit de traiter de roman les conjectures des autres.

Conſidérant donc que les Cohortes ne pouvoient pas en préſence de l'ennemi lui prêter les flancs, ni ouvrir la ligne ſans courir le plus grand risque, & qu'étant entourées, elles étoient dans la néceſſité de faire face de deux côtés, j'ai crû, qu'il ne leur reſtoit d'autre reſſource pour prolonger la ligne ſans altérer le front, que celle d'y employer des troupes des rangs du milieu on du centre de leur profondeur. Les ſuppoſant ainſi rangées ſur neuf rangs, j'ai dit en conſéquence de cette idée, que Céſar ordonna aux trois rangs du milieu de faire un à droite

& un à gauche vers les aîles, de sortir des flancs, & de s'alligner, à mesure qu'elles débouchoient, aux rangs qui faisoient front, pour prolonger ainsi successivement la ligne, défilant toujours derriere ceux qui s'étoient déjà allignés, & s'allignant à leur tour.

Cette manœuvre ni impraticable, ni contraire à l'ordonnance de la légion pouvoit s'exécuter sans déranger les deux faces opposées à l'ennemi, & sans lui donner la moindre prise. On prolongea la ligne uniquement aux dépens de la profondeur, & on pouvoit le hazarder sans risque; car ayant à faire à des cavaliers Numides, & à des gens qui lancoient des traits, & dont la maniere de combattre n'étoit pas propre à enfoncer & à perçer l'infanterie, la profondeur de neuf ou de dix rangs étoit plutôt à charge qu'avantageuse. Moyennant ces évolutions on pouvoit donc réussir à étendre d'un tiers le front de la bataille, & si l'on croit que ce tiers d'extension ne remplit pas encore toute l'étenduë de ce que Hirtius nomme *Longitudo quam maxima*, on pourroit suivant cette methode admettre l'écoulement de plus de trois rangs & prolonger encore d'avantage la ligne.

Il falloit bien que le Chevalier de Loloox qui s'étoit mis en frais d'un nouvel or-

dre de bataille, décidât, *que les évolutions,* que je suppose, *étoient contraires aux grands principes de la Tactique des Romains, & qu'elles n'ont dans aucun instant, ni la solidité, ni la simplicité, ni la légéreté qui peuvent seules assûrer le succès d'une manœuvre de guerre.* Mais voyons de quelle maniere il le prouve. *Cette contremarche lente de M. G.* dit-il, *n'est que la copie de la manœuvre dont se servit Cléandridas pour étendre le front de la Phalange dans une bataille contre les Leucaniens, & c'est une anecdote que Folard lui a fournie.* Mais cette manœuvre n'est pas plus lente que celle qu'il y substitue, supposé que les Cohortes ayent prolongé la ligne aussi loin que Hirtius le dit expressément, & comme d'après le texte même, on fut aux mains depuis onze heures jusqu'au soir, le temps ne manqua pas pour l'exécuter. Je n'ai pas non plus tiré l'idée de cette manœuvre de l'exemple de Cleandridas rapporté dans les Commentaires de Folard. En consultant Polyen qui l'avoit fournie au Chevalier, j'aurois nécessairement trouvé qu'il ne s'y agit point du tout d'une évolution semblable à celle que j'indique. Cléandridas étendit le front de sa Phalange à la maniere des Grecs par le doublement des rangs, en faisant passer les soldats des

Stratag. Lib. II. Ch. 10.

rangs ſuivans dans ceux qui les précédoient. J'aurois donc copié une erreur qu'on auroit eû droit de me reprocher.

Mon Critique me demande *pourquoi ſuppoſer gratuitement que les Cohortes étoient ſur neuf rangs?* & ajoute que c'eſt renverſer l'ordonnance Romaine, & renoncer au nombre pair qui étoit obſervé chez les Grecs & les Romains, parcequ'il étoit propre au doublement & au dédoublement. Quel eſt donc l'Auteur qui aſſure poſitivement que les Romains rangeoient leurs Cohortes ſur huit ou ſur dix rangs? Frontin eſt le ſeul qui rapporte comme une choſe ſinguliere que Pompée mit ſes légions ſur dix hommes de profondeur à la bataille de Pharſale. Ni Polybe ni Tite Live ne font mention du nombre des rangs dans le détail qu'ils font de l'ordonnance de la légion. A ce qu'il paroit même par différens exemples que j'ai rapportés dans ma diſſertation ſur les marches des Romains, les Généraux prenoient la liberté de diſpoſer leurs cohortes ſelon les circonſtances ſur plus ou moins de rangs. En conſultant les écrivains du temps des Empereurs, on voit Arrien ranger ſes légions ſur neuf rangs. Végéce parle d'une ordonnance de ſix hommes de profondeur, & Joſephe dit des légions de Veſpaſien qu'el-

qu'elles furent rangées de la même maniere.

Si, pour prouver que je renverse l'ordonnance Romaine en renonçant au nombre pair, il cite Arrien & Elien, il oublie que ces deux auteurs ne traitent que de la Phalange, sans nous instruire de ce qui regarde la légion. Au reste il n'est pas étonnant qu'ayant ignoré la division originaire de la cohorte en trois manipules, il insiste sur ce nombre pair comme sur la base de toutes les divisions de la légion.

Si mon critique me demande ensuite, *pourquoi j'altére la profondeur de la légion en disant qu'après l'extension de la ligne de César, les cohortes étoient sur six rangs*, & s'il dit *que dans toute l'histoire Romaine, je ne pourrai citer une seule circonstance où les Romains ayent combattu sur six rangs*, je lui réponds non seulement que j'ai par devers moi l'exemple des légions de Vespasien, dont Josephe dit expressément, qu'elles étoient rangées sur six rangs; mais je le somme à mon tour de produire un seul ecrivain de l'antiquité qui atteste positivement que les cohortes ayent été sur huit hommes de profondeur. Il a beau dire que les légions de Cesar l'avoient été à Pharsales, c'est une de ces anecdotes que Tarut-Paternus,

Adversus, ou Cornelius Celsus lui auront fournie. Les auteurs de l'antiquité qu'on connoît, n'en disent mot.

Je ne nie pas à cause du silence des auteurs à cet égard, que les cohortes n'ayent été rangées quelquefois sur dix & sur huit hommes de hauteur. J'ai trouvé même dans de certaines combinaisons que les circonstances de la formation primitive des cohortes m'ont fait faire, un argument très plausible pour admettre l'ordonnance à dix rangs comme originairement établie & suivie le plus communément. Mais je trouve d'autant plus étrange, que mon critique m'accuse sur une assertion si vague & si peu prouvée d'avoir renversé l'ordonnance Romaine, que j'ai dit expressément dans mes mémoires, que je ne fais que supposer ces neuf rangs pour faciliter l'explication de la manœuvre à laquelle j'ai crû qu'on avoit eû recours dans cette occasion. Les cohortes pouvoient fort bien aussi avoir été sur dix hommes de hauteur & avoir suivi la même méthode que je propose, moyenant certains changemens qu'il n'est ni possible ni nécessaire de déterminer avec précision.

Le Chevalier de Lo-looz qui se pare à tout moment du grand mot de Code Romain, trouve encore que la manœuvre que je pro-

pose y est contraire. Voici son argument. *Une légion se divisoit en dix cohortes, chaque cohorte avoit son Enseigne particuliere. Detachant ainsi par l'évolution supposée le tiers de chaque cohorte, il s'ensuit que ce tiers ait été sans enseigne, & qu'on voit de cette maniere séparé ce qui n'avoit de force que dans son ensemble.* Que ce raisonnement décéle le peu de connoissance qu'a mon critique de ce même Code Romain dont il parle tant. Il est constaté par cent témoignages des auteurs, que du temps de la République, chaque manipule & même dans la suite chacune des six centuries de la cohorte avoit son Enseigne particuliere. Seulement on n'étoit pas d'accord si la cohorte avoit encore pour lors son Enseigne à part, & la chose est douteuse. Mais du moins est-il bien certain, que dans chacune des cohortes qui combattirent ici sous César, il y avoit six Enseignes, savoir autant qu'il y avoit de centuries; de sorte que rien n'empêche, que le tiers de la cohorte étant séparé, il y eût deux Enseignes qui l'accompagnassent, & que dans l'extension de la ligne il ne se trouvât encore le même nombre d'Enseignes distribuées, sur toute la ligne, avec la seule différence peu essentielle que les six centuries n'étoient plus d'une même cohorte. Il se-

Voyez les mémoires de la légion de Mr. le Beau dans le Tome XXXII. pag. 292. des Mém. de l'Acad. des inscr.

Juste Lipse II. 8.

toit facile de concilier la réunion des centuries avec cet écoulement des rangs du milieu, s'il valoit la peine d'entrer dans de pareilles discussions. Au reste dans une occasion si pressante, on se soucioit bien peu de quelques dérangemens dans la disposition intérieure des cohortes. & je n'ai qu'à me prévaloir de ce que Tite Live dit des troupes Romaines: *Romana acies distinctior, ex pluribus partibus constans; facilis partienti, facilis jungenti.*

Tite Live IX. 19.

Hirtius dit, qu'après le prolongement du front de la bataille, César ordonna aux cohortes de faire alternativement un demi tour, de façon que les unes se trouvassent devant, & les autres derriere les Enseignes. Il m'a paru, que cette circonstance donnoit un degré de certitude à l'idée de la manœuvre que j'avois proposée comme une conjecture. Il est hors de doute, que les Enseignes étoient ordinairement placées au centre des cohortes, & j'ai assez réfuté les frivoles argumens de mon critique qui les supposoit dans les premiers rangs, lorsque dans mes mémoires sur la guerre d'Espagne j'avois à parler des soldats dits *Antesignani*, nommés ainsi pour avoir été dans les rangs qui précédoient celui où on plaçoit les Enseignes. Dès qu'on admet cette vérité, on ne pourra

ſe faire une idée claire de ce que Hirtius dit, que les cohortes ſe trouvoient alternativement les unes devant, & les autres derriere les Enſeignes, qu'en adoptant les évolutions que j'ai propoſées. Le demi tour fait par la moitié des cohortes, après l'écoulement des rangs du milieu, & les derniers rangs s'étant avancés pour remplir le vuide que ceux-ci avoient laiſſé, il eſt clair que les Enſeignes qui avoient été autrefois au centre des cohortes, devoient alors ſe trouver relativement au front que les cohortes avoient auparavant occupé, alternativement derriere celles qui n'avoient pas bougé de leur place & devant celles qui avoient fait le demi tour.

Voici comme Hirtius marque la ſuite & l'effet de ces évolutions: *Ita coronam hoſtium dextro ſiniſtroque cornu mediam dividit, & unam partem ab altera excluſam, equitibus intrinſecus adortus cum peditatu telis conjectis in fugam vertit:* ce que j'ai traduit mot à mot: „Il coupa ainſi par ſa „droite & par ſa gauche l'enceinte de l'en„nemi par le milieu, & l'ayant ſéparée l'u„ne de l'autre, il la chargea avec ſa cavale„rie en dedans conjointement avec l'infan„terie, & la mit en déroute après une de „charge générale des Pilons.

J'avoue que dans le plan inféré dans mes mémoires l'idée de cette enceinte de l'ennemi coupée par les deux pointes de la ligne prolongée n'est pas exprimée de la maniere dont Hirtius le représente: mais elle l'est bien moins encore dans celui de mon critique. On n'y voit absolument rien qui réponde au but que César s'étoit proposé par ces manœuvres, & l'attaque environnante de Labienus y reste après les évolutions de la ligne aussi bien établie qu'elle l'avoit été auparavant. Cependant ce prolongement de front n'avoit d'autre objet que celui de séparer la chaine des ennemis, & de mettre par ce moyen les flancs à l'abri de leurs attaques, au moment que les cohortes devoient aller à la charge. Toutes ces dispositions étoient relatives à cette charge générale, au moyen de laquelle César se promettoit de se débarasser tout d'un coup de ses ennemis, qui s'étoient flattés de le détruire en le harcelant sans relache.

Ainsi en ordonnant aux cohortes de changer alternativement de face, l'habile Général ne pensoit pas dans ce moment, à former d'abord l'ordre de bataille à double front, ainsi que le prétend mon critique. Dès le moment que Labienus fut parvenu à l'envelopper, les cohortes étant en ligne

pleine, avoient déja fait front avec la moitié des rangs du côté opposé, & l'ordre à deux fronts se trouva établi. Le seul but de ce nouvel ordre étoit de pouvoir former promptement deux lignes de troupes également séparées, & propres à charger, chacune de son côté, l'ennemi qu'elles avoient en face. Aussi fut-ce à l'instant même que les cohortes avoient alternativement changé de face, & que la cavalerie les eût jointes, que partant de deux côtés, elles s'élancerent sur les troupes de Labienus avec toute l'impétuosité possible. Hirtius marque assez clairement la succession rapide du changement de front des cohortes & leur charge générale, en disant; *Ita coronam hostium...... equitibus intrinsecus adortus cum peditatu telis conjectis in fugam vertit.*

Après avoir lû ce détail ne traiteroit-on pas de Roman la savante disposition du Chevalier, par laquelle la ligne pleine de trente cohortes s'est transformée en deux lignes tant pleines que vuides, en s'ouvrant & en s'avançant l'espace de cinq cent toises avant d'aller à la charge, & la cavalerie en oblique ou en crochet à la droite & à la gauche de cet ordre de bataille? Le lecteur n'a qu'à se rappeller l'ordre précédent donné aux soldats de ne pas s'écarter de plus de quatre

pas, du front de la ligne, de crainte de découvrir quelque flanc, & de l'exposer aux traits des Numides, ainsi que l'inaction forcée des légionaires qui depuis longtemps ne faisoient que se couvrir de leurs boucliers; & il reconnoîtra bientôt que dans ces circonstances rien n'auroit été plus impratiquable, ni plus dangereux qu'une disposition qui auroit laissé des intervalles de soixante deux toises entre chaque cohorte, sur le front de chacune de ces deux nouvelles lignes. Lorsqu'on sait que l'infanterie Romaine n'avoit d'autres armes pour atteindre de loin l'ennemi que le *Pilon* qui ne portoit qu'à dix ou douze pas, on comprend quel dut être son embarras & quel danger elle courroit, ayant à faire à un ennemi leste & nombreux, comme étoient ces Numides, qui pouvoient impunément s'approcher de la ligne de près de quinze pas, se présenter tantôt de front, tantôt en flanc & sur les derrieres, & refuser toujours d'en venir aux mains. Dans ces rencontres dont il y a plusieurs exemples dans l'histoire Romaine, on avoit l'expédient de marcher le plutôt possible sur le corps de pareils ennemis, en disposant les troupes de façon que pendant la charge, elles n'eussent rien à craindre pour les flancs, & qu'elles ne fissent que peu ou point de

vuides sur le front de leurs attaques, afin d'ôter à l'ennemi le moyen de se glisser dans les intervalles.

Il n'est donc nullement probable que César ait pu en présence des Numides ouvrir aisément ses deux lignes avec d'aussi grands intervalles que le Chevalier les suppose. Aussi sentant assez lui même l'incongruité de cette disposition, il a cru pouvoir y rémédier en faisant remplir par les archers les vuides qui étoient entre les Cohortes. Mais ces archers étoient en si petit nombre, qu'en occupant trente six intervalles chacun de soixante deux toises, ils n'y auroient été que pour la forme, & certainement très peu en état de garantir les flancs des Cohortes contre tous ces Numides qui rodoient continuellement autour des lignes pour saisir la premiere occasion de les entamer.

Hirtius s'exprime en même temps avec tant de clarté sur la destination de la cavalerie de César, qu'il n'y a qu'un Chevalier de Lo-looz qui puisse s'y méprendre. Il dit en commençant le récit de cette action, que César croyant à l'approche de l'ennemi, qu'il n'auroit à faire qu'à la seule infanterie au centre, & à la cavalerie aux aîles, avoit fait des dispositions analogues à cette opinion, en plaçant aussi ses Cohortes au cen-

tre & ses cavaliers à la droite & à la gauche, *equitatum dextro sinistroque cornu opponit.* Il est clair que Hirtius ne fait cette remarque que pour rendre raison de ce que César ayant à combattre un ennemi qui avoit entremêlé de cavalerie toute sa ligne, n'avoit pas d'abord disposé la sienne de la maniere la plus propre à s'y opposer. Il en arriva aussi, à ce qu'il dit, que les escadrons Numides attaquant son infanterie, les légionaires en chargeant à leur tour resterent nécessairement en défaut, ne pouvant pas poursuivre leurs avantages ni garantir leurs flancs. Maintenant les circonstances ayant forcé César à changer son ordre de bataille, Hirtius dit qu'il chargea l'ennemi, non comme auparavant avec la cavalerie aux aîles, mais entremêlée avec son infanterie: *Equitibus intrinsecus cum peditatu.* Le mot *Intrinsecus* est nécessairement relatif à celui *d'extrinsecus au dehors de la ligne* comme est l'emplacement de la cavalerie aux aîles. Mon Critique pour satisfaire au sens de cette expression dit dans sa paraphrase *que la cavalerie resta en potence, en dedans des deux lignes pour couvrir les flancs & les derriere de l'infanterie.* En conséquence de cette interprétation son plan la représente placée aux aîles, & fermant exactement l'intervalle d'une ligne à

l'autre. Elle y resta selon lui sur la défensive pendant le temps que les deux lignes d'infanterie chargerent l'ennemi, afin de mettre leur dos & leurs flancs en sûreté. Comment mon Critique a-t-il pû se persuader qu'on lui passeroit la contradiction manifeste, qui se trouve entre cette disposition & les propres paroles de Hirtius? L'auteur dit: *equitibus intrinsecus adortus cum peditatu*, *il attaqua avec sa cavalerie placée en dedans de la ligne conjointement avec l'infanterie.* Il le répéte bientôt en disant: *Idem altera pars equitum peditumque Cæsaris facit, la même chose fût exécutée par l'autre partie de sa cavalerie & de son infanterie*, & dans le chapitre suivant: *Cohortibus equitibus circumdatis cohortatus imperat, ut uno ictu contenderent. Il ordonna à sa cavalerie & à ses Cohortes, qui en étoient flanquées, après les avoir animées au combat de charger à la fois d'un même choc.* Qui pourroit croire avec le Chevalier que toutes ces expressions signifient que la cavalerie resta en potence & sur la défensive, pendant que l'infanterie fût seule à la charge? Mais c'est ainsi que le Chevalier interprête son auteur. Rien n'est cependant plus plaisant, que de le voir faire le Grammairien pour accommoder le sens du texte à sa fantaisie. *Si la*

ligne, dit-il, *avoit été mêlée de cavalerie & d'infanterie, la cavalerie eût alors chargé de même front; & pour exprimer la préposition*, cum *eût nécessairement précedé* equitibus intrinsecus. J'ose le dire, les écoliers n'ignorent pas l'usage commun d'omettre cette préposition sans préjudicier au sens. Je lui en citerois cent exemples tirés des meilleurs Auteurs & de César même; *) mais l'objet n'en vaut pas la peine.

Dès le moment donc que César fit changer alternativement le front à ses Cohortes, il n'est pas douteux que ses deux mille chevaux ne se soient aussi placés à portée des intervalles qui devoient naître entre les Cohortes, dès qu'elles partoient de deux côtés, & qu'elles s'élancoient pour charger l'ennemi. Le fait est indubitable; mais Hirtius n'explique pas plus de quelle maniere cette cavalerie se partagea en petites troupes, & comment elle se distribua dans les intervalles des Cohortes, qu'il ne détaille par quelles évolutions on avoit exécuté le grand prolongement du front de la bataille. Suivant les paroles du texte la cavalerie ayant été placée

*) *Bel. Gal. II. 19. Subsequebantur omnibus copiis: ibid. omnibus copiis provolaverunt. Ch. 44. omnibus copiis auxilio venerunt. V. les notes d'Oudendorp sur de bel. G. II. 7.*

aux aîles sur le même front que l'infanterie, tacha d'abord, en s'élargissant autant qu'il étoit possible, de s'opposer au dessein qu'avoit l'ennemi d'envelopper l'armée; mais voyant à la longue que trop peu nombreuse elle ne faisoit que de vains efforts, elle se replia peu à peu, *paululum loco cessit*, & resta en troupes sur les flancs de l'infanterie, protégeant toujours par cette position le prolongement de la ligne. César ayant à la fin réussi à séparer l'enceinte de l'ennemi, il disposa sa ligne pour la charge générale.

On dira peut-être qu'au moment que les Cohortes partirent de côté & d'autre, la cavalerie s'écoula dans l'intervalle qui s'ouvrit entre les deux lignes, pour occuper en petites troupes derriere les Cohortes les vuides qu'il y avoit entre elles. Mais ils me paroit que cette manœuvre ne répond pas assez à la rapidité & à l'impétuosité de la charge que Hirtius dépeint, & qui dans le moment même qu'on la commença, a dû être soutenue & exécutée par l'infanterie & par la cavalerie conjointement, *uno ictu* comme dit Hirtius dans la suite. Je crois donc que dans l'instant même que les Cohortes firent le demi-tour, la cavalerie partit aussi des aîles, & qu'elle défila avec toute la vitesse possible par devant le front des deux lignes pour se pla-

çer successivement devant les intervalles marqués par le changement de front. Le Chevalier de Lo-looz se recrie contre cette manœuvre comme impratiquable & dangereuse: mais je lui replique qu'on ne voit pas l'impossibilité de son exécution, lorsqu'on se représente en premier lieu, que la cavalerie, en partant des deux aîles, n'avoit à parcourir qu'un espace de mille toises, la moitié de l'étendue de la ligne, pour occuper successivement les intervalles qui étoient à leur portée, & en second lieu, que l'infanterie légionaire imprimoit trop de respect aux Numides, pour que ceux-ci eussent osé attaquer la cavalerie dans l'instant qu'elle passa rapidement devant le front des Cohortes, d'autant plus que le gros des troupes de Labienus étoit à un certain éloignement de l'armée pour former l'enceinte. Mais de quelque maniere que la cavalerie de César soit parvenue à remplir le vuide entre les Cohortes, il est toujours bien certain que dès le moment qu'elle fut à sa place, elle alla sur le champ & conjointement avec l'infanterie charger l'ennemi. Le Chevalier de Lo-looz en laissant cette cavalerie en crochet aux aîles, & sur la défensive entre les deux lignes, a forgé un ordre de bataille très beau sur le papier, mais il est évident qu'il est en con-

tradiction manifeste avec le texte & avec les circonstances où se trouvoit pour lors César.

On a vû que j'appuye entre autres mon sentiment sur ce que Hirtius dit : *Cohortibus equitibus circumdatis imperat ut uno ictu contenderent.* Que je rends par *les Cohortes étant par tout flanquées de cavalerie il leur ordonna d'aller à la fois* ou *conjointement à la charge.* Mais mon Critique veut que cela signifie simplement *que la cavalerie & les Cohortes enveloppées de toutes parts eurent ordre de faire une décharge générale.* Mais pour se convaincre de la fausseté de son interprétation on n'a qu'à faire attention à la situation de César, au moment où Hirtius en parle ainsi. Ce fut lorsqu'après avoir entierement repoussé l'ennemi, les Cohortes retournerent au camp dans la même disposition que César leur avoit fait prendre au moment de l'attaque, & que Petreius & Pison étant survenûs avec de nouveaux renforts, engagerent Labienus à revenir à la charge & à recommencer le combat. Pour lors, loin d'attendre que l'ennemi l'eut enveloppé de nouveau, César ordonna à sa cavalerie & à son infanterie de lui marcher d'abord sur le corps. Ce n'étoit donc pas par rapport aux Numides que Hirtius dit : *Cohortibus equitibus circumdatis* parcequ'en

cette occasion ils n'avoient pas encore enveloppé ses troupes. On n'a pas même besoin de retrancher la conjunction *que* dans *equitibusque* vû que remise en sa place, Hirtius dit la même chose que *& Cohortibus equitibus circumdatis.* Il y ajoute encore *subito immittit Cohortes turmasque suorum.*

J'avois dit, en exposant les suites de cette singuliere action, que lorsque les troupes de César chargeoient l'ennemi de deux côtés, les grands efforts durent principalement se faire à l'aîle qui étoit en l'air, & que les Numides se sauvant tous du côté des collines, il en résultoit que dans la charge générale les deux lignes décrivoient, pour ainsi dire, deux grands quarts de conversion, dont l'effet étoit qu'après l'attaque elles se trouvoient redressées en une seule, le long des montagnes du côté de la gauche de César. Certaines circonstances relatives au terrain & à la position de César, au moment qu'il se vit de nouveau entamé par ses ennemis renforcés, m'avoient fait hazarder cette conjecture qui n'a au reste aucun rapport aux dispositions des troupes pendant la bataille. Mon critique la combat à outrance. L'objet est tel que je puis l'abandonner sans faire tort à la cause que j'ai entrepris de défendre. Il me suffit d'avoir éclairci & déterminé exactement

ment le vrai ſens des paroles de Hirtius. Dès qu'on en convient, on eſt en état d'apprécier ſans peine les conjectures que la briéveté de la narration de Hirtius autoriſe, & que pluſieurs de mes lecteurs feront avec autant & peut-être avec plus de ſuccès que nous ne les avons faites.



CHAPITRE XI.

De l'ordre de bataille des deux armées de César & de Scipion près d'Uzita en Afrique.

De Bel. Afr. Ch. 58. &c.

pag. 96. rech. d'antiq. milit.

Le passage dans lequel Hirtius détaille la disposition de l'armée de César près d'Uzita a paru très obscur & presque inintelligible aux commentateurs qui ont entrepris de l'expliquer. La différence des leçons des manuscrits causée par l'ignorance des copistes qui n'entendoient rien au sujet, en augmentoit encore l'embarras. Cependant à force de les comparer & par d'autres combinaisons j'étois parvenu à rétablir le texte de ce passage, l'un des plus interessans de l'histoire militaire des anciens, & qui répand beaucoup de lumiere sur l'ordonnance des légions & sur toute la tactique des Romains.

Il n'est pas étonnant que le Chevalier de Lo-looz, pour qui les endroits de César & de Hirtius, quelques clairs qu'ils soient, sont souvent inintelligibles, y ait voulu mordre & substituer une explication à sa maniere. Comme il lui étoit facile de broder sur le canevas, que je lui avois si bien préparé, il n'a pas manqué non plus de dresser un nouveau plan d'ordre de bataille des deux ar-

mées, & de l'accompagner d'un long raisonnement, dans l'unique vuë d'éclipser le mérite de celui que j'en ai fait: mais voyons s'il a réussi.

César ayant reçu ses renforts de la Sicile, avoit quitté son camp près de Ruspina & s'étoit avancé avec ses troupes dans une plaine que de grandes montagnes entouroient au bord de la mer, & que Mr. Shau dans ses voyages a reconnue d'après la description de Hirtius pour être celle qu'on rencontre à une petite distance de Safe dans le Royaume de Tunis *). Voyage de Shau Ch. 4.

Au milieu de cette plaine étoit la ville d'Uzita occupée par une bonne garnison de l'armée de Scipion dont le camp étoit assis près des montagnes à quelque distance de cette place. César en venant de Ruspina entra dans ce bassin & on ne pensa d'abord qu'à s'établir sur les hauteurs. Après bien des mouvemens & des combats, il forma le projet de mettre le siege devant Uzita en présence de l'ennemi, & étant pour cet effet descendu des hauteurs, il tira depuis leur pied, au travers de la plaine jusqu'à la place, deux lignes entre lesquelles il

*) *Hic campus mirabili planitie patet millia passuum XV. quem jugum ingens a mari ortum, neque ita praealtum, veluti Theatri efficit speciem.*

fit camper une partie de son armée. Les travaux contre la plaçe étant déjà assez avancés, Scipion crut qu'il étoit de son devoir d'en empêcher les progrès par toutes sortes de moyens. Il s'avisa entre autres de marcher avec toutes ses troupes jusques près de la ville, & de s'y mettre en bataille à une petite distance des retranchemens de César, choisissant toute fois une position si sûre & si avantageuse que l'ennemi ne pouvoit jamais l'entamer sans courir risque d'être défait. Par cette démonstration il força César à rassembler également ses troupes, tant pour ne pas paroître décliner le combat, que pour soutenir ses établissemens dans la plaine. César avoit grande envie de combattre, & en chercha les occasions. Mais Scipion suivant les conseils de Caton les évita, & tacha de tirer la guerre en longueur. Il falloit mettre le lecteur au fait de ces circonstances pour qu'il fut en état de conçevoir les vrais motifs de la conduite des deux Généraux & l'esprit de leurs dispositions.

Scipion rangea son armée en bataille entre Uzita & les montagnes. Sa gauche appuyée contre la ville en étoit puissamment protégée (1.). J'avois crû qu'il étendit sa droite jusqu'à une petite distance des hauteurs, pour mieux assurer sa posi-

Voyez le plan XVI.

tion (2.). Mais comme on ne ſait pas exactement qu'elle étoit l'étendue du terrain entre les hauteurs & la ville; comme la ligne de Scipion en débordant toujours celle de l'ennemi, n'avoit pas beſoin d'appui de ce côté là, & ce Général ayant ſurtout placé un grand corps de ſa cavalerie à mille pas de cette aîle dans le deſſein de l'employer à paſſer pendant l'action entre ces montagnes & l'armée, pour tomber en flanc & à dos de l'ennemi, j'ai marqué à préſent plus d'eſpace entre cette droite de Scipion & les montagnes, que je ne l'avois fait dans le plan inſéré dans mes mémoires. ibid.

Cependant le principal avantage de la poſition de Scipion lui venoit de ce grand ravin qu'il avoit devant tout ſon front (3.). Ce fut ce même ravin qui l'enhardit à s'avancer ſi près de l'ennemi, & qui le détermina, au lieu de ranger ſes légions ſur trois lignes, à les mettre toutes ſur un grand front, ſachant bien que Céſar ne s'aviſeroit jamais de franchir ce ravin en ſa préſence, & que dans le deſſein où il étoit de reſter ſur la défenſive il lui importoit plus de préſenter à l'ennemi une ligne d'une grande étenduë capable de le déborder, que de donner beaucoup de profondeur à ſon ordre de bataille.

Il eſt étonnant qu'une circonſtance auſſi eſſentielle que l'exiſtence de ce ravin, entre les deux armées non ſeulement ait échappé aux yeux de mon critique, mais qu'il me reproche même aigrement, de l'avoir exprimé dans mon.plan. *Ce ravin eſt de ſon imagination*, dit-il, *le texte n'en dit mot*, *au contraire on doit conjecturer d'après Hirtius qu'il n'y en avoit pas.* Mais le Chevalier auroit il meconnû dans ce que dit Hirtius la ſignification du mot latin *ſupercilium*, „*& ſupercilium quoddam excelſum nacti* „*non longe a Cæſaris caſtris aciem conſti-* „*tuunt atque ibi conſiſtunt.* C'eſt préciſément ce mot de *ſupercilium*, *ſourcil* en françois, qui dans le ſens figuré eſt employé plus d'une fois par les auteurs latins pour indiquer un lieu élevé dont la crête borde un fond. Hirtius dit encore expreſſément que l'aſſiette de la ville d'Uzita ne forma pas le ſeul obſtacle qui empêcha Céſar d'attaquer l'ennemi; mais que ce fut ſurtout un certain terrain difficile & embaraſſé qui étoit devant le front de l'armée de Scipion, qui ne permit pas d'en venir aux mains. *Præterea hæc quoque cauſa eum tardavit*, *quod erat locus quidam perimpeditus ante aciem Scipionis*, *quem ſuis impedimento ad ultro concurrendum fore exiſtimabat.* En com-

Virgil. Georg. I. 108. Ecce, ſupercilio clivoſi tramitis undam Elicit.

binant même la description que fait Hirtius du basfond auprès de la ville, (ch. 51.) de ce vallon qui coupoit la chaine des montagnes, (ch. 50.) & de ce poste pris de l'autre côté de ce vallon, (4.) avec les circonstances qu'il rapporte de l'aîle droite de Scipion, prolongée jusques vers le dit poste de César, & des obstacles invincibles qui empêchoient les troupes de part & d'autre de se joindre, je me suis vû assez en état de dépeindre dans mon plan avec toute la vraisemblance possible, le terrain qu'occupoient les deux armées & le grand ravin qui les séparoit. Mais que peut-on se promettre d'un homme qui se mêle de traçer des ordres de bataille sans avoir la moindre idée, soit du terrain soit des circonstances les plus essentielles qui y ont eu rapport?

L'armée avec laquelle Scipion tenoit tête dans cette occasion à César, consistoit en huit légions de troupes Romaines, & en trois légions que le Roi Juba avoit ammenées: il faut de ces onze légions en décompter une qui étoit restée au camp, & six cohortes détachées dans la Gétulie, de sorte que l'infanterie réguliere n'alloit pas beaucoup au delà de neuf légions. Mais le Général Républicain avoit en abondance des troupes légeres de toute espece. Il avoit encore sous

ſes ordres pluſieurs Eléphans & une cavalerie très ſupérieure à celle de Céſar.

Selon Hirtius Scipion rangea toutes ſes légions ſur un ſeul front, & ſur une ſeule ligne (5.). Il ne mit pas de cavalerie à la gauche où la ville couvroit ſa poſition, mais ſeulement la moitié de ſes Eléphans (6.), l'autre moitié de ces animaux, étoit placée à l'aîle droite, où ſa nombreuſe cavalerie à brides ſe trouvoit auſſi rangée en bataille (7.) Il avoit formé derriere ce grand front une ſeconde ligne toute compoſée d'Infanterie légere qui en s'étendant d'une extrémité de la ligne à l'autre, n'étoit ſelon l'auteur que ſur peu de profondeur (8.). A environ mille pas de ſa droite il poſta au pied des montagnes ſa cavalerie Numide jointe à un nombreux corps d'infanterie légére, (9.) avec ordre de ne marcher en avant pour ſe jetter ſur les flancs & ſur les derrieres des Romains, qu'au moment que le combat ſeroit engagé. J'avois crû ſatisfaire au ſens des paroles de Hirtius, en plaçant cette troupe, dans le plan qu'on trouve dans mes mémoires, plus en arriere qu'on ne la voit dans celui du Chevalier, vû qu'il ne paroit pas d'après les notions qu'on a du terrain, qu'il reſtât encore aſſez d'eſpace pour ſouffrir cet emplacement à une diſtance de mille pas à

côté de l'armée, qui en occupoit du moins près de huit mille. Je rendrai raison dans la suite de ce qui m'a engagé à déterminer le poste de ces troupes de la maniere exprimée dans mon nouveau plan.

Le Chevalier s'est conformé au reste quant à l'ordre de bataille de Scipion, à l'explication que j'ai donnée des paroles de Hirtius: mais je ne conçois pas pour quelle raison, il attribue aux légions du Général Républicain un ordonnance différente de celles de César qu'il range, les premieres par Phalanges & les autres par cohortes, tandis qu'il est certain qu'on suivit à cet égard les mêmes principes dans les deux armées; & pourquoi ayant dit que chacune de ces légions n'occupoit en bataille que 438. pas de front, elles n'en ont qu'un peu plus de 300, dans son plan. A quoi bon en imposer au lecteur par des échelles, & par l'apparence d'une exactitude superflue dans des plans de cette espéce, lorsqu'on ne se soucie pas d'observer les dimensions les plus faciles à exprimer?

Je viens à présent à l'ordre de bataille de César bien plus intéressant & bien mieux détaillé par l'historien que celui de Scipion. Mais avant d'entrer dans ce détail je suis obligé de repousser l'imputation de deux fautes dont mon critique me charge. On lit

dans mes mémoires que l'armée de César consistoit en dix légions, dont l'une étoit restée au camp *& environ 3000. hommes de cavalerie*, je me serois exprimé plus clairement en disant *& à peu près en 3000. hommes de cavalerie.* Mais quel autre qu'un Chevalier de Lo-looz conclura de ces paroles, qu'on laissa selon moi, ces trois mille cavàliers en arriere dans le camp, au lieu de les ranger en bataille avec le reste de l'armée? Il avoit pourtant vû dans mon plan le poste que César assigna à cette cavalerie dans l'ordre de bataille, & lû dans mon exposé la discussion des motifs qui l'avoient engagé à le lui donner. A quoi bon m'enseigner *que la cavalerie n'est faite que pour la plaine & non pour défendre les fortifications.* N'est ce pas là l'abus le plus honteux du rôle de défenseur de Mr. Folard dont le Chevalier s'est chargé?

L'autre objection presqu'aussi frivole que la premiere, regarde le nombre des dix légions dont j'ai dit, que l'infanterie de César étoit composée. Il prétend qu'il en avoit douze à ses ordres, parceque dans l'ordre de bataille il est fait mention d'une septieme légion qui selon lui ne fut débarquée qu'après l'arrivée des dix autres. Mais si le Chevalier savoit que par rapport à l'expres-

ſion des chiffres, les manuſcrits des commentaires de Céſar différent presque tous les uns des autres, je ne crois pas qu'il en tirât un argument pour détruire le témoignage le plus décifif du même auteur. Hirtius ne parle donc que de deux transports, chacun de deux légions qui étoient arrivées en Afrique depuis le paſſage même de Céſar qui n'en avoit embarqué que ſix, jusqu'au jour où les deux armées ſe mirent en bataille; & encore n'eſt-il pas décidé ſi ce qu'il dit dans la ſuite (ch. 62.) du transport de deux autres légions ne regarde pas les circonſtances de ce même transport. Du moins voyons nous que dans le détail de cet ordre de bataille il n'y avoit que neuf légions rangées en bataille, & qu'une autre étoit reſtée au camp. C'eſt contre le témoignage exprès de l'auteur, que le Chevalier parle dans la ſuite de trois légions laiſſées inutilement dans le camp. pag. 107. Ce que je viens de dire ſuffit pour repouſſer l'importune & fade critique du Chevalier.

Voici la traduction des paroles du texte qui nous repréſentent l'ordre de bataille de Céſar *): „L'armée de Céſar étoit rangée „en bataille de la maniere ſuivante, en com-

*) *Cæſaris autem acies hoc modo fuit collocata, ut ab ſiniſtro ejus cornu ordiar, & ad*

„ mençant par ſon aîle gauche pour revenir „ à la droite. La neuvieme & la huitieme „ étoient à l'aîle gauche (10.) la trentieme „ & la vingt-huitieme à la droite (11.). La „ treizieme, la quatorzieme, la vingt-neu- „ vieme, la vingt-ſixieme dans le corps de „ bataille (12.). Mais l'aîle droite étoit „ encore compriſe dans ſon corps de bataille, „ & il ſe ſervoit de ſa ſeconde ligne pour en „ former la droite (13.) à la plaçe des co- „ hortes qui avoient été attribuées au corps „ de bataille; il y ajouta quelques unes de „ ces cohortes qu'on avoit tirées de légions „ nouvellement levées (14.). Il transporta „ toute ſa troiſieme ligne à l'aîle gauche (15.) „ & la fit aller jusqu'au centre de ce qui avoit „ été ſa gauche avant la nouvelle diſpoſition

---

dextrum perveniam. Habuit in ſiniſtro cornu legionem IX, VIII: In dextro cornu XXX, XXVIII, in media acie XIII, XIV, XXIX, XXXVI. In media acie ipſum autem dextrum cornu; ſecundam aciem fere, in earum legionum parte cohortium conlocaverat. Præterea ex Tironum legionibus paucas adjecerat. Tertiam autem aciem in ſiniſtrum ſuum cornu contulerat, & usque ad aciei ſuæ mediam legionem porrexerat, & ita conlocaverat, uti ſiniſtrum ſuum cornu triplex eſſet. Id eo conſilio fecerat,

„ (16.) en la plaçant de façon qu'elle y étoit „ sur trois lignes. Ce qui lui avoit fait fai- „ re cet arrangement, c'est que ses retran- „ chemens couvroient son aîle droite; au „ lieu que sa gauche avoit à soutenir tout „ l'effort de la cavalerie ennemie qui étoit „ très nombreuse. C'est pourquoi il y jetta „ encore toute sa cavalerie (17.) & comme „ il n'y comptoit pas beaucoup, il plaça de- „ vant elle sa cinquieme légion (18.) pour la „ protéger, & l'entremêla de troupes armées „ à la légere. A l'égard de ses archers, il „ les répandit çà & là principalement sur les „ aîles (19.)."

On remarquera qu'on lit dans toutes les éditions: *In dextro cornu*: XXX, XXIIX, XXIII, XIV, XXIX, XXVI. *in media acie*: *Ipsum autem dextrum cornu* &c. En combinant les différences des manuscrits, avec

---

quod suum dextrum latus munitionibus adjuvabatur: sinistrum autem, equitatus hostium multitudini uti resistere posset, laborabat, eodemque omnem suum equitatum contulerat; &, quod ei parum confidebat, præsidio his equitibus legionem V. præmiserat, levemque armaturam inter equites interposuerat. Sagittarios vario, passimque locis certis, maximeque in cornibus collocaverat.

l'objet & la marche de la narration de Hirtius, j'ai évidemment trouvé, que le texte avoit porté : *In dextro cornu* XXX, XXIIX : *in media acie* XXIII, XIV, XXIX, XXVI. *In media autem acie ipsum dextrum cornu*, & que la répétition immédiate d'*in media acie* avoit induit les copistes qui n'y entendoient rien à omettre ces mots entre les chiffres. On voit qu'en les remettant à leur place, tout est clair & offre un sens raisonnable. Il est à remarquer que dans le détail que fait Hirtius de la disposition des troupes à la bataille de Thapsus, la même répétition des mots *acies* a donné lieu aux copistes de faire une semblable méprise *).

De Bel. Afr. Ch. 81.

César voyant l'infanterie légionaire de Scipion, rangée sur une seule ligne d'un

*) *Hirtius dit dans ce passage :* Ipse acie triplici conlocata, legione X, secundaque, dextro cornu ; VIII & IX sinistro ; oppositis V, legionibus in media acie. In quarta acie, ante ipsa cornua quinis cohortibus contra bestias collocatis. *Si vous en ôtez ces mots* in media acie *qui ne se trouvent dans aucune édition, le sens en est également obscur & embrouillé, comme il l'est dans le passage présent. Les commentateurs n'y ont pas fait attention. Cependant cette observation est très importante pour l'intelligence de la disposition de César qui par là sera claire pour tout autre que pour un Chevalier de Lo-looz.*

front fort étendu, jugea à propos de changer ſon ordre de bataille ordinaire, ſelon lequel l'armée étoit ſur trois lignes, en étendant également ſon front, comme l'ennemi l'avoit fait, & en ne reſtant ſur trois lignes qu'à ſa gauche pour la garantir contre la cavalerie de Scipion, fort ſupérieure à la ſienne. C'étoit là le but de tout ce remuement des cohortes que Hirtius expoſe d'une maniere fort claire & fort circonſtanciée, mais que le Chevalier de Lo-looz n'a pas compris comme on le verra d'abord en jettant les yeux ſur ſon plan.

Quoique les Généraux Romains ne fuſſent pas eſclaves d'une certaine méthode, qui leur fit compoſer leurs lignes & leurs corps de reſerve d'un nombre déterminé de cohortes, on voit cependant qu'il y avoit des regles auxquelles ils ſe conformoient auſſi ſouvent que les occaſions n'exigeoient rien d'extraordinaire. Entrainé par Végéce, j'avois avancé dans mes mémoires que communément c'étoient les cinq premieres cohortes de chaque légion, qui formoient dans les ordres de bataille la premiere ligne, que des cinq autres trois entroient dans la ſeconde ligne, & deux ſeulement dans la troiſieme ou dans le corps de reſerve, & j'ai trouvé pour lors dans cet arrangement quelque con-

formité avec la pratique de la vieille milice, où les Triaires qu'on plaçoit dans le corps de réserve, étoient de la moitié moins nombreux que ne l'étoient les soldats des autres classes. Mais au lieu de consulter Végéce, j'aurois plutôt dû suivre César dont l'ordre de bataille détaillé dans le récit qu'il fait lui même de sa campagne contre les Lieutenans de Pompée en Espagne, nous représente quatre cohortes de chaque légion dans la premiere ligne, & trois dans chacune des deux autres. Rien ne prouve mieux la vérité de cet arrangement que l'ordre de bataille même que Hirtius décrit ici, & dont on ne sauroit rendre raison qu'en l'admettant. Je dois l'idée de cette correction à la critique du Chevalier, bien que lui même n'en ait tiré aucun parti. Il étoit donc nécessaire de dresser un nouveau plan de cet ordre de bataille, pour que le lecteur aidé par les yeux, saisit sans peine la maniere dont César l'a changé dans cette occasion.

L'armée de César disposée sur trois lignes avoit donc selon la description de Hirtius, avant le changement, quatre légions dans le corps de bataille, deux légions sur la gauche & deux sur la droite. *Habuit in sinistro cornu legionem* IX, VIII, *in dextro cornu* XXX, XXVIII, *in media acie* XIII,

XIV,

XIV, XXIX, XXVI. Il y avoit ainsi de ces huit légions, trente deux cohortes dans la premiere ligne, vingt quatre dans la seconde, & autant dans la troisieme:

Voici comment César s'y prit selon le récit de Hirtius pour changer cet ordre de bataille. Il ordonna dit-il, que l'aîle droite fut dans ce moment comprise dans le corps de bataille, *in media acie ipsum autem dextrum cornu*, ou que les huit cohortes de la premiere ligne de l'aîle droite (11.) fussent attribuées au corps de bataille. La même chose ayant lieu avec ces huit cohortes de la gauche (10.), il en résultoit que le corps de bataille formoit de cette maniere un front de trente deux cohortes, c'est à dire que ce qui formoit auparavant le front de toute l'armée rangée sur trois lignes, ne faisoit alors que le seul corps de bataille.

En poursuivant: *secundam aciem fere in earum legionum parte cohortium conlocaverat* il marque clairement que pour remplacer les cohortes de ces légions, qui avoient formé auparavant l'aîle droite, & qui étoient pour lors comprises dans le corps de bataille, il y fit passer celles de la seconde ligne pour composer de nouveau l'aîle droite de l'armée. (13.) Mais il ne dit pas qu'il y fit passer toute cette seconde ligne: *Secundam*

aciem fere marque-t-il expressément: car, comme pour garder la proportion entre le corps de bataille de trente deux cohortes, il n'en falloit que seize pour chaque aîle, & qu'il avoit besoin de troupes pour fortifier sa gauche, ce qu'il dit dans la suite nous fait voir, qu'il ne fit marcher à la droite que dix huit cohortes de cette seconde ligne (13.) & qu'il laissa les six autres à leur place sur la gauche de cette ligne (19.).

Pour former de la même maniere l'aîle gauche, il se servit de sa troisieme ligne qui consistoit aussi en 24. cohortes, & en fit passer autant qu'il en falloit à la gauche de son corps de bataille (15.). *Tertiam autem aciem in sinistrum suum cornu contulerat.* Cette transposition des cohortes avoit pour objet le prolongement du front de sa bataille de façon que son corps de bataille qui avoit été auparavant de seize cohortes de front, se trouvoit être par ce moyen de trente deux, & que chaque aîle au lieu de huit cohortes en avoit seize. Mais comme il s'étoit proposé en même temps de rester sur trois lignes à sa gauche par les raisons qu'a détaillées Hirtius, il vit qu'en plaçant les seize cohortes de sa troisieme ligne sur le front, de 24. cohortes qui y avoient été, il ne lui en restoit que huit qui

jointes aux six de la seconde ligne ne faisoient encore que quatorze cohortes. Il lui en falloit du moins dix huit pour laisser les trois légions ou les trois brigades de la gauche sur trois lignes (20.). Voici comme Hirtius dit qu'il s'y étoit prit *tertiam autem aciem in sinistrum suum cornu contulerat, & usque ad aciei suæ mediam legionem porrexerat. Ayant transporté sa troisieme ligne à son aîle gauche, il prolongea cette aîle jusqu'à la légion qui partageoit la gauche de son corps de bataille* (19.). *Acies sua* ne peut-être que relatif au *cornu sinistrum* qui a précédé. Il en résultoit donc que quatre cohortes, ou la moitié de cette ancienne gauche, étant encore attribuée à la nouvelle aîle, il y en avoit pour lors vingt au lieu de seize, de sorte que César n'en ayant besoin que de seize dans la premiere ligne de sa gauche, disposa des autres quatre pour les joindre aux huit & aux six qu'on a vû lui être restées de la seconde ligne (19.). De sorte qu'il étoit en état de former à sa gauche selon son plan une seconde & une troisieme ligne chacune de neuf cohortes, *& ita conlocaverat*, dit-il, *uti sinistrum suum cornu triplex esset.*

Le corps de bataille ayant de cette maniere souffert à sa gauche une diminution de

quatre cohortes, on en ôta quatre des dix huit qu'on a vû passer de la seconde ligne à la droite (21.) & on les attribua de ce côté au corps de bataille qui regagna par cet arrangement son premier front de 32. cohortes. Mais comme il n'y en eût pour lors que quatorze à l'aîle droite au lieu de seize, on y supplea par quelques cohortes surnumeraires de nouvelle levée qu'on y fit passer. (14.) *Præterea ex tironum legionibus paucas adjecerat*, dit Hirtius.

En expliquant ainsi les paroles de l'auteur suivant leur vrai sens, on saisira aisément le nouvel ordre de bataille, qui bien qu'il se fut élargi aux dépens de sa profondeur, conserva pourtant toute sa force, aux endroits où on avoit à craindre la supériorité de l'ennemi. Les évolutions mêmes que les cohortes avoient à faire, étoient toutes d'une exécution très aisée. Je les ai exprimées dans le plan ci-joint, & on verra, en y donnant un peu d'attention, que les cohortes, marchant chacune par le chemin le plus court aux postès qui leur étoient assignés dans la ligne, n'avoient pas besoin d'une demi heure de temps pour changer l'ordre de bataille. Les camps des deux armées étant dans la plaine, & peu éloignés l'un de l'autre, César devoit être assez informé d'avance

de tous les mouvemens des troupes de Scipion, pour avoir le temps d'y conformer les siens.

Le détail que Hirtius fait du changement de cet ordre de bataille, donne lieu à une observation fort importante sur l'emplacement originaire des cohortes dans la ligne. Mon critique s'étoit persuadé que les cohortes étoient rangées en quinconce, comme les manipules l'avoient été dans la vieille milice, & que les intervalles entre les cohortes, étant égaux à leur front, celles de la seconde ligne n'avoient qu'à marcher en avant, & remplir les intervalles de la premiere, pour en former une ligne pleine, comme il prétend que César l'avoit aussi fait à Pharsale. Mais supposez cette opinion vraie, pourquoi César ne fit-il pas simplement avancer ici les cohortes de la seconde ligne, & remplir les intervalles de la premiere, pour mettre selon son plan la plus grande partie de ses cohortes sur une seule ligne? Pour lors celles de la troisieme ligne n'auroient eû à faire ici que quelques mouvemens vers leur gauche, pour s'y placer sur deux lignes, derriere la gauche de l'armée. On voit cependant que pour parvenir à son but, César fit marcher les cohortes de la seconde ligne ainsi que celles de la

troisieme, les unes par leur droite, & les autres par leur gauche pour aller aux aîles, & s'y alligner à la droite & à la gauche du corps de bataille. Les expréssions *secundam aciem fere in earum legionum parte cohortium collocaverat, & tertiam aciem in finistrum suum cornu contulerat, & ad aciei suae mediam legionem porrexerat*, ne permettent pas d'en douter; & il est très évident que les cohortes rangées en bataille ne gardoient pas plus d'intervalles entre elles, qu'il ne leur en falloit pour être distinguées, & pour donner aux troupes légeres qui dévançoient souvent l'armée la facilité de se retirer derriere la ligne. J'aurai occasion dans la suite d'éclaircir encore mieux cet objet.

Mon critique croit faire des recherches d'antiquités militaires, lorsqu'il devine. Aussi pour s'en convaincre n'a-t-on qu'à observer, comment il choisit ses preuves. Pour prouver ici que les cohortes étoient rangées en échiquier, il en appelle à l'exemple de la bataille de Mantinée que Philopoemen gagna contre le Tyran Machanidas. Ayant découvert par le récit que Polybe fait de sa disposition, que le Grec qui vivoit du temps de l'ancienne milice, disposoit sa phalange dans l'esprit de l'ordonnance par manipules;

j'ai dit qu'il paroiſſoit que ce Général penſoit à combiner par cette nouveauté les avantages de la légion avec ceux de la phalange. Mais les ſections de la phalange dans la nouvelle diſpoſition de Philopoemen, pouvoient très bien reſſembler aux cohortes ſans ſervir de preuve à M. le Chevalier de Lo-looz, que du temps de Céſar celles-ci fuſſent encore rangées en quinconce avec des intervalles égaux à leur front.

Au reſte il eſt hors de doute que mon critique n'a rien compris à tout le récit de Hirtius. Celui-ci dit expreſſément, qu'il n'y avoit que la gauche de Céſar qui fut ſur trois lignes, *uti ſiniſtrum ſuum cornu triplex eſſet*, & le Chevalier prolonge la ſeconde & la troiſieme ligne jusqu'au delà du centre; & c'eſt le réſultat de la mauvaiſe interprétation de ces mots: *ad aciei ſuae mediam legionem porrexerat.* Il ſoutient contre le ſens le plus clair & le moins incertain du texte que *ſecunda* & *tertia acies* n'avoient de rapport qu'à l'aîle droite; il interprête *ex tironum legionibus paucas ádjecerat* par *il les faiſoit ſoutenir par les légions de nouvelle levée*, comme ſi le mot ſeul d'*adjecerat* ne s'oppoſoit pas à une pareille ſignification. Ayant même attrapé dans quelque mauvaiſe édition la leçon imaginée par Ful-

vius Ursinus, & combattue par d'autres savans: *circa ipsum autem dextrum cornu*, au lieu d'*ipsum autem dextrum cornu*, il s'est mis dans l'impossibilité de se faire une idée des dispositions de ce grand Capitaine. Il hazarde à la fin lui même des corrections dans le texte qui ne trahissent que trop, le peu de connoissance qu'il en a. Ayant une fois avancé que César avoit douze légions, il s'est vû gêné par le nombre de huit dont Hirtius décrit l'emplacement dans l'ordre de bataille. Il a donc taché, en séparant les chiffres, d'en faire naitre deux autres, sans penser, que, si ces corrections étoient justes, elles renverseroient l'ordre de la narration, & qu'à la bataille de Thapsus, où on voit paroître le même nombre de légions, il faudroit encore recourir à de pareilles corrections. Ne comprenant pas, pourquoi César avoit laissé trois légions au camp, il en raisonne à sa maniere du ton d'un vieux Docteur en tactique, tandis que Hirtius dit nettement qu'il n'y en avoit qu'une seule qui fut restée. Non obstant toutes ces incongruités il n'a pas laissé de dresser un beau plan de l'ordre de bataille des deux armées & de le garnir d'une double échelle de son invention, peut-être très bonne partout ailleurs, mais la plus impertinente & la plus

inutile qu'on puiſſe imaginer dans cette occaſion.

Hirtius ayant expoſé la diſpoſition de Céſar par rapport à ſon infanterie, rapporte auſſi les arrangemens qu'il fit avec la cavalerie. On a vû qu'elle étoit tout au plus de deux mille neuf cens chevaux & par conſéquent inférieure de beaucoup en nombre à celle de ſon ennemi. Cependant il la jetta toute à l'aîle gauche (16.) pour l'oppoſer à celle de l'ennemi, & plaça de gros pelotons d'archers, avec d'autres gens de traits derriere les intervalles des eſcadrons.

Céſar qui ne penſoit qu'à aſſurer cette gauche qui étoit en l'air, contre les forces conſidérables que l'ennemi avoit ſur ſa droite, s'aviſa ici, pour mettre ſa cavalerie à l'abri d'être renverſée & batuë, d'un expédient très remarquable, ce fut de la ſoutenir & de la protéger par toute la cinquieme légion qui étoit une de celles en qui il avoit le plus de confiance.

Si Hirtius dit *præſidio his equitibus legionem V præmiſerat*, il faut méconnoître abſolument l'uſage des termes d'une langue pour ſoutenir que *præmittere* puiſſe ſignifier *mettre en arriere* comme le Chevalier le fait, & comme il l'exprime dans ſon plan & dans ſon expoſé. Les *ſubſidia* dénotoient ordi-

nairement les troupes qu'on plaçoit en ſeconde ligne & en reſerve; Le mot *præſidia* renfermoit déjà en lui même la ſignification d'un corps différent de ce qu'on appelloit *ſubſidia* *). Mais Hirtius pour ne pas laiſſer de doute ſur la ſignification de ce terme, le détermine le plus clairement du monde par l'addition du mot *præmiſerat, il mit en avant.* En conſéquence du ſens naturel de cette expreſſion Céſar plaça donc cette cinquieme légion devant ſa cavalerie dans la vuë de la protéger.

Il ne paroit pas non plus comme le croit mon critique qu'une telle poſition ſoit abſolument contraire à l'idée qu'on doit avoir de l'habileté de Céſar. Car il eſt certain que l'infanterie légionaire tant qu'elle étoit poſtée, en impoſoit ſi fort à la cavalerie, que celle-ci non ſeulement n'oſoit l'entamer, mais qu'elle prenoit ordinairement la fuite, dès qu'elle la voyoit marcher à ſa rencontre. L'hiſtoire militaire de Céſar en fournit pluſieurs exemples. Suppoſez donc que les cohortes de cette légion ſe fuſſent poſtées par intervalles, en partie devant le front & en partie ſur le flanc de cette cavalerie, (17.)

*) Feſtus: *præſidium eſt quod pro utilitate & ſalute alicuius auxilii gratia præponitur: ſubſidium quod poſtpoſitum eſt ad ſubveniendum laborantibus.*

position que le sens du terme *præsidio præmiserat* n'exclut pas, qui doutera que par ce moyen César ne balançât la supériorité de la cavalerie de l'ennemi? Si à Pharsale les six cohortes destinées au même but se trouverent à l'extrémité de l'aîle de l'infanterie, on ne sauroit en conclure, qu'elles fussent placées ici de la même maniere.

Mon critique veut que la légion fut rangée en trois lignes derriere la pointe de l'aîle de la cavalerie. Mais un tel emplacement ne fut il pas même manifestement contraire au texte, ne paroit-il pas évident que cette infanterie rassemblée en trois lignes l'une derriere l'autre & par cela même embarrassée dans ses mouvemens, eut encore gêné ceux de sa propre cavalerie. Nos bons tacticiens craignant comme les anciens, la malheureuse influence que la cavalerie battuë à l'une ou à l'autre aîle, a nécessairement sur le sort d'une affaire, ont proposé l'emplacement de quelques bataillons disposés en quarré sur les flancs de la cavalerie. On connoit à cet égard l'idée du Maréchal de Puysegur conforme en tout à la disposition que César fit ici. L'infanterie légionaire plus solide & plus propre à résister à la cavalerie que ne l'est la nôtre, remplissoit toujours avec un pareil emplacement les vuës des Gé-

néraux, de ſorte que rien n'eſt ſi ſuperflu que le rafinement du Chevalier qui aſſigne à cette cinquieme légion un poſte tout différent de celui qu'indiquent les paroles expreſſes du texte.

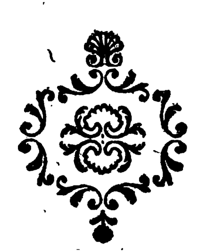
Hirtius dit que César diſtribua indifféremment ſur tout le front de la bataille & principalement aux aîles, des poſtes à ſes archers. *Sagittarios varie paſſimque, locis certis, maximeque in cornibus conlocaverat.* Scipion ayant placé ſes élephans aux aîles de ſon infanterie. (6.) Céſar leur oppoſa de ce côté les archers, qui combattoient contre ces animaux à peu près avec les mêmes armes & de la même maniere que les Vélites du temps de l'ancienne milice. Lorſque les anciens Généraux avoient de pareils animaux en tête, ils avoient la maxime d'écarter de leur rencontre, autant que cela ſe pouvoit, leurs lignes d'infanterie. Le grand Scipion & d'autres Généraux de ces temps qui rangoient le plus ſouvent leurs armées par manipules en quinconce, changoient dans ces occaſions leurs diſpoſitions, & plaçoient leurs manipules directement les uns derriere les autres pour ſe ménager dans leurs lignes des vuides, au travers des quels ils tachoient de chaſſer les eléphans jusques derriere l'armée. Il eſt donc aſſez vraiſem-

blable que César laissa également ici ces intervalles tant entre ses retranchemens & sa droite que du côté de sa cavalerie, & qu'il les remplit seulement de ses archers, ce que Hirtius exprime: *sagittarios maxime in cornibus collocaverat.* J'explique ainsi pourquoi je ne place pas dans mon plan, ces archers devant la droite & la gauche de l'infanterie comme mon critique l'a fait.

Les deux armées rangées en bataille, se trouverent en présence l'une de l'autre à une distance de 300. pas, & n'étoient séparées que par le ravin dont on a parlé. Tout mouvement que les troupes auroient fait de part & d'autre pour le franchir & pour en venir aux mains, eut été fort dangereux. Hirtius dit expressément que cette raison suffisoit pour faire renoncer César à toute l'idée d'attaquer l'ennemi. *Præterea hæc quoque eum causa tardavit, quod erat locus quidam perimpeditus ante aciem Scipionis, quem suis impedimento ad ultro concurrendum fore existimavit.*

Il arriva donc qu'on fut à se regarder depuis le lever du soleil jusques vers les quatre heures du soir, sans rien entreprendre. Ce ne fut qu'au moment qu'on alloit se séparer que la réserve de Scipion composée de la cavalerie, des Numides & d'autres troupes

légeres (19.) fit quelques mouvemens en avant, en s'approchant de côté du quartier que César avoit eû sur la montagne (4.). Je ne sais ce qui a engagé mon critique à dire qu'en faisant ce mouvement, cette cavalerie auroit passé assez près de la pointe de l'aîle de César pour lui prêter le flanc. On n'a qu'à comparer le récit de l'auteur avec mon plan pour s'appercevoir, qu'elle n'avoit à passer ni ravin ni marais pour s'avancer du côté du camp dont Hirtius parle, & que loin de prêter le flanc à la pointe de l'aîle de César, ce fut une petite partie des troupes de celui-ci qui, comme l'historien le dit expressément, franchit le marais pour la joindre. J'ai rendu raison dans mes Mémoires de toutes les circonstances de ce terrain, dont le Chevalier ne s'est écarté, que pour brouiller les idées les plus claires & les plus nettes que nous a données Hirtius de cette journée.



CHAPITRE XII.

De la maniere dont les Romains comptoient les heures du jour, & du rapport des époques exprimées dans les commentaires de César avec le calendrier réformé.

Rech. d'Antiq. Mil. III.

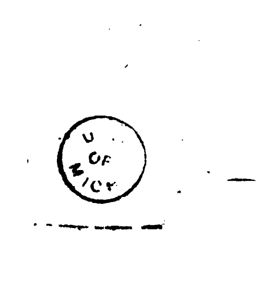
Le Chevalier de Lo-looz cherchant avidement dans mon analyse de la campagne de César en Afrique quelque nouveau sujet de critique, a trouvé à sa grande satisfaction sans doute, qu'en parlant de l'expédition de César à Zeta en Afrique, j'avois dit que ce grand homme, étant parti le matin à quatre heures & revenû au camp à sept heures du soir, avoit employé treize heures à cette expédition. Il ne falloit que compter les heures écoulées entre ces deux termes pour s'appercevoir qu'on doit lire quinze au lieu de treize heures, & je suis persuadé que tout lecteur tant soit peu indulgent se seroit contenté, de ne relever en cela qu'une faute d'inadvertance, ou même d'impression très aisée à corriger. Mon critique trop charmé de sa découverte n'a pas jugé à propos de m'en faire grace. Il fait les frais de trente six mortelles pages remplies de tout ce qu'il sait & ne sait pas de géographie, d'histoire & d'astronomie pour prouver que Cé-

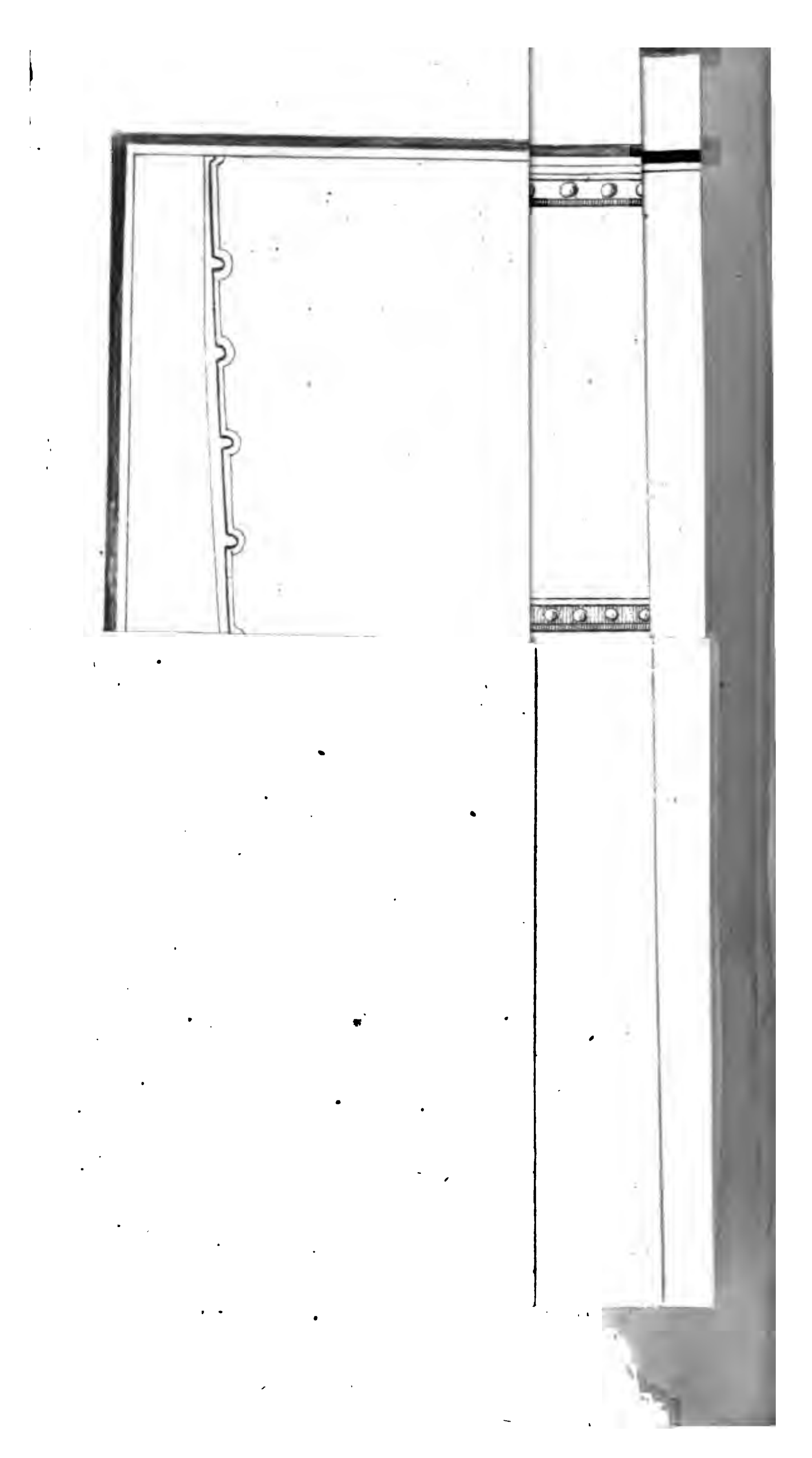
De Bel Afr. Ch. 68. &c.

ſar employa quinze de nos heures à cette courſe, que ce ne fut point à quatre heures du matin mais à trois qu'il partit, & qu'il revint à ſix heures & non à ſept.

On ſait que les Romains régloient leurs jours & leurs nuits, ſur le lever & le coucher du ſoleil, que les jours étant plus longs en été qu'en hyver, leurs heures qui étoient toujours la douzieme partie du jour, devoient par conſéquent augmenter & diminuer dans leur durée, ſelon le temps que le ſoleil reſtoit ſur l'Horizon, & que ce n'étoit qu'au temps des équinoxes, où le jour artificiel eſt égal à la nuit, que les heures du jour & de la nuit étoient égales entr'elles. On ſait encore que les Romains partageoient le jour & la nuit en quatre parties égales, chacune de trois heures, & que les quatre parties de la nuit étoient appellées les quatre veilles, que minuit dans toutes les ſaiſons, étoit au commencement de la troiſieme veille, ainſi que midi, au bout de la ſixieme, & au commencement de la ſeptieme heure du jour.

S'il importe donc de ſavoir au juſte, à quelle heure du jour répond ſelon notre maniere de compter, telle heure indiquée par l'auteur ancien, il faut connoître la date de l'événement, & la combiner avec la latitude du lieu où il eſt arrivé, pour trouver à quelle


U
OF



elle heure, le soleil s'y leve ce jour là, combien de temps il reste sur l'horizon. is comme cette guerre d'Afrique se fit écisément dans l'année de confusion, & les dates marquées par Hirtius ne répont pas à l'ordre des jours de nôtre calener réformé, je m'étois dispensé, en écrit mes mémoires, de faire pour lors de gues recherches sur ce sujet, croyant oir suffisamment satisfait à la curiosité des eurs, en leur marquant la durée de l'exdition, puisqu'au fond il importoit fort que César fut parti de son camp une heuplutôt ou plus tard.

Ayant donc marqué ainsi & seulement hazard les heures du départ & du retour César, le Chevalier s'est donné la peine plucher tous ces manques de précision, & emarqué que *déterminant à quatre heures matin le commencement de la quatrieme lle, j'ai dû sentir que chaque veille étant des quatre parties aliquotes de la nuit iere, il falloit que la nuit comme au tice d'hyver fut de seize heures, & ainsi le soleil s'étant couché à quatre res, la premiere heure de nuit ne peut par conséquent la septieme heure du de notre horloge.* Cette remarque est juste, & quoique je puisse dire que ce

ne fut pas proprement au commencement de la premiere veille que César décampa, j'aime mieux me rendre au raisonnement de mon critique, & avouer ma méprise. J'avoue encore, qu'ayant varié dans un endroit de mon analyse dans la réduction des milles Romains à la mesure de nos lieues, j'ai manqué de justesse, & que j'aurois mieux fait de conserver la mesure de mille pas Romains, employée par l'auteur latin & dont Mr. d'Anville a déterminé l'étendue avec toute la précision possible.

Mon critique en se bornant à ces réflexions auroit consulté les intérêts de sa gloire, dont il paroit si avide; mais sentant le peu d'importance de sa critique il s'efforce d'intéresser le lecteur par l'exposé d'une nouvelle opinion sur un objet qui de tout temps avoit donné de l'occupation aux littérateurs. *Puisse le voeu de mon coeur*, dit-il *exciter le zele des savans à me faire part des lumieres qui me manquent pour les parties que je vais discuter!*

Le précis de son paradoxe est, que César & Hirtius, en marquant les dates de certains événemens arrivés du temps du vieux calendrier, les avoient changées & ramenées dans leurs écrits à l'ordre des jours établi dans le calendrier réformé. Il seroit d'une grande

importance pour toute la chronologie, que cette découverte fut fondée, mais malheureusement, on n'en a jamais fait qui le soit moins que celle-ci.

Mon critique, raisonnant sur le temps où César écrivit ses commentaires, condamne l'opinion d'Ablancourt qui s'imagina que César écrivoit chaque soir ce qui s'étoit passé pendant la journée, & prétend avoir des preuves bien convainquantes, que ce ne fut qu'après avoir terminé la guerre, ou comme le dit par une licence plus que poëtique l'habile Chevalier, après avoir *fermé le temple de Janus* que César prit la plume. Ses preuves sont telles qu'il ne faut que les rapporter pour en faire sentir la foiblesse. Hirtius après avoir dans sa préface du huitieme livre des guerres des Gaules exalté la dignité & l'élégance des commentaires de César, dit qu'on auroit bien plus sujet de les admirer, si on savoit comme lui, avec quelle facilité & en combien peu de temps, il les avoit composés. Il y ajoute au sujet de l'histoire qu'il fit lui même des guerres d'Alexandrie & d'Afrique, qu'il tient de la bouche même de César les événemens qu'il va rapporter. *Et n'est-ce pas*, dit mon critique, *une preuve incontestable, que César n'a écrit ses commentaires qu'après avoir*

mis fin à la guerre? Je n'ai pas assez de sagacité pour sentir la conséquence & la force de cet argument.

César vainqueur de tous ses ennemis fit son entrée à Rome au mois d'Octobre, & célébra dans le même mois son dernier triomphe pour la victoire remportée sur les enfans de Pompée. Assassiné déjà le quinze de Mars de l'année suivante, à peine y avoit il cinq mois qu'il jouissoit du fruit de ses victoires. Il fut dans cet espace de temps plus occupé que jamais; mais supposez qu'il eût encore eû le temps de rédiger ses commentaires, pourquoi en rompant le fil de sa narration à la fin du septieme livre de la guerre des Gaules, & en le reprenant avec la guerre civile, auroit-il donné lieu à Hirtius de remplir cette lacune? & celui-ci ne marque-t-il pas lui même l'intervalle de temps qui s'écoula entre la publication des écrits de César, par les mots suivans; *Commentarios non comparandos superioribus atque insequentibus eius* (Cæsaris) *scriptis contexui?*

Rien ne démontre cependant plus clairement la fausseté de l'opinion de mon critique que le témoignage de Ciceron, qui dans son *Brutus*, livre composé avant les guerres civiles, parle déjà des commentaires de César comme d'un ouvrage qui depuis longtemps

Chap. CLXXIV.

étoit entre les mains des curieux & faisoit l'objet de leur admiration. Lorsque Pollion dit que César n'avoit pas mis dans ses narrations l'exactitude & la bonne foi nécessaire, sur tout dans celles qui regardent les actions des autres, & lorsqu'il ajoute qu'il auroit sans doute encore revu & changé quelque jour ses commentaires, il paroit assez par le jugement que ce Romain en porte, que César ne les avoit pas composés pendant les cinq derniers mois qu'il passa avant sa mort à Rome, comme se l'est persuadé mon critique.

Sueton Cæs. 56.

Il est très vraisemblable que ce fut à la fin de chaque campagne, que César écrivit les événemens qui s'étoient passés. Aussi chaque livre contient il l'histoire d'une campagne, & il est bien décidé que l'ouvrage n'a pas paru à la fois. Le fait est incontestable puisque, quand Ciceron représente Brutus parlant favorablement de cet ouvrage, ce ne peut-être qu'avant, ou tout au plus au commencement des guerres civiles, & dans le temps ou les trois livres de ces guerres n'avoient pas pû encore voir le jour.

Mon critique s'est imaginé, qu'il falloit nécessairement faire écrire à César ses commentaires après la réforme du calendrier qui se fit dans l'année qui précéda sa mort, pour

rendre vraisemblable l'opinion que les dates qui y sont marquées, étoient déja réformées sur ce nouveau calendrier. C'est d'après cette combinaison qu'il s'écrie: *Peut-on admettre que César qui par la noble émulation d'atteindre à un mieux, n'avoit en aucun temps de sa vie regardé au dessous de lui les détails utiles, eût de propos délibéré inséré des erreurs grossieres dans les époques de ses commentaires, tandis que la précision & l'exactitude dépendoient entierement de lui? Croit-on que dans un histoire qu'il destinoit à l'instruction de la jeunesse Romaine, il eût voulû l'égarer par un renversement total des saisons & du cours des astres? Mes prédécesseurs,* ajoute-t-il, *n'ont pas fait attention à la foule d'absurdités & d'opérations inconcévables qui procédent de l'infidélité des époques.*

Croiroit-on bien qu'un homme capable d'écrire de pareilles choses ait jamais lû les commentaires de César? Car qui n'a pas remarqué que César dans tout le cours de cet ouvrage n'y cite tout au plus que trois fois les dates d'après le calendrier? Il paroît même assez que la confusion de celui qu'on suivoit pour lors, fit qu'il aimât mieux caractériser par les saisons, par les équinoxes, les solstices, & les moissons,

le temps dont il avoit à parler, que citer les dates incertaines du calendrier, ainſi que l'a fait Hirtius en continuant ſes commentaires. Il importoit donc bien peu que l'automne ou le printemps commençât à Rome ſelon le calendrier de cette année, un mois ou deux plutôt ou plus tard, & que les jours des ſolſtices & des équinoxes n'y fuſſent pas à leur place. La jeuneſſe de Rome & la poſtérité ne pouvoient s'y méprendre, ni méconnoître les époques ordinaires des ſaiſons ou de la recolte, par leſquelles, Céſar ſans recourir à d'autres dates, détermine le plus ſouvent, comme on l'a dit, celles de ſes expéditions.

Voyons cependant ſi celles qu'on trouve dans deux ou trois éndroits de ſes commentaires, peuvent être rapportées au calendrier réformé, ainſi que le Chevalier s'imagine l'avoir prouvé. Céſar dit au commencement de ſon premier livre des guerres civiles, que le ſignal de la guerre étant donné par le Senatus-conſulte du VIIIme avant les Ides de Janvier, il partit peu à près de Ravenne & commença ſes opérations. Ce jour énoncé, le 6. Janvier du vieux calendrier, étoit réellement dans l'année ſolaire le 17. de Novembre. Je ne veux pas répéter ici les preuves inconteſtables de cette époque dé-

duite de toute la ſuite des événemens, comme on le verra dans mon journal *des événemens arrivés les quatre dernieres années avant la réforme du calendrier.* Mais je me bornerai à un ſeul argument qui bat d'abord en ruine la ſinguliere hypothéſe de mon critique, ſavoir que cette même date du Senatus-conſulte, & celles des événemens qui l'avoient ſuivi, ſe trouvent plus d'une fois énoncées dans les lettres de Ciceron. Le Chevalier ne dira pas, à ce que j'eſpere, que Céſar a fait réformer les dates de ces lettres, & celles qui ſe trouvent dans les livres des autres hiſtoriens. Mais peut-être, repliquera-t-il, que pour ne pas altérer la date d'un acte auſſi ſolemnel que ce Senatus-conſulte, il l'a laiſſé ſubſiſter en cette occaſion, & qu'il l'a changée dans d'autres. On trouve heureuſement encore dans l'hiſtoire de l'année ſuivante le jour de ſon départ de Brendes pour l'expédition de la Theſſalie marqué par les veilles de Nones de Janvier: *Pridie nonas Januarias naves ſolvit.*

Epiſt. famil. Lib. XVI. ep. 2.

De Bel. Civ. I. 6.

Céſar ayant gagné le lendemain les côtes de la Grece dépêcha bientôt Vibullius pour faire à Pompée des propoſitions de paix & d'accommodement. Vibullius, dit Céſar, rencontra Pompée dans la Macédoine, lorſqu'il étoit en marche avec ſes troupes pour

occuper les quartiers d'hyver qu'il s'étoit proposé de prendre à Apollonie & à Durazzo. Suppofez que cette veille des Nones de Janvier ou ce 4. de Janvier fut une date du nouveau calendrier, ne trouveroit on pas étrange que Pompée qui n'avoit aucune raifon de tenir la campagne en hyver, fe fut arrêté dans la Macédoine jusqu'à la mi-Janvier, temps où Vibullius le rencontra, avant de fe mettre en chemin pour prendre fes quartiers d'hyver? Admettez que ce 4. de Janvier étoit proprement dans l'ordre des jours felon le cours du foleil le 5. de Novembre de l'année paffée, comme je l'ai montré dans mon journal, & on verra que c'eft précifément la faifon où les armées ceffoient de refter fous les tentes; que la circonftance dont il s'agit ici, y eft très analogue, & que Céfar n'a certainement pas accommodé cette date au calendrier réformé.

On fait auffi par le détail même de cette campagne, qu'il s'écoula trois mois pour le moins, avant que Céfar entreprit d'enfermer Pompée dans fes établiffemens près de Durazzo, on fait encore que les deux armées féjournerent près de quatre mois aux environs de cette ville, & que depuis qu'elles les quitterent, il fe paffa près de trois femaines jusqu'à la bataille de Pharfales. Céfar dit expreffément que s'étant avancé du côté de

Pharſales, il y prit ſon camp dans une plaine fertile où le bled étoit presque mûr & prêt à être moiſſonné. C'eſt dans le courant du mois de Juin qu'on fait la recolte en Theſſalie. Ainſi le Chevalier n'a qu'à calculer ces ſept mois & demi paſſés depuis ſon débarquement jusqu'au jour de la bataille au mois de Juin, temps de la moiſſon, pour ſe convaincre que ce 4. de Janvier ne pouvoit être qu'une date du vieux calendrier, qui dans cette année précéda de 58. jours celle du nouveau.

Ce n'eſt que relativement à ces deux occaſions que Céſar dans les trois livres des guerres civiles a marqué le jour du mois. Le Chevalier ne les a pas alléguées; il s'appuye principalement ſur ce qu'il eſt dit dans le premier livre des guerres des Gaules, que les Suiſſes ayant pris la réſolution d'abandonner leur pays, s'étoient donné rendez-vous le 28. de Mars ſur les bords du Rhône, & qu'à ce jour marqué ils avoient mis le feu à leurs habitations, & à toutes leurs denrées, n'emportant de vivres que pour trois mois. Il prouve enſuite avec une prolixité étonnante & avec tout l'apparat de ſon ſavoir, qu'il eſt impoſſible que ce 28. de Mars, auquel Céſar dit, que les Suiſſes fixerent ce jour de leur départ *puiſſe être rétrogradé jusques vers le milieu*

de Janvier, comme cela seroit, si les dates citées dans les commentaires étoient du stile de Numa.

Pour mettre le lecteur au fait de l'objet de sa dissertation, il entreprend de lui donner une idée de l'ancien calendrier, & des causes de son désordre. Mais il s'en acquitte de maniere que tout lecteur tant soit peu instruit n'hésitera pas un moment, en lisant son exposé, à lui refuser absolument le droit de raisonner sur cette matiere, du moins celui de proposer des problemes aux savans. Il est connu que pour rapprocher l'année lunaire de l'année solaire, on intercaloit alternativement de deux en deux ans un mois de 22. & de 23. jours. Je ne sais ce qui à engagé le Chevalier à ne placer ce mois de 23. jours que dans la sixieme année. Mais ce n'étoient pas ces mois intercalaires, qui donnoient lieu à la confusion, c'étoit ce jour qui excédoit dans le vieux calendrier de Numa l'année solaire, & qui étoit cause que d'année en année le premier jour de l'an tomboit dans le mois de l'année suivante, & renversoit ainsi tout l'ordre des saisons, en passant successivement d'un mois à l'autre. Les Pontifes étoient chargés du soin d'y remédier de temps en temps par des intercalations extraordinaires; mais on sait ce que Suetone,

Dion, Macrobe, Cenſorin & tant d'autres auteurs diſent de l'abus qu'ils en faiſoient pour prolonger & pour raccourcir les années ſelon leur caprice, ou ſelon leurs vuës d'intérêt & de politique. Voilà ce que le Chevalier de Lo-looz auroit dû expliquer pour mettre le lecteur au fait des cauſes de cette ſinguliere diſcordance de l'année Romaine avec l'année ſolaire, dont l'hiſtoire offre quelquefois des exemples.

D'après ce détail, dit-il, *il eſt évident que le calendrier de Numa en l'année que Céſar en fit la correction ayant avancé de 90. jours, il auroit fallu rétrograder de 78. à 79. jours pour avoir une époque qui correſpondit au calendrier Grégorien, en ſorte que le premier des calendes de Janvier du vieux ſtile n'étoit que le 14. Octobre du nouveau.* Rien n'eſt moins évident que cette ſupputation qui a indui en erreur Calviſius, Uſſerius & d'autres, & on pourra voir dans ma diſſertation ſur l'année Romaine les raiſons invincibles qui avoient déjà autrefois engagé Dion Caſſius à réduire les jours qui faiſoient la différence des deux calendriers au nombre de 45. jours.

Mais ſuppoſez qu'il y eut ces 67. jours à intercaler dans l'année de confuſion, c'eſt à dire l'an 708. de la fondation de Rome,

pour faire accorder l'année Romaine avec l'année solaire; qui garantira à mon critique, que ce fut encore ce même nombre de jours, qui en 696. lorsque les Suisses firent cette expédition, altéra l'année? Les Pontifes dont les intrigues donnoient lieu à ces désordres, ne pouvoient-ils pas avoir fait des changemens dont l'effet eût été de rapprocher les jours de leur véritable place? Mr. de la Nauze l'a prouvé incontestablement dans sa savante dissertation sur l'année Romaine, & quoique je ne sois pas d'accord avec lui sur les causes de ces variations, je n'en reconnois pas moins la vérité du fait. Ainsi il est incontestable qu'en 700. le calendrier Romain ne différoit plus que de sept ou de huit jours, de celui que César établit dans la suite. Ciceron marque à Atticus que son frere Quintus, & César même lui avoient écrit d'Angleterre, que ce seroit le 6. avant les calendes d'Octobre ou le 25. de Septembre qu'ils repasseroient la mer avec la flotte. Comme César dit dans ses commentaires, qu'il se mit en mer peu de jours avant l'Equinoxe *), il est manifeste que la différence du 20. de Septembre qui étoit le jour de l'Equinoxe au 25. du même mois qui est celui dont

Mém. d'inscr. T. XXVI.

Lib. IV. ep. 17.

De Bel. Gal. Lib. V. Ch. 23.

*) *Ne anni tempore a navigatione excluderetur quod æquinoctium suberat.*

il est fait mention dans la lettre de Ciceron, n'étant que de cinq jours, les jours du calendrier Romain ne s'éloignoient pas dans cette année, de plus de sept à huit jours de ceux du calendrier réformé dans la suite.

Comme ce ne fut que de quatre ans que l'émigration des Suisses précéda l'expédition de César en Angleterre; il n'y a rien qui nous autorise à croire, que les deux années de 696. & de 700. différassent, de plus de quatre jours, qui dans chaque année excédoient, comme on l'a dit, l'année solaire. Cette circonstance & bien d'autres qui concourent à prouver le rapport des mois Romains de l'an 696. avec les mois de l'année Julienne montrent assez, que tout le long & pompeux raisonnement de mon critique sur l'impossibilité d'une émigration générale des Suisses au cœur de l'hyver est inutile & entierement superflu.

Mon critique dit à la vérité, qu'il n'est pas même problematique que les dates qu'on trouve dans les livres de Hirtius, ne soient toutes du nouveau stile, ayant écrit son histoire après la mort de César, & lorsque son calendrier Julien étoit suivi dans tout l'empire Romain. Mais le Chevalier décide encore ici d'une chose qu'il ne connoit pas, & parle en homme qui a manqué de toutes les pieces

nécessaires pour instruire le procès. J'avois observé dans mes recherches de chronologie, que même dans les Fastes qu'on dressoit après la réforme de l'année, on conservoit les anciennes époques du calendrier Romain, & que les jours consacrés aux jeux solemnels établis en l'honneur des victoires que César avoit remportées, étoient toujours les dates du vieux stile qu'on n'a pas jugé à propos de corriger dans le calendrier réformé. On verra encore, que Hirtius n'a pas voulu réduire les époques des événemens dont il fait le récit à l'ordre des mois du nouveau calendrier, comme le Chevalier a prétendu prouver qu'il l'a fait.

Ayant trouvé dans Calvisius que l'année qui précéda la réforme du calendrier avoit commencé avec le 14. d'Octobre, il a bonnement donné la même date au premier jour de toutes les années qui precéderent celle-ci. C'est ainsi, qu'après s'être créé à lui même ce fantôme, il se met à le combattre & démontre fort au long que César étant parti le 30. de Decembre & ayant employé quarante jours à une expédition d'hyver contre les Gaulois revoltés, cette date du 30. Decembre ne sauroit être du vieux stile, vû que le temps qu'il fait ordinairement le 14. d'Octobre, ou le jour qui

De Bel. Gal. VIII. 3.

doit corréſpondre ſelon la ſuppoſition de Calviſius à cette date, jusqu'au 23. Novembre n'eſt pas analogue ſelon la deſcription qu'en fait Hirtius, à ces *brumalibus diebus & intolerandis frigoribus ; à ce froid inſupportable des jours du ſolſtice.* Mais comme il eſt aſſez conſtaté par des calculs vrais & exacts, qu'en 703. lorsque Céſar fit cette courſe d'hyver, le jour du nouvel an tomba ſelon le vieux ſtile au 10. de Novembre, on s'apperçoit aiſément, qu'il étoit pour lors dans l'ordre des ſaiſons, que le temps fut depuis ce jour jusqu'au 20. de Decembre, tel que l'auteur le caractériſe.

Il eſt même à remarquer que la ſuite des événemens confirme de la maniere la plus convainquante la vérité de cette date. Céſar étant revenu de ſa courſe, ſe remit de nouveau en marche au bout de dix huit jours, & fit une invaſion dans le pays des Carnutes. Les habitans s'étant enfuis, il mit ſes troupes en quartier de cantonnement dans la ville de Gennabum, ne voulant pas, à ce que dit Hirtius, expoſer ſes ſoldats aux frimats & à l'horrible temps qu'il faiſoit alors. *Cæſar erumpentes eo maxime tempore acerrimas tempeſtates quum ſubire milites nollet.* En comptant les jours ſelon le vieux ſtile, Céſar retira ſes troupes à Gennabum à peu

peu près dans les premiers jours de Fevrier, qui étoient la vraie ſaiſon de ce que Hirtius nomme *acerrimas tempeſtates*, au lieu que le calcul de mon critique conduit ces événemens fort avant dans le mois de Mars, dont les giboulées ne répondent pas à l'expreſſion de Hirtius.

Cette diſcuſſion ſuffit pour faire voir le peu de ſolidité des argumens du Chevalier. Il me reſte à parler des dates alléguées dans l'hiſtoire de la guerre d'Afrique, & de leur prétendu rapport avec le calendrier Julien. C'eſt proprement l'objet le plus important de tout le raiſonnement du critique, dont le but eſt de juſtifier les reproches qu'il me fait, & auxquels le public doit le beau deſſein de l'hémisphere céleſte dont il a embelli ſon ouvrage, ainſi que ſon admirable diſſertation d'Aſtronomie ſur les Pleyades.

Lorſque Céſar de retour de ſes glorieuſes expéditions en Gréce, en Egypte & en Aſie, ſe prépara en Italie à la guerre que les débris du parti Républicain lui avoient ſuſcitée en Afrique, le grand Aruſpice l'avertit ſolemnellement, de ne pas paſſer la mer avant le ſolſtice d'hyver, s'il ne vouloit s'expoſer à de plus grands revers. Mais Céſar audeſſus de toute ſuperſtition hâta ſes préparatifs avec toute la diligence imaginable, &

transporta la plus grande partie de ses troupes, de la Sicile en Afrique longtemps avant le solstice & le temps fixé par l'haruspice. Ciceron nous rapporte cette circonstance, & après lui Minucius Felix & plusieurs autres auteurs. Consultant cependant l'histoire de Hirtius, sur le jour de l'embarquement de César, on voit que ce fut le VIme avant les calendes de Janvier ou le 25. de Decembre, & que ce jour étant rapporté selon l'hypothese de mon critique au nouveau calendrier Julien, César se seroit mis en mer cinq jours après le solstice. Ciceron quoique contemporain auroit donc dit une fausseté eû égard à un fait que personne ne pouvoit ignorer. Mais admettant que Hirtius n'a pas corrigé la date pour la conformer au nouveau stile, on verra que ce 25. Decembre répond au 31. d'Octobre, & que César passa en Afrique près de sept semaines avant le solstice d'hyver, ainsi que tous les auteurs l'assurent. Cet argument suffiroit seul pour faire rejetter le singulier paradoxe du critique.

Lib. II. de Divinat. Ch. 24.

Minucius Ch. 25.

Mais j'y en ajouterai encore un autre aussi fort & aussi convaincant que celui-ci. C'est qu'on lit dans les lettres de Ciceron, dans Dion, Appien, Plutarque &c. que César se hâta si fort de porter la guerre en Afrique, qu'il quitta même Rome avant la fin de

l'année. Hirtius dit qu'il arriva déja le 20. de Decembre à Lilybée en Sicile. Mais le vrai jour du nouvel an tombant dans cette année de confusion, selon le systême du Chevalier, dans le mois de Mars, ne s'ensuivroit il pas que Hirtius seroit en contradiction avec tous les auteurs de l'antiquité, supposez que les dates qu'il allégue, fussent du nouveau stile? Telles sont les incongruités qu'on risque d'avancer, lors qu'on s'ingére à faire le savant & le docteur dans des matieres dont on n'a que des idées confuses.

Mon critique auroit du se défier de son hypothése, en réfléchissant à la difficulté qu'il trouvoit à concilier les époques rapportées au nouveau stile, avec la suite des événemens & avec les caracteres des temps que Hirtius marque quelquefois. Cet auteur dit qu'après la retraite des Pleyades il s'éleva pendant la nuit un furieux orage mêlé de grêle & de pluye, qui mit sur les dents l'armée de César dépourvuë de tentes & d'autres commodités. Personne n'a jamais douté de ce que les anciens ont entendu par le lever & le coucher des Pleyades. Ovide, Pline, Columelle, Végéce & une foule d'autres auteurs nous marquent qu'on regardoit la premiere apparition de cette constellation, comme le signe, ou même comme la cause Ch. 47.

du beau temps, ainsi que sa révolution ou le moment auquel elle disparoissoit, comme le présage des tempêtes & du mauvais temps. Pline met le lever des Pleyades au X. du mois de Mai & leur coucher au XI. de Novembre quarante quatre jours après l'équinoxe. On voit aussi ces deux dates marquées dans plusieurs exemplaires d'anciens calendriers, par le lever & le coucher des Pleyades. *Vergiliarum* ou *Pleyadum occasus*, & *signum Pleyadum confectum*, étoient dans la langue latine des synonymes & signifioient constamment le coucher de ces astres, ou le terme de leur révolution. Personne n'y a cherché finesse, & n'a douté du sens précis de ces termes, que tant d'auteurs & les calendriers mêmes avoient si clairement déterminé. Mais mon critique remarquant que l'époque du coucher des Pleyades fixée par les anciens au XI. de Novembre, détruisoit de fond en comble sa découverte de la réduction des dates au nouveau stile dont il vouloit faire honneur à Hirtius, ramasse toutes ses forces pour prouver contre Pline & contre tous les anciens auteurs que *signum Pleyadum confectum* étoit d'une signification différente de *Pleiadum occasus* & que le dernier terme dénotoit seulement le coucher cosmique des Pleyades, & l'autre leur coucher

Héliaque. Ayant ajouté à son livre pour plus d'éclairciſſement un hémisphere très bien deſſiné, il récite enſuite ſa très longue & très détaillée leçon d'Aſtronomie, pour démontrer que la tempête dont Hirtius parle en bon Aſtronome, arriva réellement le 20. de Fevrier où les Pleyades auroient ceſſé d'être viſibles, au lieu du 4. de Decembre, vrai jour de cet événement conſtaté par un calcul juſte & exact du rapport de l'année Romaine avec l'année ſolaire, & ſurtout analogue au temps que l'antiquité aſſigna toujours à la révolution de ces aſtres. Comme mon critique dit lui même qu'il ne ſait d'Aſtronomie que ce qu'il ſeroit honteux d'en ignorer, je me diſpenſe de ſuivre ſa démonſtration, qui d'ailleurs peut-être fort juſte, ſans que cela prouve que Hirtius ſe ſoit écarté de la maniere ordinaire de parler, & qu'il ait ramené les dates des événemens à l'ordre des jours fixé dans le nouveau calendrier Julien. Au reſte les preuves hiſtoriques que j'ai alléguées, montrent évidemment que tout cet étalage d'Aſtronomie de mon critique eſt des plus deplacés.

V Mr. de la Nauze diſſ. ſur l'année Rom. Tom. XXVI. p. 258. des Mém. des Inſcr.

Je penſe qu'on ne doutera pas après ces diſcuſſions, que le probleme du Chevalier de Lo-looz deſtitué de toute vraiſemblance ne ſoit une chimere, qui ne peut naître que

dans la tête d'un homme qui n'entend rien à ces matieres. Il en résulte que tout son raisonnement de la durée de l'expédition de Zeta est aussi précaire & mal combiné que le paradoxe sur lequel il l'a fondé. Hirtius dit clairement que César se mit en marche quelques jours avant la revuë générale de son armée qui se fit le XII. avant les calendes d'Avril vieux stile, jour qui réduit au nouveau calendrier revient au 12. de Fevrier, & précéde ainsi de plus d'un mois la date supposée par mon critique. Je ne sais pas non plus ce qui l'a engagé à prendre sur la foi de Mercator, Zerbi pour l'ancienne ville de Zeta, sans s'informer, si jamais il a existé ou s'il existe encore un endroit de ce nom. C'est par les observations de Mr. Shaw savant voyageur Anglois, qui le livre de Hirtius à la main, a débrouillé sur les lieux les positions des anciennes villes, dont il est fait mention dans l'histoire de la guerre d'Afrique, qu'on sait à présent que l'endroit qui remplace aujourd'hui l'ancienne ville de Zeta, est Menzil dans le royaume de Tunis du côté du Golfe de Hamamet, au 35. degré 36. minutes de latitude. Avec les notions de la vraie position de Zeta & de la date de l'évenement, on peut assurer avec certitude que le soleil se leva ce jour à 6½ heures & qu'il se

Lib. I. ch. 5.

coucha à $5\frac{1}{2}$ heures, par conséquent le jour n'étant que de XI. heures, que César partit le matin à peu près à trois heures & un quart *quarta vigilia* & qu'il revint au camp vers 6 heures & demi du soir *prima noctis hora*, & employa ainsi un peu plus de 15. de nos heures à faire ce chemin.

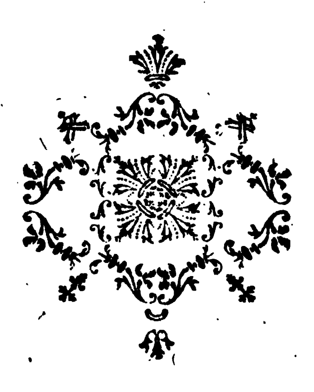
Ces recherches minutieuses peut-être & de peu d'importance ne décelent pas seulement la vanité de mon critique qui s'est érigé un trophée pour m'avoir convaincû d'une erreur de deux heures dans ma supputation, mais elles justifient aussi le soupçon que j'ai eû contre l'autenticité du récit que fait Hirtius de cet événement, soupçon que le Chevalier traite d'absurde & de très mal fondé. Je sais bien qu'il n'est pas extraordinaire de faire faire à une armée douze lieuës de France en quinze heures de temps ainsi que Hirtius le fait entendre: Mais cet auteur dit, que César en retournant de son expédition rencontra chemin faisant, à quelque distance du camp de Scipion la cavalerie & toutes les troupes légeres de Labienus, qu'elles l'attaquerent, & qu'il fut obligé pour leur tenir tête de s'arrêter, & de faire rassembler les bagages de l'armée en un seul endroit. Il est dit encore que le camp de Scipion étoit à 8000. pas de celui de César, que ce fut sur la dixieme

heure du jour, à peu près deux heures avant le coucher du Soleil qu'on l'entamât, & que ces assauts furent si fréquens & si bien soutenus qu'à peine son armée put avancer cent pas dans une heure. Si on lit à la fin qu'après toutes ces circonstances & malgré tous ces obstacles, César n'en gagna pas moins son camp entre quatre & cinq heures du soir, qui est ce qui ne trouvera pas du louche & du contradictoire dans une pareille narration?

J'avois marqué dans une note le soupçon que j'avois que ce passage pouvoit bien être un de ceux que Celse a interpolés, comme Dodwell & d'autres l'ont avancé avec beaucoup de vraisemblance. Le Chevalier de Lo-looz s'est récrié contre cette remarque avec toute la vehémence imaginable, mais il s'est bien gardé de faire mention de l'éloignement du camp de Scipion, de la dixieme heure du jour à la quelle César eût encore l'ennemi sur les bras, & de ce que l'armée n'avança pas plus de cent pas, dans une heure. Circonstances très essentielles cependant, & sur lesquelles j'avois appuyé mon observation. On découvrira, ce me semble, dans ce silence affecté, les petits artifices de mon censeur & tout l'esprit de son amere critique.

Dissertat. sur l'auteur de la continuation des commentaires de César, qu'on trouve aussi à la fin de l'édit. de César par Oudendorp.

Le Chevalier de Lo-looz finit avec ce Chapitre ses remàrques sur la partie de mes mémoires qui regarde les commentaires de César. Il va s'engager à présent dans des discussions auxquelles mes recherches sur quelques passages de Polybe lui ont fourni matiere. Il proteste qu'il n'auroit pas poussé sa victoire plus loin, s'il n'eut consulté que son intérêt personnel, mais que son zele pour la réputation du Chevalier Folard a conduit sa plume. Voyons *quid dignum tanto feret hic promissor hiatu.*



CHAPITRE XIII.

Du blocus d'Agrigente & de la castramétation des Romains.

Rech. d'antiq. milit. pag. 138.

Les circonstances du blocus d'Agrigente, & de la bataille donnée dans cette occasion, étoient exposées dans les commentaires du Chevalier Folard d'une maniere si incomplete & si contradictoire avec le texte de Polybe, qu'il valoit bien la peine de l'examiner de nouveau, & de mettre dans son véritable jour ce fait de guerre si important & si curieux. M'étant imposé cette tache, j'ai fondé sur les propres paroles de Polybe les preuves de l'exposé que j'en ai fait & les raisons qui m'ont fait rejetter celui du Chevalier Folard. Mon critique au lieu de justifier son héros sur ces imputations, perd de vuë le sujet principal. Il ne fait que me chicaner sur certaines expressions qui lui ont paru mal choisies, & sur des incidens qui ne font rien à la question. J'abuserois de mon temps & de la patience du lecteur, en voulant y répondre indistinctement. Je m'attacherai aux objets dont la discussion pourra être de quelque utilité pour ceux qui ne dédaignent pas les recherches d'antiquités militaires.

Le Chevalier de Lo-looz assure que je n'étois pas bien informé de la castramétation

des Romains, parceque j'avois dit que leurs camps avoient toujours la forme d'un quarré. Il soutient qu'ils étoient quelquefois circulaires, triangulaires, & que dans le tracé on avoit égard à la nature & à la configuration du terrain. Je ne m'étois certainement pas attendu à une pareille objection de la part d'un homme qui s'annonce comme un nouveau traducteur & interprête des commentaires de César. Rien n'est aussi connû que le détail de Polybe sur le tracé & la forme quadrangulaire d'un camp Romain. L'histoire militaire de cette nation en fournit un grand nombre d'exemples; & dans les commentaires de César il est fait plus d'une fois mention des quatre faces du camp. Je défie mon critique d'alléguer une seule occasion où il paroisse qu'on se soit écarté de cette méthode.

Il nous reste le fragment d'un ancien Chromaticien ou arpenteur militaire nommé Hyginus du siecle d'Adrien; quelques uns le confondent mal à propos avec l'affranchi d'Auguste qui portoit le même nom. Cet auteur détaille fort exactement la forme des camps, tels qu'on les traçoit du temps des Empereurs. On observe que quant à la figure ils ne différoient nullement des camps de Polybe & de César. Il est possible que

lors de la décadence entiere de la milice légionaire on s'écartât quelquefois à cet égard de l'ancienne méthode, mais on voit cependant dans les écrits des Empereurs Maurice & Léon, qu'ils enſeignoient encore à tracer toujours les camps en quarré.

Il y avoit un rapport intime entre l'ordonnance d'une armée Romaine en bataille, entre ſa diſpoſition de marche & entre ſa maniere de camper, ce que j'ai diſcuté dans une autre occaſion. Le terrein que les troupes occupoient en bataille, & l'ordre des colonnes de marche étoient dans un certain ſens déja déterminés d'avance par la diſtribution des logemens dans les campemens; & cette régularité uniforme dans l'ordonnance des cohortes, dans leurs évolutions pour ſe mettre en marche & dans leur maniere de camper, étoit pour ainſi dire, l'ame de la tactique Romaine. Soutenir qu'un camp Romain répréſentoit quelquefois un triangle, ou une figure circulaire, c'eſt renverſer cet ordre, & montrer l'ignorance la plus marquée des principes de cette tactique.

Le Chevalier dit qu'on ne reconnoit pas en Polybe ſon génie & ſes talens ordinaires, lorsqu'on le voit donner des éloges aux Romains de ce qu'ils choiſiſſoient les terrains unis pour y placer leurs camps au rebours des Grecs qui préféroient les lieux forts par leur

aſſiette naturelle. Mais il eſt certain que mon critique n'a lû que ſuperficiellement le paſſage de Polybe. Il n'y eſt pas dit que les Romains cherchoient des plaines pour y aſſeoir leurs camps, mais ſimplement qu'ils ne négligeoient jamais en quelques lieux qu'ils ſe trouvaſſent, de faire leurs camps avec cette exacte régularité dont il venoit de donner le détail, au lieu que les Grecs accomodoient plus au terrain la forme de leurs camps, & qu'ils en cherchoient la ſureté autant dans l'aſſiette des lieux que dans la force des retranchemens. L'auteur Grec n'eſt donc pas en contradiction avec l'hiſtoire Romaine comme mon critique l'avance, ni avec lui même, quand il vante l'habileté de quelques généraux Romains, ſur tout de Fabius Maximus qui ſut ſe camper toujours ſi avantageuſement ſur les montagnes, qu'Annibal n'oſa jamais l'y attaquer. Les anciens regardoient ainſi que nous, l'art de bien choiſir des camps, comme un des grands talens qui diſtinguoient les bons généraux. Tite Live en parle ſouvent, & Tacite en faiſant l'éloge de Veſpaſien & d'Agricola, dit de l'un & de l'autre, qu'ils excelloient dans cet art: *Acer militiæ, anteire agmen, locum caſtris capere, & loca caſtris ipſe capere.*

Lib. VI Ch. 40.

Hyginus, après avoir exactement détaillé dans son ouvrage sur la castramétation, la forme & la distribution d'un camp Romain, parle à la fin de cinq différentes espéces de terrains dans lesquels il convient selon les circonstances de l'asseoir. *Un des meilleurs emplacemens*, dit-il, *est dans ces endroits, où le terrain s'éleve en pente douce, jusqu'à une médiocre hauteur, & forme une espéce de glacis. La porte decumane, ou celle de derriere doit se trouver pour lors à l'endroit le plus élevé, & celle de devant ou la porte Prétorienne en bas du côté de l'ennemi.* César choisit souvent ces sortes d'assiettes pour ses camps. Le camp qu'il prit dans la guerre contre les Belges étoit de cette espéce *); & cet autre qu'il avoit tracé au moment que les Nerviens vinrent l'assaillir **); ainsi que celui de Titurius Sabinus dans le pays des Unelles ***).

---

*) *Bel. Gal. II. 8. Quod is collis ubi castra posita erant, paululum ex planitie editus tantum adversus in latitudinem patebat, quantum loci acies instructa occupare poterat, atque in utraque parte lateris dejectus habebat, & frontem leniter fastigatus paulatim ad planitiem redibat.*

**) *B. G. II. 18. Collis ab summo æqualiter declivis ad flumen Sabim vergebat.*

***) *De B. G. III. 19. Locus erat castrorum editus & paulatim ab imo acclivis circiter passuum M.*

On se campoit aussi en second lieu ajoute-t-il, *dans la plaine.* Si des raisons bien fortes ne s'y opposoient pas, les Généraux Romains préféroient cet emplacement à tout autre, comme le plus convenable & le plus propre aux fortifications qu'ils avoient coutume de faire pour en défendre l'accès. César se campa dans la plaine près de Lerida en présence d'Afranius qui avoit occupé avec son camp la hauteur, où est aujourd'hui le fort de Garden. Avant la bataille de Pharsales, César choisit aussi son camp dans la plaine tandis que Pompée avoit assis le sien sur la montagne. Appien décrit ainsi les campemens de Brutus & de Cassius, & celui des Triumvirs avant la bataille de Philippes. Antoine osa s'approcher à la distance de mille pas de la colline sur laquelle Cassius s'étoit campé, & s'établit en sa présence dans des lieux unis & d'un côté entourés d'un marais. Bel. Civ. Lib. IV. p. 650.

C'est en troisieme lieu, à ce que dit Hyginus, *sur le sommet des Collines dont l'accès n'est pas fort difficile, & même en quatrieme lieu, sur les plus hautes montagnes qu'on asseyoit & fortifioit quelquefois, les camps.* Il ajoute enfin *que lorsqu'on se trouve dans des circonstances où on n'a point du tout le choix du terrain, & où il faut prendre son camp comme on le peut,*

on appelle ces sortes de camps: castra necessaria. Tel étoit celui d'Afranius en Espagne, dans lequel il fut forcé de capituler, & celui de Caninius & de Rebilus devant Aléſie dont César dit: *Erat e septentrione collis, quem, quia propter magnitudinem ambitus opere circumplecti non poterant nostri, necessario pæne iniquo loco, & leniter declivi castra fecerunt.*

Mais quelle que soit l'assiette des lieux dans ces différens cas, les Romains ne manquoient pas d'observer constamment la même forme, la même profondeur & la même distribution des logemens que Polybe & Hyginus exposent. Si les camps pris dans la plaine représentoient la figure de quarrés parfaits ou de parallelogrammes selon le nombre des troupes, on observera que dans les terrains montagneux & inégaux il ne s'agissoit pas proprement de cette même exactitude dans les dimensions & qu'un côté du camp pouvoit souvent être plus long que l'autre & avoir des directions différentes. Ils décrivoient toutefois pour le fond, la figure d'un quarré quelqu'irrégulier qu'il fut, & avoient leurs quatre faces *quatuor latera* & leurs quatre portes. C'est ainsi que les historiens nous les décrivent, & ce qui fait dire à Polybe qu'ils différoient des Grecs, qui accommo-

modoient plus leurs campemens selon l'assiette des lieux, & la situation des montagnes, qu'ils n'observoient l'ordre constant, & l'uniforme régularité des Romains.

Ces choses étant assez constatées par les témoignages des meilleurs auteurs, j'examinerai les raisons qui en font douter mon critique, & qui l'ont porté à dire que j'ignore les regles de la castramétation des anciens. *Onosandre*, dit-il, *marque que le cercle est la figure la plus convenable pour tracer un camp en le resserrant autant qu'il est possible. Quelle est donc la distraction d'assurer que le camp des Romains formoit toujours en quarré?* Mais il est assez vraisemblable que mon critique n'a pas lû Onosandre d'un bout à l'autre; car auroit-il osé citer un auteur bien postérieur à Hyginus, & qui n'ayant rien connû des légions, ni de la tactique Romaine, ne parle que de la milice des Grecs & de la phalange à laquelle toutes ses instructions sont relatives, quoique dans la préface il proteste avoir composé son ouvrage pour l'utilité des Romains? Les institutions militaires de Végéce, quelques bonnes qu'elles soyent d'ailleurs, ne sont pour la plûpart, ainsi que les savans l'ont remarqué, que des compilations faites au hazard; & l'autorité de cet auteur n'est d'aucun poids, sur

tout lorsqu'il se trouve en contradiction, comme il l'est dans cette occasion, avec les autres bons écrivains de l'antiquité.

Mon critique en appelle encore à ce que
Bel. Civ. II. 24. dit César d'un endroit en Afrique nommé *castra Corneliana, qu'il étoit très propre pour y prendre un camp*; mais je ne conçois pas comment il veut prouver par là que les camps Romains étoient ronds ou triangulaires. On a vû qu'Hyginus ayant dépeint fort prolixement la figure des camps Romains en quarré, ne conseille pas moins de les asseoir selon les circonstances sur les hauteurs & dans les endroits forts par leur nature, comme César le dit de
Bel. Gal. V. 57. celui de Labienus: *Labienus, quum & loci natura & manu munitissimis castris sese teneret.*

Ch. 8. L'auteur de la guerre d'Espagne dit, qu'il se trouvoit dans ce pays beaucoup de ces hautes montagnes qui étoient très propres à favoriser l'emplacement d'un camp, *loca sunt edita, & ad castrorum munitiones non parum idonea*, & il parle dans ce même chapitre d'une semblable hauteur qu'on appelloit *castra Postumiana* sur laquelle César avoit établi un Fort. Mais ces exemples ne prouvent pas, qu'en plaçant les camps dans ces lieux on s'écartât de la méthode de les tracer en quarré. Si le terrain étoit tel, qu'un camp ordinaire n'en embrassât pas la défense, on fait

qu'on tiroit des lignes indépendamment de celles du camp, ce qu'on appelloit *Brachia ducere*. Le camp d'Afranius n'embrassant pas tout l'espace qui étoit entre le côteau & la riviere de la Segre, on fit des retranchemens depuis le camp jusqu'au bord du fleuve. J'en ai donné encore d'autres exemples dans mes notes sur cette campagne de César en Espagne.

Mon critique cite d'après les observations de Gabriel Siméoni de Florence, le prétendu camp de Galba dont les restes doivent représenter la figure d'une ellipse. Le Comte de Caylus nous a donné dans son Recueil d'antiquités, les plans d'autres retranchemens qui existent en France, & dont on fait honneur à César. Il y en a qui ont la figure d'un quarré, quelques uns sont en ellipse & d'autres ont encore des formes différentes; mais comme il est très incertain, s'ils ont réellement existé du temps de César, & qu'il est possible, quand même ils auroient cette antiquité, que ce fussent les restes de retranchemens qui avoient servi à d'autres fins qu'à entourer des camps; on ne sauroit fonder sur ces foibles apparences un jugement capable de détruire tout ce que nous en disent les auteurs contemporains. Mais il y a des restes indubitables & en grand nombre de ces vieux camps Romains en Hongrie, sur-

tout, le long du Danube, dont les desseins nous sont conservés dans l'immortel ouvrage du Comte de Marsigly, & on n'a qu'à les examiner pour se convaincre, que tous sans exception avoient été faits en quarré. On y voit aussi quelquefois des lignes tirées de ces camps à quelques autres endroits, dont on vouloit s'assurer la communication. C'est ainsi qu'on débrouille encore la figure quarrée du camp Prétorien, que Tibere à la persuasion de Séjan avoit fait faire près de Rome.

Je ne m'arrêterai pas à la puérile objection de mon critique qui trouve à redire à ce que suivant Polybe, Hyginus & tant d'autres auteurs de l'antiquité, je ne mets que quatre portes dans un camp Romain, par la raison que l'Empereur Leon veut dans sa tactique, qu'il y ait encore des guichets ou de petites issues à côté des grandes portes. Je me dispense aussi de repousser les chicanes qu'il me fait sur l'usage de quelques termes de fortification, & sur les expressions dont je me suis servi dans la description des ouvrages que César fit pour son camp dans les Gaules dont Hirtius donne le détail. Il seroit aussi inutile d'y répliquer, qu'il est honteux de les avoir faites.

Bel. Gal. Lib. VIII. 9. &c.

Le Chevalier de Lo-looz n'ayant pas dit un mot dans tout ce chapitre pour justifier

Folard, contre les preuves convainquantes que j'avois alléguées de l'infidélité & des autres défauts du plan & de l'exposé qu'il avoit fait du blocus & de la bataille d'Agrigente, me reproche à la fin d'avoir avancé que ce n'étoit pas la coutume des Carthaginois, d'être rangés en bataille sur deux lignes, de la maniere dont Mr. Folard le représente. Il cite l'exemple de la bataille de Zama, où Annibal disposa son armée sur trois lignes, & que j'avois remarqué moi-même, qu'à celle de Trebie, les huit mille Carthaginois, qui dès le commencement de la bataille combattirent en avant du front de la phalange, se retirerent tous derriere cette ligne par les intervalles & formerent ensemble un corps de réserve. Mais mon critique & Mr. Folard conviennent avec moi, que les Carthaginois suivoient la tactique des Grecs, & que c'étoit en phalanges qu'ils se rangeoient en bataille. Il est connû que suivant cette tactique toute l'infanterie pesament armée ne formoit qu'une seule ligne. Philopoemen s'écarta de la méthode ordinaire, en rangeant à Mantinée ses phalangites à la Romaine; & Polybe dit expressément qu'Annibal adopta pendant ses guerres d'Italie plusieurs usages des Romains, qu'il forma comme eux des cohortes, qu'il les rangea en bataille alternativement avec

Lib. XVII. Ch. 24.

les Sections de la phalange, & qu'il leur donna des armes Romaines. Polybe même observe qu'il agit contre les usages & les coutumes de sa nation, lorsqu'il introduisit ces nouveautés dans son armée. Aussi voit-on qu'Annibal en d'autres occasions & avant lui tous les Généraux des Carthaginois ne se sont jamais présentés à l'ennemi qu'en une seule phalange, dont mon critique cite lui même pour exemples les batailles de Tunis, d'Adis, de Palerme, du Macar, de la Hache, de Trebie, de Thrasymenes & de Cannes.

Au reste il importoit peu de savoir si la disposition de Hannon étoit contraire aux usages des Carthaginois; mais non, si elle avoit été en effet sur deux lignes, comme le Chevalier Folard l'avoit avancé. J'avois trouvé les preuves du contraire dans la narration de Polybe, & montré évidemment, que Mr. Folard n'a rien connû à l'ordre de bataille des deux armées, & qu'il a substitué ses propres idées au détail que l'auteur Grec fait des circonstances de cette bataille mémorable. C'est donc fort mal s'acquitter du rôle de défenseur de Folard que d'abandonner l'objet principal & essentiel de la dispute, pour vétiller sur quelques expressions, ou sur des incidens qui ne font rien à la question.

CHAPITRE XIV.

De la bataille de Tunis.

Rech. d'antiq. milit. pag. 145.

Mon critique ne persuadera à personne que cette bataille que Xantippe gagna contre Regulus ne m'ait fourni que des remarques peu essentielles. Le changement singulier de la disposition ordinaire des Romains que Regulus imagina pour faire face à celle de Xantippe, mérite toute l'attention des tacticiens. Le Chevalier Folard y voit des colonnes, & en effet les Romains en avoient formé; mais prévenû en faveur de son systême il se dissimule les véritables raisons du mauvais succès de cette disposition, & imagine des circonstances toutes contraires à celles que Polybe rapporte. Le Chevalier de Lo-looz n'étoit pas à même de combattre mon raisonnement faute de pouvoir démêler dans le texte la validité de mes preuves. Mais pourquoi s'erige-t-il en critique de mes mémoires, & pourquoi plaide-t-il la cause du Chevalier Folard, s'il n'est pas en état de lire l'auteur dont les paroles renduës dans leur vrai sens peuvent seules décider la question.

Si je remarque que Mr. Folard, en donnant selon la description de Lucien, le plan de la bataille d'Antiochus Soter, contre les

Galates, nous a présenté l'armée d'Antiochus sur une seule ligne, tandis que Lucien marque clairement qu'elle étoit formée sur deux, & qu'il a ainsi altéré la plûpart des autres circonstances de cette disposition, quel homme raisonnable ne souriroit pas à ce que dit mon critique, qu'il ne veut pas recourir au texte pour savoir si ce reproche est fondé? sur quoi veut-il donc appuyer la réalité des faits de l'histoire ancienne, si ce n'est sur les témoignages des auteurs mêmes qui nous en instruisent? Il faut commencer par être un peu logicien avant que de s'ériger en critique.



CHAPITRE XV.

De la bataille de Macar gagnée par Amilcar contre les Rebelles.

pag. 141.

Si mon critique dit, qu'on ne peut que m'applaudir d'avoir substitué des manœuvres en arriere aux quarts de conversion en avant, que Folard fait faire aux Sections de la phalange d'Amilcar, en y ajoutant que cette exécution est plus sûre & paroit mieux se prêter à la ruse & aux vuës du Général Carthaginois: Je réplique que je n'ai d'autre mérite que d'avoir expliqué simplement le sens renfermé dans les paroles de Polybe que les traducteurs avoient manqué & que le Chevalier Folard avoit accommodé à sa fantaisie. Car lorsqu'il s'agit de représenter au lecteur un fait de guerre qu'un ancien auteur a décrit dans une de ces langues qu'on ne parle plus, il ne s'agit certainement pas d'imaginer des manœuvres & de les substituer à celles qui sont rapportées dans le texte. Aussi n'est-il pas étonnant que les manœuvres d'Amilcar que j'ai détaillées d'après Polybe paroissent plus sûres & plus raisonnables que celles du Chevalier Folard. Le succès avoit fait preuve de la bonté des unes, & les autres n'ont existé que sur le papier. Le Chevalier ne sent pas au reste, que n'ayant

pas l'avantage dè pouvoir discerner le vrai & le faux de mes explications, en les comparant avec le texte, il risque de ne faire tomber sa critique que rarement sur moi, & de censurer Polybe ou les Généraux de l'antiquité dont les grandes actions ont fait l'objet de mes recherches.

En dressant le plan de la marche & des manœuvres d'Amilcar, j'ai représenté, selon le récit de Polybe, sa cavalerie sur une ligne. Comme il n'est ni possible, ni nécessaire dans ces sortes de plans de distinguer & d'exprimer le nombre des escadrons dont une grande ligne est ordinairement formée, & qu'on ne s'y attache qu'a donner une idée claire de la disposition générale des troupes, sans entrer dans le détail des divisions ou des sections possibles de chaque ligne, je n'avois dessiné par cette raison que huit troupes, principalement pour pouvoir montrer avec moins de confusion leur différentes manœuvres que Polybe décrit. Croiroit-on qu'un Chevalier de Lo-looz me le repoche très aigrement, & qu'ayant lû par hazard, que les Grecs formoient leurs escadrons sur huit chevaux de front, & sur autant de profondeur, & ainsi de 64 maîtres, il me prouve fort au long que le nombre en a dû être beaucoup plus grand que je ne l'ai marqué? Il n'a donc qu'à sup-

poſer que chacune de ces huit Sections ne dénote plus dans mon plan des eſcadrons, mais des Hipparchies ou des régimens entiers formés chez les Grecs de huit eſcadrons, & pour lors il n'y trouvera plus rien à redire. D'ailleurs il n'eſt pas encore décidé, que ce que les Tacticiens nous rapportent de l'ordonnance de la cavalerie dans les exercices, ait toujours eu lieu dans les occaſions ſérieuſes. Il auroit été contraire à la bonne Théorie de la guerre, de ranger la cavalerie en ligne ſur huit chevaux de profondeur. Arrien lui même fait déjà la remarque, qu'il valoit ſouvent mieux ne mettre les eſcadrons que ſur quatre rangs.

Mon critique me fait cependant l'honneur de me croire, lorsque je dis que la cavalerie Carthaginoiſe a fait volte-face, quoiqu'il lui paroiſſe encore incertain, ſi c'eſt à la Pruſſienne ou d'une autre maniere qu'elle l'a fait. Mais il ne peut digérer que Polybe diſe, que la cavalerie ayant paſſé en arriere par les intervalles que l'infanterie lui avoit laiſſés, fit un à droite, & un à gauche, & marcha par ſon flanc. Un cheval, dit-il, a neuf pieds de longueur & il falloit un grand terrain pour qu'elle pût exécuter des contremarches comme l'infanterie & changer le front en flanc. J'ai honte de me voir dans

la néceſſité de répondre à de pareilles miſeres. S'il eſt vrai, comme il le dit, que ce qui eſt d'uſage à préſent, a naturellement pû être pratiqué dans l'antiquité, pourquoi revoquer en doute que la cavalerie des anciens ait fait à droite & à gauche par quatre, ou qu'elle ait exécuté ce mouvement, comme font les Pruſſiens dans leurs déployemens par des demi a droite & des demi à gauche, lorſque les cavaliers en s'ouvrant un peu & en pliant leurs chevaux jusqu'à mettre tête à botte de celui qui eſt à côté, marchent par leur flanc avec toute la viteſſe & avec tout l'ordre imaginable? Quelqu'ait été la methode des anciens a cet égard, le chevalier en avançant que ce n'étoit que par de grandes caracoles, & par troupes que la cavalerie des anciens ſe mettoit à marcher par ſon flanc, ne ſait ce qu'il dit, & n'a certainement pas conſulté Polybe & les Tacticiens qui lui auroient fait aiſément remarquer qu'on s'y prenoit à cet égard de la même manière dont on s'y prend aujourd'hui. J'oſe dire que mon critique parle de la cavalerie, comme s'il ne l'avoit jamais vuë manœuvrer.



CHAPITRE XVI.

Du pas cadencé des Grecs. pag. 147.

Le Chevalier de Lo-looz me reprend fort aigrement d'avoir paru douter de la réalité du pas cadencé des Grecs, & m'oppose le passage connû de Thucydide qui a don- Lib. V. 34.
né lieu à cette opinion, & où il est dit qu'Agis Roi des Lacédemoniens fit marcher & manœuvrer ses troupes au son de la flute, dans la bataille livrée aux Argéens. Athenée Lib. XIV.
en parlant de différens instrumens de musi- Ch. 6.
que, fait plus d'une fois mention de la flute des Lacédémoniens, dont ils se servoient même à la guerre: on sait encore qu'ils dressoient leurs enfans dès l'âge de 5 ans à danser la pyrrhique, danse militaire, dans la quelle on imitoit tous les gestes & toutes les attitudes des combattans. C'est principalement Lucien, qui nous instruit du cas que les Lacédémoniens faisoient de la musique: il dit qu'ils poussoient même le goût pour cet De Salat.
art, jusqu'à régler au son de la flute les évo- Ch. 91.
lutions & les mouvemens de leurs troupes, lorsqu'elles alloient à l'ennemi.

Polyen ne s'étend pas moins sur cet usa- L. I. Ch. 10.
ge de ces braves Républicains & en rapporte l'origine à cette circonstance, c'est qu'ayant un jour attaqué à l'improviste les Héraclides,

ceux ci par le moyen de leurs joueurs d'instrumens conserverent si bien leur ordre & leurs rangs, qu'ils les repousserent & les battirent. Depuis ce temps, dit Polyen, les Lacédémoniens se firent toujours accompagner par les joueurs d'instrumens, & l'oracle leur promit la victoire tant qu'ils ne quitteroient pas cet usage. Il ajoute que l'ayant négligé dans la suite en punition de leur désobeissance, ils furent vaincûs à la bataille de Leuctre.

Si l'usage de faire marcher les soldats en cadence eût été généralement reçu dans les armées Grecques, il est clair par ces passages, que les auteurs ne l'auroient pas remarqué comme une singularité qui ne regarde que les Lacédémoniens. Les tacticiens Grecs qui nous détaillent scrupuleusement les différentes évolutions de la phalange Macédonienne, n'en font pas non plus mention, quoiqu'ils parlent de différentes sortes d'instrumens dont on se servoit pour donner des signaux. Si mon critique dit, que ces tacticiens sont faits pour égarer & non pour instruire, il parle en homme qui ne les a jamais lûs. On sait assez qu'on leur est redevable des détails les plus intéressans de toute la milice des Grecs, & qu'il auroit été bien difficile de comprendre sans leurs secours les

auteurs qui nous ont exposé l'histoire de leurs guerres.

J'avois encore dit dans mes mémoires que dès le moment que les troupes s'ébranloient pour aller à la charge, elles avoient la coutume de jetter de grands cris & de faire un cliquetis d'armes qui étouffoit tout autre son. Les exemples en sont en grand nombre. Polybe ce sage observateur des coutumes des Nations, bien qu'il ait fait un long épisode, sur l'effet de la musique & sur les raisons qui ont engagé les hommes à la cultiver, ne dit mot de cet employ de la flute & des autres instrumens dans les armées. On ne trouve rien non plus qui indique, que les Romains ayent marché à pas cadencés. Aussi n'est-ce qu'aux seuls Grecs qu'on attribue cette pratique.

Le doute que j'avois marqué dans mes mémoires sur la réalité de cette musique militaire, n'étoit donc pas aussi mal fondé que mon critique le prétend. Mais qu'importe que cet usage ait été généralement reçû des anciens, ou non. L'idée du Maréchal de Saxe ne perd pour cela rien de son mérite, &, si l'expérience en démontre la bonté, qu'a-t-on besoin d'exemples? Au reste, quand ce ne seroit que des seuls Lacédemoniens, qu'on sauroit, à n'en pouvoir douter, qu'ils

marchoient & qu'ils faisoient leurs évolutions au son de la flute, ces excellens guerriers ne mériteroient-ils pas aussi bien que les Romains, qu'on imitât leurs usages?

CHAPITRE XVII.

De la bataille près de l'Adda & de l'ordonnance des armées Romaines.

pag. 148.

Le récit que fait Polybe de l'importante bataille que les Romains gagnerent contre les Gaulois près de l'Adda, m'avoit donné occasion de traiter des armes de l'infanterie Romaine & du véritable esprit de l'ordonnance de la légion. On lisoit dans l'auteur Grec que les tribuns des légions, pour s'opposer au premier choc des Gaulois toujours très redoutables, avoient fait quitter les *Pilons* aux soldats de la premiere ligne pour les armer de longues piques, que portoient ordinairement les Triaires qui formoient la troisieme. Ce troc d'armes produisit un bon effet dans cette occasion. Le succès le justifia, & Polybe en explique les raisons en homme instruit. Comme le Chevalier Folard n'avoit rien compris à toutes ces circonstances, & qu'égaré en partie par la version de son auteur, il s'imaginoit que les Triaires mêmes avoient passé à la premie-

miere ligne, j'avois relevé cette méprise, & son défenseur dit pour sa justification, *que supposez même que la manœuvre ne soit pas d'accord avec le texte, du moins qu'on n'y trouveroit pas de l'inconvénient comme tacticien.* Mais il trouve mauvais, qu'après beaucoup de recherches sur les principes de la tactique Romaine, je n'aye pas expliqué comment les Triaires vinrent au milieu de l'action, joindre leurs efforts à ceux des Hastaires & des Princes réunis sur le même front en ligne pleine.

Pour suppléer à cette omission, il propose lui même ses conjectures sur les manœuvres usitées dans ces occasions. Le résultat en est, que tout corps de troupes qui venoit au secours & au soutien d'un autre devoit nécessairement s'y insinuer par files & remplacer ou doubler celui qui étoit aux mains avec l'ennemi. C'est dans mes mémoires sur la guerre de César en Espagne que j'ai examiné ce qu'il y a de vrai dans cette conjecture, en montrant que, si le Chevalier a deviné juste en partie, les preuves qu'il en allégue sont si peu concluantes, qu'elles auroient suffi pour faire revoquer en doute les choses les plus faciles à prouver.

Entrainé par son sujet mon critique propose encore une idée neuve & singuliere sur

la maniere de mettre du temps de César les légions en bataille. On ſait que dans la vieille milice les manipules étoient diſpoſés en quinconce & avec des intervalles égaux à leur front & que ſouvent pour former une ligne pleine ceux de la ſeconde ligne s'enchaſſoient dans la premiere. Le Chevalier de Lo-looz ſoutient donc, que même après qu'on eût aboli l'ordonnance des manipules pour ne ſe ranger que par cohortes, on ne conſerva pas moins pour cela l'ordre en quinconce, de ſorte qu'il y eut toujours dans la ligne, autant d'eſpace vuide d'une cohorte à l'autre, que ces cohortes qui étoient du triple plus fortes que les manipules, avoient de front. Par conſéquent, comme il auroit été impoſſible dans ces temps, où les armées devoient néceſſairement ſe joindre pour décider les affaires, qu'une ligne diſpoſée de cette ſorte, eût pû aller à l'attaque, ou ſe défendre étant attaquée, il croit que dans l'un ou dans l'autre cas il a toujours fallu que les cohortes de la ſeconde ligne ſe ſoyent avancées pour remplir les intervalles de la premiere, & pour former de cette maniere la ligne pleine.

C'eſt d'après cette belle découverte que mon critique ſe fait fort d'expliquer en dépit de tous les ſavans militaires, qu'il accuſe de

n'y avoir rien compris, tous les ordres de bataille dont il eſt queſtion dans les commentaires de Céſar. Le lecteur jugera de ce qu'il peut ſe promettre du travail du Chevalier d'après l'examen que je ferai de ſon hypothéſe, qui de toutes celles qui lui ont jamais paſſé par la tête, eſt certainement la moins vraiſemblable & la plus contraire à l'hiſtoire.

Voici les preuves qu'il en allegue: *Parceque*, dit-il, *dans la bataille de Céſar contre Arioviſte, & dans celle contre Pompée à Pharſales; il n'y eût que les troupes de la troiſieme ligne qu'on employa pour ſoutenir le combat, il faut que les autres n'ayent combattû que ſur un ſeul front, & que par conſéquent la ſeconde ligne ait été déjà enchaſſée dans la premiere avant le combat.* Ce raiſonnement n'eſt pas fort concluant, mais voyons ce qui en eſt.

Je commencerai par cette remarque. S'il étoit abſolument néceſſaire d'attaquer & de reçevoir l'ennemi en ligne pleine, quel motif aſſes fort pourra-t-on imaginer pour être inutilement ſur deux avant le combat? Lorsqu'on rangeoit encore l'armée par manipules, on ſent que ces petits corps ſéparés les uns des autres par de petits intervalles, pouvoient attaquer dans cet ordre, & agir dans l'eſprit des colonnes ou des *Cunei*, comme

s'expriment les anciens auteurs, car c'eſt ainſi que Polybe & Tite Live diſent que Flamininus entama la phalange Macédonienne du Roi Philippe. Mais une ligne de cohortes avec des intervalles trois fois plus grands que ceux qui avoient été entre les manipules, eut été uniquement pour la parade & abſolument ſans but pour l'action. On ne voit pas non plus, ſi le ſeul objet de cette diſpoſition n'étoit que l'établiſſement d'une ligne pleine, pourquoi on auroit renoncé à l'ordonnance des manipules, qui en rempliſſant le même objet, pouvoit encore ſervir pour l'action.

Les anciens auteurs nomment en cent endroits la ſeconde & la troiſieme ligne *ſubſidia*, dont la ſignification répond toujours à l'idée de corps de troupes qu'on a placés derrière d'autres pour les ſoutenir pendant le combat. La ſeconde ligne ne faiſant que remplir les intervalles de la premiere, ceſſoit d'être ce qu'on appelloit *ſubſidium*, &, ſi
Bel. Gal III. 24. nous trouvons que Céſar & d'autres Généraux
Bel. Civ. III. ne ſe préſentoient à l'ennemi que ſur deux lignes, n'en réſultoit-il pas, ces deux lignes n'en formant qu'une ſeule pendant l'action, qu'ils ſe ſeroient privés dans ces occaſions de toute la reſſource des corps de réſerve, en quoi conſiſtoit proprement le fort de la Tactique Romaine?

Pour montrer cependant la fausseté de l'étrange hypothése de mon critique, je tirerai de l'histoire militaire des Romains des argumens invincibles & très propres à éclaircir cette matiere. Lorsque César dans sa campagne contre Scipion en Afrique jugea à propos de changer sa disposition qui étoit sur trois lignes, dans le dessein de mettre la plus grande partie de l'armée sur une seule, j'ai remarqué qu'il fit marcher par leur flanc les cohortes de la seconde & de la troisieme lignes pour s'alligner à la droite & à la gauche du corps de bataille. Il est évident qu'il se seroit bien épargné ces mouvemens, si pour former une seule ligne pleine, il n'avoit fallû que faire avancer les cohortes de la seconde ligne, pour remplir les intervalles de la premiere. Les contremarches qu'il ordonna prouvent assez le contraire.

Dans la bataille que le Général de César Domitius perdit contre Pharnaces, Hirtius dit expressément, que pendant l'action les cohortes qui étoient à la gauche dans la seconde ligne avoient fait un mouvement pour passer un des fossés dont le Roi avoit couvert les flancs de son infanterie, *quum fossam autem circumire acies secunda conata esset.* Il est donc clair que la seconde ligne ne s'étoit pas enchassée dans la premiere. Quand Sa-

Bel. Alex. Ch. 39.

Bel. Cat. Ch. 59.

lufte rapporte que Catilina mit huit cohortes dans la premiere ligne fur un terrain dont l'efpace borné par des montagnes, ne fouffroit pas un front plus étendû, & qu'il plaça le reste de fes troupes fort à l'étroit & en arrière, perfonne n'y reconnoîtra des intervalles auffi grands qu'étoit comme le fuppofe mon critique le front de chaque cohorte: Lorsque Salufte pourfuit & dit que Petreius, pour faire face à la difpofition de Catilina, pofta les cohortes des Vétérans fur le front, qui croira que ces foldats de nouvelle levée, dont étoit compofé le refte de fes troupes qu'il avoit placé en arrière, vinrent s'enchaffer avant le combat entre les Vétérans?

Jettons encore les yeux fur le récit de quelques batailles, où les armées Romaines fe trouverent rangées par cohortes. Dans celle qui fe livra près de Herdeonia, Marcellus fe préfenta à Annibal avec l'armée rangée fur trois lignes. Le combat fut des plus opiniâtres, & dura presque pendant tout le jour. Les premieres lignes de part & d'autre étant fur les dents, on fit avancer les troupes des fecondes. L'affaire ne fe décidant pas encore par les efforts de ces nouveaux combattans, on eût recours des deux côtés aux corps de réferve, & ce fut la nuit qui fépara les combattans. Ainfi à la premiere

Tite Live XXVII. Ch. 2.

Ib. Ch. 12. & 13.

journée de Canusium, Marcellus fit avancer la seconde ligne pour soutenir la première, mais tous ces efforts étant inutiles, il fut obligé de faire la retraite: Marcellus punit sévérement les cohortes qui avoient laché le pied dans cette occasion, mais s'étant proposé de recommencer la bataille le lendemain, il ne les plaça par moins à la gauche dans sa premiere ligne, pour leur fournir l'occasion d'effacer la honte dont elles s'étoient couvertes: ayant au reste formé son armée sur trois lignes, il est évident, que les troupes de la seconde, n'étoient pas destinées à s'enchasser entre ces cohortes disgraciées. Aussi soutinrent elles seules de leur côté le combat, & Marcellus remporta la victoire.

Tite Live fait encore mention, dans beaucoup d'autres endroits d'une seconde ligne, que les généraux firent avancer au secours de la premiere, mais comme les passages cités suffisent pour décider la question, il seroit inutile d'accumuler les citations. Je me dispense par la même raison d'alléguer ce que Végéce dit en termes bien clairs contre ces énormes intervalles entre les cohortes. Jules Africain veut que la distance d'une cohorte à l'autre soit telle que cinq cavaliers y puissent passer de front.

Le Chevalier de Lo-looz est fort intrigué pour expliquer les manœuvres que faisoient les troupes de la seconde ligne, pour soutenir celles de la premiere. C'étoient sans doute les mêmes que faisoit la troisieme ligne ou le corps de réserve, pour soutenir celle qui la précedoit lorsqu'elle étoit aux mains avec l'ennemi, & je ne conçois pas pourquoi on trouve l'un plus difficile que l'autre.

Lorsque les armées s'avançoient de part & d'autre pour livrer bataille, la seconde ligne suivoit de près la premiere, & la troisieme restoit en arriere à certaine distance. Le récit que fait César de la bataille de Pharsales & celui des autres auteurs en font foi. Pendant l'action même les officiers de la seconde ligne, observoient attentivement les mouvemens de la premiere. S'ils la voyoient avoir du pire, ou pressée d'un côté plus que d'un autre, ils faisoient sur le champ passer en avant des troupes fraiches qui en se glissant en partie entre les files, & en partie entre le peu d'intervalles qu'il y avoit d'une cohorte à l'autre, pénétroient jusqu'au front & remplacoient successivement ceux des soldats qui étoient ou blessés, ou tués, ou trop fatigués. L'objet principal & caractéristique de l'ordonnance des légions à rangs & files ouvertes, étoit de faciliter les manœuvres des

ſoldats qui venoient au ſecours pour ſoutenir le combat. Auſſi jugeoit on du fort d'une diſpoſition de bataille par la force & par l'emplacement de ce qu'on nommoit *ſubſidia*, & on blamoit les Généreaux, qui agiſſoient à cet égard contre les principes de leur Tactique.

Pour mieux éclaircir encore cette matiere, je préſenterai au lecteur un paſſage très intéreſſant d'Appien dans lequel il détaille pluſieurs circonſtances de la bataille de Philippes, la mieux diſputée & la plus déciſive dont l'hiſtoire Romaine faſſe mention. Dion Caſſius & Plutarque en font auſſi la deſcription, mais celle d'Appien eſt mieux détaillée & plus dans le ſtyle militaire. Je l'ai traduite auſſi fidélement qu'il m'a été poſſible.

„Le jour s'étoit déjà avancé jusques vers „la neuvieme heure pendant qu'on ſe prépa„roit au combat, lorsqu'on apperçut dans „l'air deux aigles qui combattoient entre les „deux armées qui gardoient un profond ſilen„ce. L'aigle du côté de Brutus s'étant en„fui, les ennemis jetterent de grands cris, & „on hauſſa de part & d'autres les enſeignes. „Les armées s'approcherent fiérement & avec „une grande animoſité. En d'autres occa„ſions les archers & les frondeurs commen„çoient le combat, et les ſoldats mêmes lan- Bel. Civ. Lib IV. pag. 663.

„çoient les *Pilons* avant de se joindre; mais „ici l'ardeur du soldat étoit si grande qu'on „n'observa rien de ces pratiques: on s'aborda simplement l'épée à la main, on s'entrechoqua avec toute l'impétuosité imaginable, „& on s'efforça de part & d'autre de gagner „du terrein, & de débusquer l'ennemi de ses „rangs. Les soldats des Triumvirs combattirent plutôt pour leur vie que pour la victoire; „ceux de Brutus pour la victoire seule &, pour „se justifier de ce qu'ils avoient forcé leur Général à les mener au combat. Un grand „nombre tomba sous le fer de l'ennemi; on enleva les cadavres des uns, & on remplaça les „autres par des soldats qui étoient en arriere.

„Les Généraux se transporterent d'un „endroit de la ligne à l'autre, on les vit partout, exhortant ceux qui avoient de l'avantage, à en profiter & à pousser leur pointe, „& encourageant ceux qui avoient du dessous „à faire de nouveaux efforts. Ils releverent „par d'autres ceux qui étoient sur les dents, & „firent en sorte qu'il y eut toujours des troupes fraiches & de nouvelles forces sur le „front de la bataille.

„A la fin pourtant, soit que la crainte de „périr par la faim, soit que l'heureuse destinée du Général eut opéré cet effet, (car on „ne sauroit du moins rien reprocher aux sol-

„dats de Brutus) l'armée d'Auguste l'emporta sur celle de son ennemi, & la força à perdre du terrein, ainsi qu'on vient à la longue à bout d'ébranler les plus pésantes machines. Quoiqu'au commencement elle ne se repliât en arriere que pas à pas, & avec beaucoup de présence d'esprit; cela n'empêcha pourtant pas que la ligne ne se rompit enfin, & que les soldats ne se retirassent avec quelque précipitation. La seconde ligne entraînée sur le champ, & peu après la troisieme, elles ne purent plus tenir ferme longtemps. Les troupes confondues perdirent leur ordonnance, & l'ennemi les serrant toujours de près, & avec beaucoup d'ardeur, elles prirent à la fin ouvertement la fuite. Les soldats d'Auguste, se souvenant alors des ordres qu'on leur avoit donnés, se détacherent en partie pour s'emparer au plutôt des portes du camp ennemi, &c."

Le récit intéressant que fait ici Appien de cette célébre bataille de Philippes est sans doute très propre à donner une idée claire de la maniere de combattre des anciens Romains. Jl met aussi le comble aux preuves que j'ai alléguées contre le systeme de Tactique que mon critique leur attribue, & dont il avoit annoncé la prétendue découverte avec autant de d'emphase que de présomtion. Qui

pourroit après avois lu dans ce détail comment la défaite de la premiere ligne entraina celle de la seconde & de la troisieme, ajouter encore foi à mon critique qui assure que la seconde ligne n'existoit plus dans le combat, & que dans l'ordre de bataille elle n'étoit destinée qu'à remplir les intervalles de la premiere? Tels sont les paradoxes que le chevalier débite avec un grand air d'assurance, sans doute pour cacher aux yeux des lecteurs une ignorance, qu'on a droit de relever dans un homme qui ose se charger du rôle de défendre M. Folard.

Le Chevalier me reproche encore dans ce chapitre d'avoir avancé que malgré l'abolition des différentes classes de soldats dans les légions, on ne leur avoit pas moins laissé les armes qu'ils avoient portées autre fois, & que par conséquent il y avoit encore un certain nombre de légionaires qui au lien de *Pilons* avoient de longues piques, pour remplacer les triaires de l'ancienne milice. On voit dans la disposition d'Arrien que de son temps les soldats étoient armés en partie de Pilons, & en partie de longues piques. Pline & Tacite ne confirment pas moins l'employ de ces deux especes d'armes; *) on les voit repré-

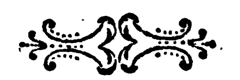
*) Plinius de Lauru *Romanis præcipue lætitiæ victoriarumque nuntio additur litteris & militum lan-*

ſentées en différens endroits des deux colonnes de Trajan & de Marc Aurele; & il eſt connû que les ſoldats de cohortes Prétoriennes portoient au lieu de *Pilons* de longues piques ou des lances que Joſephe dit être de l'eſpéce de celles qu'avoit la cavalerie. Cependant comme toutes ces autorités ſont tirées d'écrivains, qui ont vecu ſous le regne des Empereurs, où on avoit déjà introduit toutes ſortes de nouveautés dans la milice légionaire, & que je n'ai trouvé ni dans les commentaires de Céſar, ni dans aucune autre hiſtoire des guerres qui précéderent le ſiecle d'Auguſte, que depuis que les Triaires ont ceſſé, jusqu'à la fin de la République, les légionaires ayent combattû avec d'autres armes offenſives qu'avec l'épée & le *Pilon*, j'avoue moi même qu'il manque encore à ma conjecture ce degré d'évidence qui eſt néceſſaire pour entrainer les ſuffrages des lecteurs, & c'eſt par cette raiſon que j'y renonce au gré de mon critique.

Ayant déjà diſcuté dans mes mémoires ſur la guerre d'Eſpagne quelques autres points des recherches de mon critique qui

ceis pilisque. Tacit. I. hiſtor. *Romanus facile Lorica & miſſili pilo aut lanceis aſſultans, ubi res poſceret, levi gladio inermem Sarmatam cominus fodiebat.*

ſont renfermés dans ce chapitre, je remarque ſeulement ici, que rien n'eſt ſi plaiſant, que la maniere dont il plaide la cauſe de ſon Héros. On avoit reproché avec raiſon au Chevalier Folard de n'avoir pas des idées juſtes des armes offenſives des ſoldats de la légion, quoique l'auteur qu'il commentoit, les eut décrites aſſez clairement. Mon critique pour confondre cette imputation, *voilà*, dit-il, *la deſcription du Pilon, qu'on trouve dans ſes commentaires*, & il cite les paroles mêmes de Polybe telles qu'on les lit dans la verſion de Dom Thuillier. Sans doute il auroit mieux valû que ce ſavant tacticien au lieu de lacher la bride à ſon imagination, ſe fut expliqué ſur ce ſujet comme Polybe l'a fait. La mépriſe dont mon critique s'apperçoit dans l'expoſé de Polybe qu'il met ſur le compte de Mr. Folard, eſt de Dom Thuillier qui avoit mal traduit ce paſſage.



CHAPITRE XVIII.

Du Combat du Tessin.

pag. 165.

Mon critique faisant de grands éloges de la dissertation du Chevalier Folard & de ses recherches aussi curieuses qu'intéressantes sur ce qui concerne la cavalerie ancienne & moderne, se recrie beaucoup contre la témérité que j'ai euë de relever ses méprises, & ce détail controuvé que son Héros fait de ce combat remarquable de cavalerie entre Annibal & Scipion. Il me paroit cependant très difficile de raisonner juste sur un fait de guerre dont on connoit aussi peu les circonstances que les ressorts qui en ont décidé le succès. C'étoit bien le cas du Chevalier Folard, & on voit dans l'excellent ouvrage du Comte de Brezé que les fausses idées que le Chevalier s'étoit faites de la disposition des deux Généraux & de l'action même n'ont que trop influé sur son raisonnement. Le travail de cet habile officier me dispense de traiter ici les mêmes matieres. Puisse le Chevalier de Lo-looz en profiter, & se préparer par la lecture de pareils ouvrages à l'entreprise qu'il a si fortement à cœur de donner au public de nouveaux commentaires sur ceux de César!

CHAPITRE XIX.

pag. 168.

Du passage du Granique.

Toute la critique du Chevalier de Lo-looz tombe sur la direction que prirent les différentes colonnes de l'armée d'Alexandre en passant le Granique. On voit dans le plan que celles de la droite au lieu de suivre le courant, biaisent en sens opposé au fil de l'eau. Mon critique entre dans un détail Physico-Mathématique pour prouver qu'en traversant une riviere à gué il faut suivre le courant, & que c'est par conséquent une erreur que d'avoir fait passer la riviere à une partie de l'armée d'Alexandre d'une maniere contraire à ces principes.

Je suis d'accord avec mon Censeur: mais s'il arrive que le gué qu'on a à passer ait une direction contraire au courant, comme cela est fort possible, on peut sans le moindre inconvénient exprimer cette circonstance en dessinant le passage d'une riviere: & tel est le cas dans lequel j'ai supposé qu'Alexandre se trouva dans cette occasion.

Arrien dit que Ptolomée s'étant jetté le premier dans la riviere, à la tête de son escadron & de la cavalerie legére, Alexandre le suivit incontinent en entrant dans le fleuve au dessus de cette troupe de Ptolomée:

mée: il ajoute qu'ayant gagné l'autre bord, il ſe trouva à la droite de toute l'armée à la pointe de ſa cavalerie d'élite dont les eſcadrons en le joignant ſucceſſivement ſe développerent vers le centre. Il marque encore, que l'infanterie ſuivit cette direction, & que l'aîle gauche agiſſant en conſéquence, & ſe développant auſſi toujours vers le centre, il ſe trouva de cette maniere, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, établi & en ordre de bataille à l'autre rive. Pour exprimer ces mouvemens d'après cette deſcription, il falloit bien ſuppoſer que le gué fut, ſoit à la droite, ſoit à la gauche, en ſens contraire au fil de l'eau, pour que ſa direction ne ſemblât pas s'oppoſer à la maniere dont Arrien repréſente le développement des troupes d'Alexandre. Cependant comme il eſt impoſſible de déterminer avec préciſion toutes les circonſtances d'un pareil événement, le lecteur ſenſé me ſaura toujours gré d'avoir le premier débrouillé celles qui caractériſent le mieux le génie & le courage d'Alexandre, & je me flatte que la triviale critique de mon cenſeur ne fera rien perdre de ſon mérite à ce que j'ai dit.



CHAPITRE XX.

pag. 169.

De la bataille d'Arbeles.

Je me suis bien attendu à voir le Chevalier de Lo-looz me reprocher la méprise du graveur qui avoit placé dans le plan que j'ai dressé de cette bataille, la droite où a dû être la gauche; mais je n'ai pas cru, que dans sa mauvaise humeur, il m'imputeroit d'avoir encore dans ma narration confondu les deux aîles. On n'a qu'à l'examiner pour se convaincre de l'injustice de ce reproche.

Il présume que c'est d'imagination que j'ai travaillé ce morçeau détaché de l'histoire du vainqueur de l'Asie; mais pourquoi le présumer, tandis que j'appuye chaque circonstance de cet événement sur le témoignage exprès d'Arrien? Si j'ai remarqué que cet auteur exaggére le nombre des troupes de Darius pour faire honneur à la victoire des Grecs, je ne me suis pas pour cela écarté du récit qu'il fait de la disposition des deux armées & de l'action même. Mais il ne vaut pas la peine de réfuter d'avantage des imputations aussi vagues.

L'exposé de cette bataille m'a attiré la critique d'un savant militaire bien plus instruit, & bien plus en état de traiter de pareilles matieres, que ne l'est le Chevalier de

Lo-looz. *Le traité des stratagèmes permis à la guerre, avec des observations sur les batailles de Pharsales & d'Arbeles par Mr. Joly de Maizeroy* a paru il y a quelque temps. L'auteur après avoir comparé dans ce qui concerne la bataille d'Arbeles, mon exposé avec les originaux, trouve que j'ai totalement manqué la position des corps de réserve destinés à couvrir les aîles, que j'ai omis des circonstances intéressantes, & que je me suis contredit en certains endroits. Bien que ces imputations soyent assez graves, j'ai pourtant observé que Mr. de Maizeroy fait honneur à mon travail, que ses raisons sont déduites avec modestie, & que ce n'est que l'intérêt de la vérité qui a guidé sa plume. C'est ce même intérêt qui m'a engagé à y répondre. Ma défense servira du moins à l'éclaircissement d'un des plus intéressans morceaux de l'antiquité militaire.

Il est certain que le narré que fait Quinte Curce de cette bataille est embarrassé & peu propre à nous en donner une idée claire. Mr. de Maizeroy dit lui même que c'est un compilateur qui s'est plus attaché à écrire élégamment qu'à détailler exactement les faits. Diodore de Sicile rapporte les circonstances de cet évenement à peu près comme Quinte Curce; & Plutarque, Justin, Po-

lyen &c. ne sont que des abréviateurs qui se copient les uns les autres. Arrien est le seul qui soit entré dans un détail circonstancié de cette grande journée; il avoit consulté les mémoires de Ptolomée contemporain d'Alexandre, & les ouvrages d'autres bons historiens; il a été lui même homme de guerre, & entendoit parfaitement bien la tactique des Grecs. Aussi Mr. de Maizeroy a-t-il jugé à propos de le prendre pour guide, & s'il a voulu suppléer au récit d'Arrien par celui de Quinte Curce & de Diodore, c'est parce qu'il ne les a pas crûs en contradiction avec cet auteur.

C'est donc d'après Arrien que j'examinerai la différence qu'il y a entre l'ordre de bataille de l'armée d'Alexandre, tel que je l'ai conçu & tel que Mr. de Maizeroy se l'est représenté. Tout roule sur la position des corps de troupes qu'Alexandre plaça aux aîles. Mr. de Maizeroy est d'accord avec moi sur tout le reste, & ce suffrage n'est pas peu flateur pour moi. *Les deux petits corps de cavalerie*, dit-il, *commandés par Menidas & Aretas ne pouvoient pas être placés en avant & parallélement à l'aîle de cavalerie, comme les a mis l'auteur des Mémoires: dans cette situation ils ne garantissoient ni le flanc ni le derriere.* Voyons donc com-

ment Arrien, après avoir décrit l'ordre de bataille de l'armée d'Alexandre, s'explique ſur la poſition de ces différens corps placés aux aîles. J'oſe bien dans cette diſpute alléguer les paroles même de l'auteur Grec, car j'ai à faire à un ſavant qui a ſuffiſamment montré par ſon excellente traduction de la tactique de Léon, qu'il entend le Grec, & qu'il eſt en état d'apprécier les argumens que le vrai ſens du texte me fournit. Arrien dit donc: *κατὰ μὲν τὸ δέξιον κέρας ἐχόμενοι τῆς βασιλικῆς Ἴλης τῶν Ἀγριάνων ἐτάχθησαν οἱ ἡμίσεες, ὧν ἡγεῖτο Ἄτταλος, καὶ μετὰ τούτων οἱ Μακεδόνες οἱ τοξόται ὧν Βρίσων ἦρχεν· ἐχόμενοι δὲ τῶν τοξοτῶν οἱ ἀρχαῖοι καλούμενοι ξένοι, καὶ ἄρχων τούτων Κλέανδρος.*

En voici la traduction: *à l'aîle droite étoit encore à côté du régiment des gardes à cheval & ſur la même ligne l'autre moitié des Agriens ſous les ordres d'Attalus; & puis les archers Macédoniens, dont Briſon étoit le chef. A côté de ces archers étoient ceux qu'on appelloit les vétérans étrangers commandés par Cléandre.*

C'étoient ces troupes qui formoient la ligne d'infanterie légere dont M. de Maizeroy dit, que ſelon Arrien elle étoit rangée derriere les compagnies royales, ainſi qu'on le voit encore exprimé dans ſon plan. Mais

vouloir que ces troupes fussent placées derriere les compagnies royales, n'est-ce pas contredire formellement l'auteur, qui dit sans équivoque qu'elles étoient postées à côté d'elles & dans la même ligne? C'est du moins le sens incontestable & le plus clair du mot ἐχόμενοι, employé plus d'une fois dans l'exposé d'Arrien pour indiquer l'ordre dans lequel les grandes sections de la Phalange étoient rangées l'une après l'autre dans la ligne. Mais poursuivons. Προετάχθησαν δὲ τῶν δὲ Ἀγριάνων καὶ τῶν τοξοτῶν οἵτε Πρόδρομοι ἱππεῖς καὶ οἱ Παίονες ὧν Ἀρέτης καὶ Ἀρίστων ἡγοῦντο. Ξυμπάντων δὲ προτεταγμένοι ἦσαν οἱ Μισθοφόροι ἱππεῖς ὧν Μενίδας ἦρχε. Τῆς δὲ βασιλικῆς ἴλης καὶ τῶν ἄλλων Ἑταίρων προτεταγμένοι ἦσαν τῶν τε Ἀγριάνων καὶ τῶν τοξοτῶν οἱ ἡμίσεες καὶ οἱ Βαλάκρου Ἀκοντισταί. Οὗτοι κατά ἅρματα δρεπανηφόρα ἐτετάχατο. *Les cavaliers précurseurs & les Péoniens dont Aretas & Ariston étoient les chefs, étoient rangés au devant de la ligne des Agriens & des Archers. En avant de ceux-ci & en avant de toute l'armée étoient les cavaliers mercenaires sous les ordres de Menidas. L'autre moitié des Agriens & des Archers ainsi que les gens de trait de Balacre, étoient postés devant le régiment du Roi & les autres gardes, pour faire tête aux chariots à faulx.*

Les paroles d'Arrien sont si claires, & si nettement déterminées que je ne conçois pas comment Mr. de Maizeroy a pû y trouver que ces troupes étoient en arriere des compagnies royales en ligne oblique ou en crochet; tandis que ces mots προστάχθησαν & προτεταγμένοι ἦσαν signifient visiblement le contraire, & dénotent le plus clairement du monde la position d'une ligne qui dévance l'autre, ainsi que je l'avois représenté dans mon plan. Ces mêmes termes sont employés par Arrien pour déterminer la position devant les compagnies royales de cette autre partie de l'infanterie légere destinée à faire face aux chariots: Je ne sais donc pas pourquoi Mr. de Maizeroy croit que ces termes ont une signification différente à l'égard de ces corps de cavalerie.

Il y avoit réellement à l'aile gauche de l'armée une ligne de troupes qu'Alexandre avoit postée en crochet ou en oblique derriere la cavalerie. Mais aussi cette disposition est-elle clairement énoncée par le mot ἐς ἐπικαμπήν. Si Arrien eut donc voulû indiquer une position semblable à celle que Mr. de Maizeroy imagine, il est clair qu'il n'auroit pas manqué de termes pour l'exprimer.

Je suis surpris que ce savant militaire au lieu de vérifier la traduction d'Ablancourt sur

l'original, ait préféré de ſuivre Quinte Curce, dont il avoue lui même qu'il détaille les faits avec peu d'exactitude. Cet auteur ainſi que Diodore de Sicile & les autres ne comprenoient ni l'art, ni le fin de l'ordre de bataille d'Alexandre, & ayant la tête remplie de l'ordre en quarré, comme de la ſeule dispoſition qui leur parut poſſible en préſence de l'innombrable armée des Perſes, ils n'ont pas manqué de repréſenter les troupes d'Alexandre, comme faiſant face de tous côtés ſur tout vers l'un & vers l'autre flanc.

Voyons encore ce qu' Arrien dit de la deſtination de ces corps de cavalerie placés aux ailes & en avant de la ligne. Μενίδᾳ δὲ καὶ τοῖς ἀμφ' αὐτὸ παρήγγελτο, ἐι περιϊππεύοιεν οἱ πολέμιοι τὸ κέρας σφῶν, ἐς πλαγίας ἐμβάλλειν αὐτοὺς ἐπικάμψαντας. *Il fut ordonné à Menidas & aux autres chefs de ces corps, lorsque la cavalerie ennemie paſſeroit à leur portée pour tourner leur aile, de faire promptement un quart de converſion & de la prendre elle même en flanc.*

Il eſt évident que cet ordre ne pouvoit être addreſſé à Menidas ni aux autres chefs, ſi leurs corps étoient placés derriere la ligne & de la maniere que Mr. de Maizeroy l'imagine. Alexandre veut que Ménidas parte dès le moment qu'il verra la cavalerie enne-

mie s'acheminer pour tourner ſon aîle, il veut qu'il la prévienne & qu'il l'attaque lui même en flanc. Conciliera-t-on l'exécution de ces manœuvres avec l'objet & la poſition d'une oblique en arriere? Arrien en rapportant dans la ſuite l'action même & l'effet de toutes les diſpoſitions d'Alexandre, n'oublie pas de dire expreſſément que Menidas étant poſté avec ſon corps fort en avant & à la pointe de l'armée, ſe trouva par là à portée & en état d'attaquer à temps & de prévenir la cavalerie ennemie. *)

Si Alexandre ordonne à Menidas de faire faire un quart de converſion à ſa cavalerie, pour tomber en flanc de celle de l'ennemi, on voit que celle-là ne pouvoit être en ligne oblique. Le quart de converſion l'auroit redreſſée ſur le front qu'avoit l'armée, & ne l'auroit pas portée au flanc de la cavalerie ennemie. Auſſi dans le plan de Mr. de Maizeroy, ces corps de Menidas & des autres chefs s'avancent-il ſimplement de front contre les ennemis qui ſont en chemin de les tourner, ſans faire ce quart de converſion dont parle Arrien. Tout cela prouve que la diſpoſition que Mr. de Maizeroy ſuppoſe à ces corps de cavalerie, eſt directement contraire au récit d'Arrien, quoiqu'il le cite comme un garant.

*) ἤδη δὲ τῶν Σκυθῶν ἱππεῖς περιιππεύοντες ἥπτοντο τῶν προτεταγμένων τῆς Ἀλεξάνδρου τάξεως.

Je ne ſuis pas non plus de l'avis de cet habile officier, lorsqu'il ſoutient que ces deux corps de cavalerie ayant pour but de garantir les flancs & les derrieres de l'armée ne pouvoient pas avoir une poſition différente de celle qu'il leur donne. Jl me paroit au contraire que celle qu'ils ont euë ſelon le rapport d'Arrien, répond mieux que tout ce qu'il a imaginé, au plan général & aux vuës d'Alexandre.

Si le deſſein de ce Prince intrépide n'eût été que de reſter ſur la défenſive, je conçois que ces deux corps placés en crochet derriere l'aîle, auroient été d'une grande utilité. Mais Alexandre s'étânt propoſé d'agir offenſivement avec cette aîle, & d'attaquer lui même la gauche de l'ennemi en ligne oblique, il n'avoit beſoin que d'une bonne avantgarde capable de mettre le corps de troupes deſtiné à frapper le grand coup à l'abri d'être diſtrait & détourné de ſon objet. C'étoit ce que devoient faire ces deux corps de cavalerie ſoutenus par quelque infanterie. Et lorsque l'armée s'avança obliquement & à grand pas vers l'aîle gauche de l'ennemi, ce furent auſſi eux qui à la pointe de l'aîle avec laquelle Alexandre vouloit attaquer, formerent la même avantgarde que tous les grands hommes, qui depuis Alexandre ont at-

taqué en oblique, n'ont jamais manqué de se ménager. C'est de cette maniere que le Roi de Prusse s-y-est toujours pris dans toutes les batailles où il a exécuté des manœuvres semblables à celles d'Arbéles. Son avant-garde composée également d'une bonne partie de sa cavalerie & de quelque infanterie, commençoit ordinairement par nettoyer le terrain, & par débusquer ce que l'ennemi avoit de cavalerie sur l'aîle à laquelle il en vouloit.

Tout projet d'attaquer en ligne oblique seroit impraticable sans cette attention. Mr. le Comte de Brezé en a tiré un argument pour prouver contre le Chevalier Folard la nécessité indispensable d'avoir toujours de la cavalerie dans les armées, en montrant que ni Epaminondas à Leuctres & à Mantinée, ni les autres Généraux, ne seroient jamais venus à bout de battre l'ennemi avec cette disposition, si de bons corps de cavalerie ne leur eussent facilité les moyens de s'avancer avec la tête de l'armée, sans être arrêtés ou détournés en chemin par la cavalerie de l'ennemi.

Alexandre n'auroit donc pas agi en conséquence de son plan d'attaque, s'il avoit placé les corps de troupes qu'Arrien nomme, en crochet derriere sa cavalerie, & s'il les avoit fait avancer de cette sorte avec l'armée qui marchoit en oblique. L'ennemi qu'on au-

roit laiſſé s'approcher des flancs de l'armée dans le deſſein de ne le repouſſer que par les troupes de l'oblique, ſe ſeroit trouvé à portée de la tête de toute l'armée, & il auroit été pour lors bien dangereux d'avancer, & de laiſſer ce même ennemi en arriere & aux mains avec les troupes de cette oblique: au lieu que le but d'Alexandre étant de bruſquer l'attaque, rien n'y étoit plus conforme que la marche de cette avant-garde, qui la mit à portée d'exécuter l'ordre donné par le Roi à Menidas, d'avoir l'œil ſur chaque mouvement de l'ennemi, pour le prendre en flanc au moment qu'il feroit mine de tourner l'armée.

La diſpoſition expoſée par Arrien avoit le double avantage, celui de garantir les flancs & les derrieres de l'armée, en prévenant les entrepriſes de l'ennemi, & celui de procurer à la cavalerie qu' Alexandre conduiſoit en perſonne & à la Phalange la facilité de ſe jetter ſans obſtacle ſur la ligne même des Perſes, & de frapper les coups déciſifs dont dépendoit le ſort de la bataille.

Comme Alexandre refuſoit ſelon ſon plan l'aîle gauche, dans le deſſein d'y reſter ſur la défenſive, il falloit bien qu'il mit de ce côté ſon flanc & ſes derrieres en ſûreté, & qu'il prit d'autres meſures qu'à l'aile droite, & c'eſt pourquoi Arrien dit, qu'il y mit effec-

tivement une ligne de troupes qui se plaça à l'extrémité de cette aile, & forma une espece de crochet pour faire face, autant qu'il seroit possible aux Perses lorsqu'ils auroient pris le parti de tourner le flanc & de tomber sur les derrieres de l'armée.

J'avois dit dans mes Mémoires que la suite des événemens répondoit à la disposition des troupes, telle que je l'avois exprimée dans mon plan. Voyons si Mr. de Maizeroy étoit fondé à le revoquer en doute.
„L'armée d'Alexandre, dit Arrien, doubla „le pas, en marchant toujours par sa droite, Lib. III. Ch. 13.
„tandis que celle des Perses marcha par sa „gauche, & qu'elle conserva encore l'avan„tage de la déborder à l'aile. Ἤδη δὲ ajoute „Arrien οἱ τῶν Σκυθῶν Ἱππεῖς παριππεύοντες „ἥπτοντο τῶν προτεταγμένων τῆς Ἀλεξάνδρου „τάξεως — *Cependant la Cavalerie Scy„the en marchant par son flanc s'appro„choit déjà de bien près de celle qu'A„lexandre avoit placée en avant de l'ar„mée.*" Il poursuit: „Alexandre même „étoit déjà par sa marche au point de sor„tir du terrain que les Perses avoient ap„plani, lorsque Darius craignant que l'en„nemi en continuant sa marche, ne se mit „hors de la portée des chariots à faulx, or„donna à la Cavalerie des Scythes postée en

„ avant de ſa gauche, de gagner la pointe „ de l'aîle d'Alexandre & de l'empêcher de „ s'avancer d'avantage. Alexandre voyant „ ce mouvement ordonna ſur le champ à Me„ nidas de partir & de ſe jetter ſur les Scy„ thés pendant qu'ils étoient encore en mar„ che. Alors commença le premier com„ bat & les Scythes joints par les Bactriens „ repouſſerent Menidas, qu'Alexandre fit d'a„ bord ſoutenir par d'autres troupes. Bien„ tôt la bataille même s'engagea."

Qui eſt ce qui reconnoîtra dans ce qu'Arrien dit de ce corps de Menidas placé à la tête de toute l'armée, la poſition en crochet derriere l'aîle, que Mr. de Maizeroy lui donne; ou qui ne voit, que s'étant avancé avec l'armée par cette marche oblique, de bien près de l'aile gauche de l'ennemi, il garantiſſoit ſuffiſament les flancs & les derrieres de l'armée par les mouvemens même qu'Alexandre lui fit faire, & qu'aucun poſte ne convenoit mieux à ce corps de Menidas que celui qu'Arrien lui donne, & que j'avois indiqué dans mon expoſé.

Mr. de Maizeroy aura de la peine a répliquer à ces argumens; mais j'avoue auſſi qu'il a eu raiſon de ſe récrier contre la partie de mon plan, où on a voulû exprimer l'action engagée entre Menidas & les Scy-

thes. On y voit bien ridiculement les Grecs prêter eux mêmes le flanc aux Perses qui étoient dans la ligne, & toute l'action fort mal représentée. Quoique l'excuse d'avoir été dans la nécessité d'abandonner plusieurs brouillons de mes plans à des personnes que je croyois plus habiles qu'elles ne l'étoient, ne puisse pas me mettre à l'abri de la censure, je sais toute fois gré à Mr. de Maizeroy d'avoir relevé & cette faute & celle du graveur par laquelle tout l'ordre du plan est renversé.

Les autres remarques de cet habile officier sur l'exposé que j'ai fait de cette bataille, roulent sur des objets de moindre importance. S'il dit que Quinte Curce ne fait monter la cavalerie de Darius qu'à 114000 hommes au lieu de 145000 comme je l'avois marqué dans mes mémoires, on voit qu'il ne s'est pas servi d'une bonne édition de cet auteur. Sans cela il auroit vu, que je ne m'étois pas trompé. Il trouve encore à redire à ce que je détermine le nombre d'hommes dans les Phalanges d'Alexandre d'après le dénombrement qu'en font Elien & Arrien. Comme ces deux Tacticiens décrivent leurs Phalanges sur le pied des Phalanges Macédoniennes, j'avois crû que leur détail étoit principalement relatif à l'arrangement de

Lib. IV. Ch. 12.

Voyez la bonne édit. de Snakenburg, Leide 1724.

celles qu'Alexandre & Philippe son pere avoient dressées pour cette guerre. Cette conjecture m'a parû assez vraisemblable. Arrien nomme six Phalanges & deux corps ou deux *Agemas* de Peltastes qu'Alexandre avoit placés au front & dans la premiere ligne, mais il ne dit mot des troupes qui entroient dans la seconde, destinée à faire face du côté opposé, en cas que les Perses eussent tourné l'armée. Comme il falloit selon la tactique du même Arrien huit Phalangarchies pour former deux de ces corps d'armée appellés les grandes Phalanges, j'ai crû qu'on pouvoit fort bien suppléer à cette omission d'Arrien, en plaçant dans cette seconde ligne, les deux petites Phalanges qui manquoient, & les six autres *Agemas* des Peltastes. Ainsi supposé que cette seconde ligne n'ait été rangée que sur huit hommes de profondeur, il eût fallu que tout le corps des Peltastes dans l'une & dans l'autre ligne eut eû, étant rassemblé un nombre d'hommes égal à celui d'une grande Phalange savoir 16384. Ce n'est qu'une conjecture assez vraisemblable que le silence d'Arrien sur les troupes qui ont composé la seconde ligne d'Alexandre m'a fait hazarder; & que ce même silence semble justifier.

CHA-

CHAPITRE XXI.

De la bataille de Trebie.

pag. 170.

Le Chevalier de Lo-looz me fait grace sur les observations que j'ai faites au sujet de cette bataille dont Mr. Folard avoit donné des notions & un plan peu vraisemblables, & contraires surtout au narré de Polybe. Cependant, afin de ne pas négliger la plus petite occasion de critiquer, il me demande, *comment j'ai fait triompher Scipion à Zama avec une disposition semblable à celle de Sempronius à Trébie, & par conséquent également vicieuse?* C'est proprement à Polybe à en rendre raison, aussi n'avoit il qu'à lire le récit que l'auteur Grec fait de la bataille de Zama pour trouver la solution.

Il n'est pas douteux que la même disposition de troupes ne puisse être selon les circonstances excellente dans une occasion, & très mauvaise dans l'autre. Annibal mit à Trébie sa bonne infanterie sur une seule ligne; & à Zama il se présenta à Scipion sur trois. Le Général Romain, en conservant l'ordre de batille par manipules avoit prévû que sa premiere ligne des Hastaires suffisoit pour faire face aux troupes étrangeres qu'Annibal avoit mises en avant de l'armée; & il

étoit sûr, qu'il pouvoit changer son ordre de bataille d'après les mouvemens qu'il verroit faire à Annibal, comme il le fit aussi en effet, lorsqu'il alla combattre l'élite des troupes que celui-ci avoit placées dans la troisieme ligne. Cette raison suffit pour faire remarquer la frivolité de l'objection du Chevalier.

Si mon critique cite l'exemple du Prince de Condé à Nordlingen & à Lens qui s'étant mis à la tête de la réserve, rétablit le combat, & vainquit l'ennemi, pour prouver que ces dix mille Romains qui s'étoient sauvés à Trebie, auroient pû arracher la victoire à Annibal, ainsi que le Chevalier Folard l'avoit soutenû; je lui réponds encore, que les circonstances étoient bien différentes dans ces deux rencontres; & que jamais une infanterie qui est en confusion & dénuée de toute cavalerie, ne vaincra dans la plaine un ennemi supérieur & habile, & qui a encore à sa disposition une cavalerie très nombreuse & de la meilleure espece.



CHAPITRE XXII.

De la conduite d'Annibal & de Minutius près de Gerunium.

pag. 173.

Je conviens avec mon critique que les raisons seules pouvoient donner du poids à un ouvrage qui a pour but le progrès de l'art militaire; & c'est pourquoi j'avois déduit avec soin celles qui m'ont fait regarder comme un roman, le récit que le Chevalier Folard avoit fait de différentes opérations d'Annibal & de Minutius avant le combat de Gerunium. Mon Censeur ne dit rien pour la défense de son Héros. Qu'il fasse donc lui même des romans tant qu'il voudra, mais qu'il n'avance pas, que la fiction contribue autant au progrès de l'art militaire que le récit des faits véritables & l'instruction que nous donne l'expérience.



CHAPITRE XXIII.

pag. 174. *De la bataille de Cannes.*

Le peu de choses que mon Chevalier dit au sujet de l'exposé que j'ai fait de cette célébre bataille me dispense de faire ici mon apologie. On n'a qu'à le conférer avec celui de Mr. Folard pour se convaincre qu'il étoit très nécessaire d'exposer les circonstances de ce grand événement, qu'il avoit si mal rapporté, quoique Polybe l'eût détaillé avec tant de précision & de clareté.

CHAPITRE XXIV.

pag. 175. *De la bataille de Caphyes.*

Ce ne sont encore que des lieux communs & qui ne prouvent rien dont mon critique a chargé le papier à l'occasion de cette bataille. Ayant au reste traité fort au long la matiere des marches des Romains dans mes observations sur la guerre de César en Espagne, je me dispense d'analyser ici les idées que mon censeur a voulû en donner. Il est très certain, que non seulement il n'a pas été plus instruit que ceux qui l'ont precédé, mais qu'il a encore enchéri sur les anciennes erreurs.

CHAPITRE XXV.

De la bataille de Mantinée.

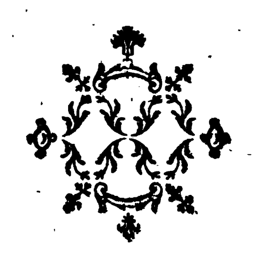
pag. 182.

Mon critique s'efforce de prouver dans ce chapitre que Mr. Folard avoit déjà connû les manœuvres extraordinaires que Philopoemen fit faire à sa phalange, & que j'avois développées d'après la description de Polybe. Pour le prouver il cite le passage même de Polybe, tel que Dom Thuillier l'a traduit, & le présente au lecteur comme si c'étoit l'exposé même de Mr. Folard. Mais à quoi bon recourir à cette supercherie? Le tacticien françois n'ayant pas fait des observations sur cette bataille, j'avois discuté le texte de Polybe & débrouillé les manœuvres de Philopoemen, sans faire mention de lui.

Je ne sais pourquoi mon critique trouve à redire à l'observation très juste que j'avois faite sur l'erreur du traducteur, qui avoit confondû dans sa traduction l'oncle de Polybe avec l'historien. Je sais bien qu'il importe peu à la postérité de savoir, s'il est ici question de l'oncle ou du neveu, mais il n'est pas indifférent pour la Chronologie & pour l'authenticité des faits que Polybe rapporte, de connoître les circonstances de sa vie & le temps où il a vécu. Je sais aussi qu'un auteur qui regarde du même oeil l'histoire

& la fiction se soucie bien peu de pareils détails.

Enfin pour donner un échantillon de son savoir dans l'histoire, il me chicane sur ce que j'ai dit que la ville de Mantinée étoit fameuse par la victoire d'Epaminondas, en me prouvant fort au long qu'après la mort de ce grand homme, les Thébains ne poursuivirent pas leurs avantages. Mais le Grecs eux mêmes ne font-ils pas honneur à Epaminondas de cette bataille comme d'une victoire duë à sa grande habileté, & n'est-ce pas jouer un triste personage que de se faire ressource de pareilles chicanes pour soutenir un rôle dont on n'auroit pas dû se charger?



CHAPITRE XXVI.

De la bataille d'Elinge. pag. 184.

On trouvera difficilement un homme de lettres, qui ait osé mettre autant d'aigreur & de fiel dans sa critique que le fait mon Chevalier de Lo-looz. D'autres se sont respectés du moins eux mêmes, & lorsqu'ils trouvoient dans un livre qu'ils avoient résolu de déprimer, des chapitres qui ne fournissoient pas d'étoffe à leur critique, ils les passoient sous silence, dans la crainte de perdre l'estime du lecteur, & de diminuer le prix du reste de leur travail. Mais mon critique n'épargne rien, raisonnant à tort & à travers il censure tout, sans connoissance de cause, & sans appréhender, qu'on lui montre un jour à la face du public, que c'est faire l'abus le plus honteux de la critique que d'écrire & de déclamer comme il le fait.

L'exposé que j'ai donné de la bataille que Scipion livra à Asdrubal en Espagne, est le morçeau le plus travaillé de mes mémoires. On trouve dans le récit de Polybe le détail de plusieurs manœuvres toutes également curieuses & intéressantes, qu'il valoit d'autant plus la peine de développer, que jusqu'alors personne n'avoit rempli cette tâche. Des savans militaires m'ont sû gré de mes discus-

ſions & l'ont témoigné dans leurs écrits. Ayant cependant obſervé, que parmi les évolutions que Scipion avoit fait exécuter dans cette occaſion à ſes troupes, il s'en trouvoit qu'on ne faiſoit pas communément dans les armées Romaines, & que ceux qui ne pouvoient pas conſulter l'original grec, ſeroient peut-être tentés de revoquer en doute la vérité de mes explications; j'avois taché de réſoudre ces difficultés apparentes, en répondant à quelques objections que je m'étois faites à moi même. Toute la critique de mon fier antagoniſte, ſe réduit à réſumer ces mêmes objections, & à les propoſer comme de ſon propre chef, paſſant toutefois ſous ſilence les réponſes que j'y avois déjà faites. Jl faut qu'il n'ait jamais crû poſſible que quelqu'un relevât ce qu'il y a de meſſéant, & j'oſe le dire, de ridicule dans un pareil procédé.

Il commence par me faire ſoupçonner d'avoir tiré le détail de la manœuvre de la cavalerie aux deux aîles de l'armée Romaine d'une note anonyme ajoutée à l'hiſtoire de Scipion l'Africain de Mr. Seran de la Tour. Mais qu'a-t-on beſoin d'autres mémoires que des anciens auteurs mêmes, pour expliquer le récit qu'ils nous font des batailles? Il eſt très poſſible, que l'auteur de cette note anonyme ait trouvé dans le texte auſſi bien que

moi le détail des manœuvres que Scipion fit faire dans cette action à sa cavalerie. Je n'ai pas lû cet ouvrage, mais, s'il est tel que mon critique le dit, je m'en applaudis, & j'en tire un argument pour la vérité de mon explication.

Il faut que la distance de l'armée des Romains à celle des Carthaginois ait été au moment où Scipion commença à manœuvrer du moins de cinq cens pas, ainsi que Tite Live le dit encore expressément. Cette distance étant évaluée dans le texte grec de Polybe à un stade ou 125. pas, la note dans la quelle j'ai observé la méprise du copiste, a fourni le prétexte au Chevalier de Lo-looz de faire une furieuse sortie contre la temérité de ma conjecture. Mais est-ce donc sur une conjecture que je fonde la réalité d'une circonstance, que le bon sens & le témoignage d'un auteur tel que Tite Live mettent à l'abri de toute contradiction?

Il me reproche d'avoir pris la défense de l'ordre en colonnes; quoique j'eusse dit dans un autre endroit que cette ordonnance étoit contraire aux armes & à l'esprit de la légion. Mais n'avois-je pas assez répondû à cette objection, en observant que, lorsque dans l'ancienne milice, les manipules rangés par intervalles dans la ligne alloient à l'attaque de la Phalange, ils n'agissoient pas par

le poids de leur masse, ni de la maniere dont Mr. Folard se représente l'action des colonnes?

Il me demande pourquoi j'ai fait exécuter d'une maniere si compliquée les évolutions des manipules, qu'il étoit si facile de simplifier. Mais est-ce donc moi qui imagine ces manœuvres? Polybe dit clairement que c'est Scipion qui les fit exécuter. Si le Chevalier avoit envie de lancer contre moi les traits de sa critique, il devoit montrer que les manœuvres que je détaille n'étoient pas celles que Polybe décrit, & que j'avois mal interprêté les paroles dont il se sert pour les exprimer.

On sent bien que ne pouvant me contredire sur la signification des termes de Polybe, il a voulu me faire soupçonner de n'avoir pas rendû fidélement le sens du texte grec & persuader aux lecteurs, que les évolutions que je détaille, étoient ou trop compliquées, ou contraires à la tactique des Romains. Mais il ne découvre de la maniere dont il s'y prend, qu'un grand fond de mauvaise volonté & d'envie. C'est ainsi que pour montrer, que ma description est en contradiction avec la tactique & l'ordonnance des légions, il m'accuse d'avoir pris les manipules, sur le pied que Polybe les décrit, de

120. hommes chacun, & celui des Triaires de 60, tandis que depuis la seconde guerre Punique chaque manipule étoit de 140. hommes, & que même Scipion dans son expédition en Afrique avoit porté ses légions jusqu'à 6000. hommes, ce qui rendoit alors chaque manipule des Hastaires & des Princes de 160. Mais n'avois-je pas déjà fait la remarque dans une note, qu'en supposant les manipules de 140. ou de 160. hommes selon la force des légions, il falloit aussi que chacune de ces petites colonnes eût le front & la profondeur à raison de cette différence? Cette imputation est donc sans fondement, & le Chevalier n'a par bonne grace de me reprocher, que mon exposé est en contradiction avec l'ordonnance de la légion, après qu'on a vû qu'il ignore lui même, jusqu'au nombre des manipules, dont les Romains avoient composé leurs cohortes.

S'il dit que Scipion auroit mieux fait de former d'abord des colonnes par la réunion des manipules, & de s'avancer ainsi obliquement avec ses deux aîles, que de faire toutes ces manœuvres que Polybe décrit, on voit bien que ce tacticien n'a rien compris à la finesse des dispositions de Scipion & à son dessein de surprendre l'ennemi, en lui cachant une partie de ses mouvemens.

Le Général Romain commença par mettre ses légions en ligne pleine, en faisant remplir les intervalles de la premiere ligne par les manipules de la seconde, & en faisant avançer les Triaires pour en former les derniers rangs. C'etoient la manœuvre ordinaire & absolument conforme à l'ancien ordre en quinconce. Les lignes formées aux deux aîles, Polybe dit qu'elles s'avançoient en sens contraire & chacune obliquement. Il ajoute qu'étant à certaine distance de l'ennemi, Scipion ordonna de faire les quarts de conversion par sections de trois manipules chacune, & de s'avancer de cette maniere par échellons. On ne découvre que de l'art & de sagesse dans ces dispositions, qui avoient pour but, d'un côté de se garantir contre les élephans par le moyen des intervalles, qui s'étant faits dans la ligne par ces quarts de conversion, ouvroient le passage aux velites placés en arriere, & de l'autre d'augmenter la vigueur & la vivacité des attaques. L'exécution n'en étoit pas non plus difficile. J'ai vû plus d'une fois dans les manœuvres que le Roi de Prusse fait exécuter en tems de paix, des lignes obliques se changer dans un moment en échellons, par des mouvemens très simples, & les bataillons s'avancer successivement sans aucun embar-

ras. L'ordre de l'oblique se prête admirablement à cette espéce d'évolutions qui ne sont ni compliquées ni contraires à aucune tactique. Mais quel homme raisonnable n'éprouveroit pas un sentiment de pitié, lorsque mon critique dit que je m'étois laissé séduire par le quart de conversion que Polybe décrit, & qu'il me demande, si au lieu de faire faire ces évolutions en avant, ce n'eût pas été en diminuer le danger que de les faire exécuter en arriere? Ne seroit-ce pas abuser de la patience de lecteur que de répliquer à de pareils raisonnemens?

Polybe rapporte que Scipion étant venû avec ses troupes en présence d'Asdrubal, fut très embarrassé & longtemps incertain sur le parti qu'il avoit à prendre, à cause que la plus grande partie de son armée consistoit en Espagnols, auxquels il n'osoit se fier, & que ses forçes légionaires n'étoient que fort médiocres en comparaison de ces auxiliaires. En conséquence de ce narré de Polybe, j'ai dit que Scipion sentit la faute qu'il avoit faite de s'être si fort avancé avec des troupes dont le malheur arrivé à son pere l'avertissoit de se défier; & il falloit bien que je fisse mention de cette circonstance, puisque ce fut elle, qui lui fit choisir cette disposition de bataille, la quatrieme de celles que Végéce décrit, &

par laquelle en refusant son centre, où il avoit jetté les Espagnols, il décida l'affaire uniquement par ses aîles composées de troupes Romaines.

Le Chevalier de Lo-looz peu satisfait de ce récit fait un long épisode pour prouver que je faisois tort à la réputation de Scipion, en l'accusant de s'être avancé trop loin avec ses troupes, & qu'il n'étoit pas dans ces grands embarras, dont Polybe parle, parcequ'il avoit déjà remporté d'autres victoires avec les mêmes troupes qui lui étoient fort affectionnées. Tout ce raisonnement n'auroit pas le moindre air de vraisemblance contre le témoignage exprès de Polybe: mais il prend le parti, pour dérouter le lecteur, de rapporter aux légions mêmes tout ce que j'avois dit d'après Polybe, de la défiance que durent inspirer les Espagnols à Scipion, & alors il va son train & démontre, que les dix mille hommes que Scipion avoit embarqués en partant de l'Italie joints aux débris des légions de son pere étoient d'excellentes troupes dont il n'avoit aucune raison de se défier. Je me garderai bien de lui contester la bonté de ces troupes que personne n'a jamais revoquée en doute; mais je lui opposerai simplement le passage suivant de Polybe, qui mettra le lecteur au fait de la dispute; *Scipion arrivé à*

Lib. XI. Ch. 18.

Castulon & aux environs de Bezyle, y joignit les troupes de Marcus & de Colichas, & eût de grandes inquiétudes sur la situation présente de ses affaires. Il n'étoit pas en état de hazarder une bataille avec les seules forces Romaines, & il lui parut dangereux & téméraire même, de se fier assez à ses alliés, pour abandonner à leur conduite & à leur fidélité le sort d'une affaire décisive ; ayant ainsi long temps balancé, il se vit à la fin forçé par les circonstances, à en venir aux mains avec l'ennemi ; mais il se proposa de ne se servir de ses Espagnols que pour les faire seulement paroître dans ses dispositions, & de ne combattre en effet qu'avec les seules troupes Romaines. Lorsque mon Critique dit donc à la fin d'un raisonnement vague & inutile : *Ainsi les regrets & les inquiétudes qu'on suppose à Scipion ce grand homme sont des êtres de raison & des épisodes controuvés ;* le lecteur jugera sans peine, si c'est au Chevalier de Lo-looz ou à Polybe qu'il convient d'ajouter foi.

CHAPITRE XXVII.

pag. 192.

De la bataille de Zama.

La maniere de critiquer du Chevalier de Lo-looz ne me fournit pas même l'occasion d'intéresser le lecteur avide d'instruction, & je l'ennuyerois infailliblement, si je voulois répondre à toutes les frivoles objections, que me fait ce singulier censeur. Polybe, Tite Live & d'autres auteurs de l'antiquité se sont accordés à donner de grands éloges aux dispositions de l'un & de l'autre des Généraux qui ont combattû dans la plaine de Zama. Mr. Folard s'est récrié contre ce jugement général de l'antiquité, & s'est efforcé de prouver qu'Annibal a fait des fautes énormes, jusqu'à dire qu'il sembloit que la tête lui eut tourné. J'avois dit dans mes mémoires, que pour prononcer sur la conduite des Généraux & sur leurs fautes, il faudroit connoître les circonstances d'une bataille, & qu'il est clair que M. Folard n'a eû que des notions fausses & obscures de la bataille de Zama, comme cela paroit en comparant le récit & le plan qu'il en a fait, avec l'exposé de Polybe. Mon Critique, en entreprenant la défense de Mr. Folard, auroit donc dû au lieu de répéter sa déclamation contre la conduite d'Annibal, prouver

ver plutôt par de bonnes raiſons, que ce tacticien étoit aſſez inſtruit des circonſtances de cette bataille pour avoir été en état d'en juger pertinemment. Mais voyons à quoi ſe réduit cette apologie.

Il eſt certain, & mon Critique en convient, que la premiere des trois lignes d'Annibal étoit compoſée de troupes légeres d'archers & de frondeurs, & que par conſéquent elle n'étoit pas dans l'ordonnance de la phalange ainſi que Mr. Folard l'a crû. Mon Critique pour juſtifier ſon héros prétend bien que le terme de phalange, dont s'eſt ſervi le Chevalier, n'entraine avec lui aucune idée contraire à l'ordonnance des troupes légeres. Mais ſuppoſez qu'il eut raiſon; n'eſt il pas vrai que Mr. Folard lui même s'explique aſſez clairement ſur l'idée qu'il attache au terme de *phalange*, lorsqu'il dit, *qu'Annibal n'avoit pû ſe former ſur trois phalanges & ſans intervalles entre les bataillons, ſans diminuer extraordinairement le front de ſon armée, & ſans s'expoſer à être ſurpaſſé à ſes aîles?* auſſi repréſente-t-il dans ſon plan les lignes d'Annibal, rangées toutes trois de la même maniere & ſans autres intervalles que ceux qui ſont entre les grandes ſections. Tom. VI. pag. 219.

Mais c'eſt le moindre des défauts qu'on obſerve dans l'expoſé de Mr. Folard. J'ai prouvé clairement que toute cette attaque en colonnes, dont il fait honneur à Scipion eſt le fruit de ſon imagination, & que Polybe dit nettement que la bataille s'engagea entre les troupes qui étoient de part & d'autre dans les deux premieres lignes, qu'on fit avancer celles de la ſeconde pour ſoutenir le combat de la premiere, & à la fin les affaires étant décidées entre ces corps avancés, que Scipion ordonna des manœuvres par leſquelles toute ſon armée ſe mit ſur une ligne pleine, pour faire face aux troupes d'élite qu'Annibal avoit placées dans ſa troiſieme ligne.

Ces manœuvres ſont décrites d'une maniere ſi claire & ſi préciſe, qu'il ne faut qu'entendre un peu le grec pour les ſaiſir d'après le détail qu'en fait Polybe. Mon critique ne veut pas toutefois les vérifier dans le texte; mais il dit: *ſi l'on conſidére en Tacticien ces manœuvres, on ſentira qu'elles ſont de toute impoſſibilité & qu'elles impliquent contradiction.* Voilà une déciſion bien hardie & digne de la fougueuſe préſomption d'un Chevalier de Lo-looz! Eſt-il donc, d'une exécution ſi difficile & ſi impoſſible, de former une ſeule ligne de trois lignes placées à une petite diſtance l'une der-

riere l'autre, & dont les petits corps qui les composent, sont rangés par intervalles égaux à leur front?

Selon ce que dit Polybe, les manipules de la premiere ligne se serroient vers le centre pour remplir les intervalles; tandis que ceux de la seconde ligne les remplissoient aussi, en s'étendant en deux portions égales du centre vers les ailes. Les deux manipules avoient, en partant du centre selon la supputation même du Chevalier 475. pas Romains à parcourir, avant que la seconde ligne fut en état de marcher en avant, & de s'alligner à la premiere. Selon ce même calcul les Triaires ou les manipules de la troisieme ligne, en s'étendant aussi en deux portions égales du centre vers les ailes, avoient 950 pas à marcher pour être à même de se mettre de front avec le reste de la ligne. Qu'est-ce donc qu'un espace de 950. pas Romains, ou de sept cens dix huit toises que les troupes les moins mobiles parcourent en beaucoup moins d'une demi heure?

Mais dit le Chevalier de Lo-looz la troisieme ligne d'Annibal n'étoit éloignée de la seconde que de 125. pas ou d'un stade. Il est donc contradictoire, que les deux premieres lignes d'Annibal étant battuës, Sci-

pion eût pû faire exécuter ces contremarches que Polybe décrit. Car Annibal n'ayant que 125. pas à marcher, auroit pû se jetter brusquement sur les Romains, pendant qu'ils étoient occupés de l'exécution de ces mouvemens. Il en conclut que les manœuvres de Polybe sont des contes à faire à un officier superficiel, qui ne calcule aucune manœuvre & qui adopte sans examen tout ce qu'on fait imprimer.

Ce raisonnement fait assez voir que mon critique ne s'est pas donné la peine de lire d'un bout à l'autre le récit que l'auteur grec fait de cette bataille. Les deux premieres lignes d'Annibal marcherent à la rencontre de celles de Scipion, tandis que la troisieme ligne ou son corps de réserve ne bougea pas de sa place. Supposons la distance entre les deux armées avant la bataille de 5. ou 600. pas, il s'ensuit, que les deux premieres lignes s'éloignerent par cette marche en avant de plus de 250. pas de la troisieme, & qu'ainsi le raisonnement du Chevalier qui se fonde uniquement sur l'intervalle entre les lignes avant le combat, est par lui même défectueux.

Les deux premieres lignes en venant aux mains de part & d'autres, Polybe dit que le choc & le carnage en furent terribles, & que les Carthaginois étant défaits, il y'eut tant de

corps morts, & de ſi grands monceaux d'armes ſur le champ de bataille que les manipules des Princes dans la ſeconde ligne ne purent paſſer en avant pour s'emboiter, comme il étoit d'uſage, dans les intervalles de la premiere; de ſorte qu'il fallut avoir recours aux contremarches pour former la ligne pleine. Polybe alléguant cette raiſon, mon critique n'avoit pas lieu d'être ſurpris, *que Scipion voulant former une ligne pleine pour aller attaquer la troiſieme ligne d'Annibal, n'ait pas enchaſſé les Princes dans les intervalles des Haſtaires de ſa premiere ligne*; *quoique ce fut plus expéditif, plus ſimple & en même temps moins critique que toutes ces marches par le flanc décrites par Polybe.*

Du côté des Carthaginois la défaite des deux premieres lignes fut ſuivie d'un grand fracas & de beaucoup de déſordre. D'abord les Haſtaires les pourſuivirent l'épée dans les reins en les rejettant ſur la troiſieme ligne jusqu'à ce que Scipion jugea à propos de les rappeller. Annibal dans ce moment n'eut rien de plus preſſé que de débaraſſer le front de tous ſes fuyards, il ordonna pour cet effet aux ſoldats des premiers rangs de ſa troiſieme ligne, de leur préſenter la pique pour les forcer à s'écouler le long de la ligne. On

peut aiſément ſe figurer, qu'il falloit du temps, avant que tous les débris de ces deux lignes battues & diſperſées euſſent nettoyé le front. Si mon critique dit donc que les évolutions de Scipion étoient contradictoires, parcequ' Annibal n'avoit que 125. pas à marcher pour joindre les Romains, il ne réflechit à aucune des circonſtances que Polybe rapporte avec grand ſoin, comme étant celles qui avoient empêché Annibal de paſſer au travers des fuyards, & qui prouvent évidemment que Scipion avoit plus de temps qu'il ne lui en falloit, pour faire parcourir à quelques uns de ces manipules les 950. pas qu'ils avoient à faire avant de ſe mettre ſur une ſeule ligne & en état de défenſe.

Mais le Chevalier ne ſait que déclamer & décider la plûpart du temps ſans connoiſſance de cauſe, comme il l'a fait d'un bout à l'autre de ſon ouvrage. Je ſais que la critique eſt quelquefois utile. Mais il faut du moins que ceux qui s'en mêlent poſſédent un peu les matieres dont il eſt queſtion. Si je n'avois pas eû à repliquer à tant d'objections frivoles & aux chicanes les plus indignes du nom de critique, mon apologie auroit été peut-être un peu plus intéreſſante qu'elle ne l'eſt. Au reſte il n'eſt pas douteux que l'envie ſeule & la préſomtion n'ayent dicté

au Chevalier de Lo-looz le plan de ſon ouvrage. Cependant s'il a crû qu'il falloit détruire la réputation de mes mémoires, pour prévenir le lecteur en faveur de ſes nouveaux commentaires ſur Céſar, je crains qu'il ne ſe ſoit trompé dans ſes eſpérances, & je ſuis convaincû que ceux qui ont quelque teinture de la littérature ancienne, & qui ont lû ma réponſe, verront avec ſurpriſe que ce ſoit un Chevalier de Lo-looz qui oſe entrer dans cette carriere. Pourquoi n'écrit-il pas toujours des Romans, lui qui a tant de talens pour y réuſſir?

Fin du quatrieme & dernier Tome.

